OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LES CORRESPONDANTS

DE

J. JOUBERT

1785 — 1822

LETTRES INÉDITES

DE

M. DE FONTANES — Mme DE BEAUMONT

M. ET Mme DE CHATEAUBRIAND — M. MOLÉ — Mme DE GUITAUT

M. FRISELL — Mlle DE CHASTENAY

PUBLIÉES PAR

PAUL DE RAYNAL

AVEC LES PORTRAITS DE

MESDAMES DE CHATEAUBRIAND ET DE BEAUMONT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1885

LES CORRESPONDANTS

DE

J. JOUBERT

Imprimeries réunies B.



MADAME DE BEAUMONT

Imp A. Salmon.

LES CORRESPONDANTS

DE

J. JOUBERT

1785—1822

LETTRES INÉDITES

DE

M. DE FONTANES — Mme DE BEAUMONT

M. ET Mme DE CHATEAUBRIAND — M. MOLÉ — Mme DE GUITAUT

M. FRISELL — Mlle DE CHASTENAY

PUBLIÉES PAR

PAUL DE RAYNAL

AVEC LES PORTRAITS DE

MESDAMES DE CHATEAUBRIAND ET DE BEAUMONT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1884

AVERTISSEMENT

Les lettres que nous offrons au public ont récemment paru dans le *Correspondant*. L'intérêt qu'elles ont inspiré à un grand nombre de lecteurs nous a décidé à les réunir en volume. Les admirateurs de l'auteur des *Pensées*, particulièrement ceux qui se rapprochent par l'âge du temps où il a vécu, ont aimé à pénétrer plus avant dans son intimité et à voir revivre la société dont il était le centre. En même temps, le goût aujourd'hui si répandu des papiers inédits a favorisé l'apparition de correspondances signées de noms très connus et se rattachant en partie aux événements dramatiques de la Révolution.

Pour satisfaire d'une manière plus complète la cu-

riosité des lecteurs, nous avons fait reproduire par la gravure les traits de deux femmes spécialement chères à M. Joubert, mesdames de Beaumont et de Chateaubriand. La première est déjà célèbre par son esprit et ses malheurs. Quant à la seconde, qui s'est volontairement effacée dans la gloire de son mari, elle mériterait d'être mise en pleine lumière par un écrivain autorisé; l'esprit charmant de cette femme supérieure suffira du moins, par lui seul, à la faire proclamer digne du nom illustre qu'elle a porté.

Les détails biographiques dans lesquels il était nécessaire d'encadrer ces lettres ont été rectifiés sur quelques points et complétés sur beaucoup d'autres, à l'aide de documents gracieusement communiqués par les descendants des amis de M. Joubert ou recueillis dans les Archives nationales.

Nous serions bien largement récompensé de nos recherches, si ces pages, pleines des témoignages d'affection les plus touchants pour M. Joubert, pouvaient étendre et fortifier l'admiration qu'il inspire.

Le Vernay (Cher), mars 1883.

P. R.

LES CORRESPONDANTS

DE J. JOUBERT

M. Joubert est aujourd'hui célèbre comme penseur et comme écrivain. Sa gloire littéraire a été consacrée par M. de Chateaubriand, son contemporain et son ami. Des critiques éminents, qui, n'ayant pas goûté le charme de son commerce, ont été plus indépendants peut-être pour le juger, ont pleinement confirmé les appréciations de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Avant tous les autres, il faut nommer le plus sévère et le plus délicat, M. Sainte-Beuve, qui s'est particulièrement attaché à faire connaître M. Joubert et dans de nombreux articles a mis en relief l'élévation et l'originalité de son esprit, l'élégance achevée de son style, « cette singularité et cette humeur individuelle dans les jugements, et cette manière qui fait qu'il ne dit rien, absolument rien, comme un

riosité des lecteurs, nous avons fait reproduire par la gravure les traits de deux femmes spécialement chères à M. Joubert, mesdames de Beaumont et de Chateaubriand. La première est déjà célèbre par son esprit et ses malheurs. Quant à la seconde, qui s'est volontairement effacée dans la gloire de son mari, elle mériterait d'être mise en pleine lumière par un écrivain autorisé; l'esprit charmant de cette femme supérieure suffira du moins, par lui seul, à la faire proclamer digne du nom illustre qu'elle a porté.

Les détails biographiques dans lesquels il était nécessaire d'encadrer ces lettres ont été rectifiés sur quelques points et complétés sur beaucoup d'autres, à l'aide de documents gracieusement communiqués par les descendants des amis de M. Joubert ou recueillis dans les Archives nationales.

Nous serions bien largement récompensé de nos recherches, si ces pages, pleines des témoignages d'affection les plus touchants pour M. Joubert, pouvaient étendre et fortifier l'admiration qu'il inspire.

Le Vernay (Cher), mars 1883.

P. R.

LES CORRESPONDANTS

DE J. JOUBERT

M. Joubert est aujourd'hui célèbre comme penseur et comme écrivain. Sa gloire littéraire a été consacrée par M. de Chateaubriand, son contemporain et son ami. Des critiques éminents, qui, n'ayant pas goûté le charme de son commerce, ont été plus indépendants peut-être pour le juger, ont pleinement confirmé les appréciations de l'auteur du *Génie du Christianisme.* Avant tous les autres, il faut nommer le plus sévère et le plus délicat, M. Sainte-Beuve, qui s'est particulièrement attaché à faire connaître M. Joubert et dans de nombreux articles a mis en relief l'élévation et l'originalité de son esprit, l'élégance achevée de son style, « cette singularité et cette humeur individuelle dans les jugements, et cette manière qui fait qu'il ne dit rien, absolument rien, comme un

autre ». Peu d'écrivains sont aujourd'hui plus cités par les esprits distingués; et ses *Pensées*, devenues comme une monnaie de bon aloi, ont cours au même titre que celles de la Rochefoucauld, de la Bruyère ou de Vauvenargues; peut-être même pourrait-on les comparer à celles de Pascal, ces admirables fragments d'un édifice qui n'a jamais été achevé.

Joseph Joubert, né en 1754 à Montignac en Périgord, arriva à Paris vers 1778, à l'âge de vingt-quatre ans. Sa jeunesse avait été studieuse, et il ne venait chercher ni la fortune ni les distractions qu'une grande ville offre toujours aux jeunes gens. Il n'avait quitté sa famille que pour accroître son instruction. Admis bientôt, grâce aux qualités supérieures de son intelligence et à l'agrément de ses manières, dans la familiarité des écrivains les plus illustres de cette époque, il vécut à Paris, comme y vivaient alors les gens d'esprit, il *causa*. Il voyait souvent Marmontel, la Harpe, d'Alembert, qui aimaient à s'entretenir avec lui. Il connut surtout Diderot, qui l'avait accueilli avec une faveur spéciale et ne dédaignait pas de le diriger dans ses travaux. La parole de ce maître, pleine de chaleur et de mouvement, remuait profondément ses auditeurs, et M. Joubert, séduit par l'éloquence et les sophismes du grand causeur, s'accuse humblement de s'être laissé aller quelque temps à

l'entraînement du flot philosophique; mais le péril ne fut pas pour lui de longue durée : il était doué d'un sens trop droit, il avait puisé dans une instruction solide et une éducation religieuse des principes trop fermes pour ne pas reconnaître bientôt, comme il le dit lui-même, que « Diderot et les philosophes de son école prenaient surtout leur érudition dans leur tête et leurs raisonnements dans leurs passions ou leur humeur ». Du contact de cette société brillante, mais dangereuse, M. Joubert sut ne garder que les avantages : « Diderot eut en lui un singulier élève, fait observer M. Sainte-Beuve, un élève épuré, finalement platonicien et chrétien, épris du beau idéal et du saint, étudiant et adorant la piété, la chasteté, la pudeur, ne trouvant pour s'exprimer sur ces nobles sujets aucune forme assez éthérée, aucune expression assez lumineuse. Pourtant ce n'est que par ce contact de Diderot qu'on s'explique bien, en M. Joubert, la naissance, l'inoculation de certaines idées si neuves, si hardies alors, et qu'il rendit plus vraies, en les élevant et les rectifiant. »

En 1790, M. Joubert retourna à Montignac, pour remplir les fonctions de juge de paix, nouvellement créées, et auxquelles il avait été élu en son absence; mais en 1792, se reconnaissant impuissant à faire quelque bien, il refusa une seconde élection et revint

à Paris. Peu de temps apres, et au milieu même de la tourmente révolutionnaire, il s'allia à une honorable famille de Bourgogne et épousa mademoiselle Moreau de Bussy, qu'il avait pu apprécier dans de fréquents voyages auprès d'un vieux parent, à Villeneuve-sur-Yonne, et dont la raison, l'esprit et la bonté devaient assurer le bonheur de son intérieur.

C'est près de Villeneuve, où il se fixa d'abord après son mariage, qu'il connut, en 1794, madame de Beaumont, préservée comme par miracle et seule de tous les siens des poursuites du Comité de sûreté générale. C'est là qu'il avait déjà, en 1788, préparé entre son ami Fontanes et mademoiselle Chantal de Cathelin, de passage à Villeneuve, une union qui apporta bientôt au jeune poète une brillante situation de fortune.

Quand les temps redevinrent calmes, il partagea sa vie entre Villeneuve et Paris. Pendant l'hiver et jusqu'au milieu de l'été, il habitait, avec la famille de sa femme, une maison appartenant à l'un de ses beaux-frères et située à Paris rue Saint-Honoré, près de la rue de l'Échelle[1]. A partir de 1803, la société distinguée qui se réunissait chez madame de Beaumont se transporta dans le salon de M. Joubert :

1. Cette maison porte le numéro 175 et est occupée par la fabrique de chocolat Devinck. M. Joubert habitait le fond de la cour.

M. et madame de Chateaubriand, madame de Vintimille, M. de Fontanes, M. Molé, M. de Chènedollé, M. Gueneau de Mussy, s'y réunissaient d'ordinaire.

Puis M. Joubert retournait à Villeneuve; il y assistait aux vendanges et y passait l'automne. Le charme paisible de cette petite ville, située sur les bords de l'Yonne, avec « son fleuve de lumière qui coule du côté de Sens et ses trente coteaux autour de la ville, » était en harmonie avec les goûts de M. Joubert. Le 1er mai 1793, il écrivait à mademoiselle Moreau, qui devait bientôt devenir sa femme : « J'aime en vous, et vous et votre frère, et votre amie, et ce pays qui m'a tant plu. » Il revoyait avec plaisir les vignobles et les bois qui bornent l'horizon, les belles promenades de Villeneuve, sa jolie église gothique, ses vieux remparts et ses élégantes portes de ville. L'hospitalité simple, mais large et cordiale, de M. et de madame Joubert attirait chaque année quelques-uns de leurs amis à Villeneuve : M. et madame de Fontanes, M. Molé, M. et madame de Chateaubriand, y firent de longs séjours, et l'on montre encore, dans la vieille maison de la rue du Pont, conservée par l'une des petites-nièces de M. Joubert avec le mobilier d'autrefois et tous les souvenirs de famille, l'appartement de l'auteur du *Génie du Christianisme* et la table sur laquelle, au retour

de son voyage en Orient, il mit la dernière main aux *Martyrs* et commença l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Nous ne raconterons pas en détail la vie de M. Joubert, qui fut très calme et remplie surtout, comme le dit son biographe, par « la poursuite de la vérité et du beau, passion et rêve de sa vie », et par les jouissances simples et paisibles de la famille et de l'intimité. Les lettres de ses correspondants jetteront sur cette existence une vive lumière.

Disons seulement qu'en 1808 M. de Fontanes, devenu grand-maître de l'Université impériale, appela son ami aux fonctions importantes de conseiller et d'inspecteur général de l'Université. M. Joubert en remplit les devoirs avec un intérêt passionné et le dévouement le plus consciencieux. Les tournées qu'il dut entreprendre achevèrent d'altérer sa santé; et, dans les dernières années de sa vie, il fut obligé de garder la chambre la plus grande partie du jour; mais ses amis, privés de ses visites, ne voulurent pas renoncer au charme de son entretien, et son lit était assidûment entouré par les hommes les plus spirituels et les femmes les plus aimables. Madame de Chateaubriand et les duchesses de Duras et de Lévis étaient particulièrement exactes à venir jouir de sa conversation.

M. Joubert, bien qu'il y eût été souvent convié, ne publia rien de son vivant; sa modestie égalait son mérite, et il avait un sentiment si délicat de la perfection littéraire, qu'il n'était jamais satisfait de la forme donnée à sa pensée. Il n'écrivait que « par fragments, pour lui seul, à de longs intervalles et à de rares instants ». — « J'aime le papier blanc plus que jamais, mandait-il à M. de Fontanes, et je ne veux plus me donner la peine d'exprimer avec soin que les choses dignes d'être écrites sur de la soie ou de l'airain. Je veux, vous dis-je, être parfait, cela seul me sied et peut me contenter. »

Après la mort de M. Joubert, survenue en 1824, M. de Chateaubriand se fit remettre les cartons qui contenaient les notes de son ami; et, relevant sur les petits cahiers, où celui-ci avait coutume de les écrire, ses jugements philosophiques et ses appréciations littéraires, il fit paraître, avec une préface éloquente, un choix de *Pensées*, tiré à un petit nombre d'exemplaires et destiné seulement au cercle des intimes. Le cercle, ainsi que l'avait prévu M. Sainte-Beuve, rendant compte de cette nouveauté, s'élargit tellement, que le public voulut y entrer. Le succès dépassa même les bornes de la France : un jour madame Joubert reçut une lettre d'une princesse de la famille impériale de Russie, qui sollicitait instamment un

exemplaire des *Pensées;* elle racontait qu'elle avait eu grand'peine à se procurer l'ouvrage une première fois, et que l'empereur Nicolas, l'ayant lu, en avait été si charmé qu'il le conservait toujours sur sa table de travail et refusait de le rendre[1].

Un neveu par alliance de M. Joubert, M. Paul de Raynal, frère de mon père, fut pressé par les admirateurs des *Pensées* d'en donner une édition accessible à tous, et s'attacha bientôt avec une sorte de passion à cette œuvre délicate et difficile. L'examen le plus scrupuleux des papiers de M. Joubert lui fit découvrir des pensées négligées par M. de Chateaubriand et qui cependant ne semblaient pas inférieures aux premières; en même temps il eut l'idée de rechercher les lettres écrites par M. Joubert à ses amis et fut assez heureux pour en rassembler un grand nombre, dignes d'être comparées aux plus célèbres et que n'auraient pas reniées Voltaire ou madame de Sévigné. Il composa deux volumes de pensées et de lettres, et y joignit une notice pleine de renseignements intéressants sur M. Joubert et la société où il avait vécu. Le style de cette biographie ne dépare pas, au dire

1. Une traduction en anglais des *Pensées* a paru en 1877 (London, Macmillan and Co); elle est l'œuvre du professeur Attwell, qui habite Barnes, dans le comté de Surrey. Cette traduction a été signalée, à l'époque de sa publication, par la *Revue des Deux Mondes*.

des meilleurs juges, l'œuvre à laquelle elle sert de préface: « M. de Raynal, écrivait M. Géruzèz, a augmenté la valeur de ce recueil, en le faisant précéder d'une notice étendue, attachante par la peinture d'un caractère aimable et l'analyse d'un esprit charmant. Ce travail, que nul de nos aristarques par profession ne désavouerait, cause une agréable surprise, lorsqu'on songe qu'il n'est que le délassement de graves fonctions administratives[1]. » Et M. de Sacy disait lui-même : « C'est un de ces portraits vivants dont la ressemblance se fait sentir même à ceux qui n'ont jamais vu le modèle. Je connais maintenant M. Joubert; je l'ai entendu causer; j'ai été admis dans cette bibliothèque qu'il n'ouvrait qu'à ses meilleurs amis; j'ai manié son vieux *Platon*, tout couvert de ses notes; il m'a conté l'histoire et pour ainsi dire la généalogie de chacun de ses livres. Je l'ai vu aussi bon et aussi simple dans les relations de famille que supérieur dans le commerce de l'esprit et de la pensée. » Le succès de la publication fut considérable; mais M. Paul de Raynal, prématurément enlevé à l'affection des siens, put à peine jouir de la récompense qu'il avait si bien méritée ; et, lorsque l'ou-

1. M. P. de Raynal était alors sous-intendant militaire à Paris et chargé d'un cours important à l'École d'état-major.

vrage fut épuisé, c'est à M. Arnaud Joubert, son beau-père, frère du penseur, et ancien conseiller à la Cour de cassation[1], qu'échut la mission de répondre aux désirs du public. Il fit imprimer en 1850 une nouvelle édition, très peu différente de la première et précédée d'un court avant-propos. Enfin dix ans plus tard, après la mort de M. Arnaud Joubert, les exemplaires de cette seconde édition étant devenus rares, mon père fut prié, malgré les travaux absorbants de sa carrière judiciaire, d'examiner s'il ne serait pas possible d'ajouter à l'œuvre de M. Joubert quelques fragments inédits. Les précieux cartons renfermaient encore bien des pensées remarquables; des amis de la famille lui communiquèrent plusieurs lettres récemment retrouvées ; il rassembla en même temps les articles consacrés à M. Joubert par les critiques les plus célèbres et fit paraître en 1862 une troisième édition, que les éditions suivantes n'ont fait que reproduire[2].

1. M. Arnaud Joubert, né à Montignac en 1768, après avoir été, sous le premier empire, procureur impérial près le tribunal de la Seine, ne siégea pas moins de trente-cinq ans à la Cour de cassation, où il fut premier avocat général et conseiller. Il donna sa démission en 1848 et mourut le 20 juillet 1854.

2. *Pensées et Correspondance de Joubert*, avec un avant-propos de M. Louis de Raynal, alors avocat général et depuis procureur général à la Cour de cassation. 1862, Paris, Didier.

M. Joubert, par le genre de son talent et en raison même de la perfection à laquelle il a visé, n'est pas destiné à devenir jamais un écrivain populaire, mais son œuvre est dans les mains de tous les hommes instruits. Elle semble maintenant aussi complète que possible; on ne trouverait que difficilement à glaner dans les notes qu'il a laissées, et il serait peu aisé de découvrir de nouvelles lettres émanant de sa plume, après les recherches minutieuses faites dans la famille de tous ses correspondants. Mais il avait eu le rare privilège de n'entretenir de relations qu'avec des personnes de l'esprit le plus distingué, retenues autour de lui jusqu'à sa mort par la sûreté de son commerce et le charme de sa conversation; il avait été le conseil toujours écouté d'hommes qui ont tenu une grande place dans le monde ou dans les lettres, et l'on pouvait se demander si le travail, inauguré par M. de Chateaubriand et achevé par ceux dont j'ai l'honneur de porter le nom, n'était pas susceptible d'être enrichi, si son intérêt ne serait pas augmenté par la réunion des lettres adressées à M. Joubert. Bon nombre de ces lettres avaient été conservées, j'en connaissais quelques-unes; leur mérite et le nom de ceux qui les avaient écrites suffisaient pour me faire deviner la valeur des autres; mais des occupations plus graves m'avaient empêché de satisfaire

ma curiosité et de rassembler toutes celles qui pouvaient encore exister.

L'exécution des décrets contre les congrégations religieuses, en m'obligeant à quitter la magistrature, m'a procuré des loisirs : j'ai été assez heureux pour pouvoir les employer à réaliser une idée conçue depuis longtemps. Admis en toute liberté, grâce aux liens de parenté et d'affection les plus intimes, par les petites-nièces de M. Joubert[1] à consulter leurs archives de famille, j'ai dépouillé de précieux autographes, j'en ai extrait les parties qui m'ont paru dignes de fixer l'attention du public, et je viens aujourd'hui les offrir aux admirateurs de M. Joubert.

Je dois toutefois avouer certaines déceptions : les lettres de M. de Chateaubriand, plus que toutes les autres, me semblaient précieuses, et, connaissant l'intimité qui l'avait uni pendant plus de vingt ans à M. Joubert et leurs fréquentes séparations, j'espérais recueillir de ce côté une abondante et riche moisson ; malheureusement, je n'ai découvert, au milieu de billets purement intimes, que quatre lettres dignes d'être publiées.

1. M. Joubert n'a pas eu de descendants directs, son fils unique étant mort jeune et sans enfants ; mais le culte de sa mémoire est pieusement conservé par les trois petites-filles de son frère, madame du Chayla, madame de Lander et mademoiselle de Raynal.

J'ai vainement aussi recherché la trace de celles de madame de Vintimille, que mentionne si souvent la correspondance de M. Joubert : écrites par une femme très spirituelle, dont la verve devait être excitée par les missives si aimables et si soignées de son respectueux admirateur, elles auraient offert un attrait particulier.

Celles de M. de Chênedollé font également défaut.

Par bonheur, M. Joubert avait d'autres correspondants dont les lettres ont été conservées : j'en ai rassemblé un grand nombre de M. de Fontanes, de M. Molé, de madame de Chateaubriand; celle-ci, presque ignorée de son vivant et tout à fait oubliée aujourd'hui, était fort appréciée de ses amis, qu'égayait le tour original et brillant de son esprit et qu'édifiait son admirable charité; les lecteurs, j'en suis assuré, seront heureux d'apprendre à la connaître. Celles de madame de Beaumont, pleines de renseignements sur son existence en Bourgogne, ses relations avec M. de Chateaubriand et les derniers mois d'une vie prématurément interrompue sont aussi nombreuses. Quelques-unes, mais en trop petite quantité, sont adressées à M. Joubert par deux femmes très distinguées, madame la comtesse de Guitaut et madame la chanoinesse Victorine de Chastenay. Enfin j'ai cru devoir reproduire la seule

lettre que j'aie retrouvée d'un gra
bert et de la famille de Guitaut, M
fort instruit et très original, qui p
plus grande partie de sa vie.

Ces diverses correspondances
lonnées de 1785 à 1822 et apparti
que importante pour l'histoire de
littérature françaises, signalée d'a
terribles de la Révolution et plus
de renaissance intellectuelle, à la
et les conseils de M. Joubert n
étrangers. Elles renferment peu
tiques : les malheurs de la fin
avaient appris à ne confier à la po
ciation compromettante, et les év
absorbaient d'ailleurs une si gran
tence que l'on avait besoin de s'en d
à ses amis. La politique, aujourd'h
qu'à cette époque, mais elle fatigu
ses incidents dépourvus de toute
sera sans doute, par là même, mieu
des détails d'un caractère intime

L'ordre chronologique a paru le meilleu
dans cette publication : avant les lettres
Chateaubriand, dont les premières sont
et celles de madame de Chateaubriand
mencent en 1806, on trouvera celles de M
tanes qui remontent à 1785, et celles de m
Beaumont, dont la plus ancienne est daté
de décembre 1794. Les lettres de M. Molé,
pour la plupart à M. Joubert, en 180
et qu'on ne pouvait intercaler entre celle
madame de Chateaubriand, ainsi que les
madame de Guitaut et de madame Vi
Chastenay, écrites de 1807 à 1814, vie
dernier lieu.

I

M. DE FONTANES

C'est dans la société des gens de lettres que, peu de temps après son arrivée à Paris, M. Joubert fit la connaissance de M. de Fontanes, plus jeune que lui de quelques années, et qui venait de publier sa première œuvre : *la Forêt de Navarre.* Comme M. Joubert, il avait quitté depuis peu de temps sa province et était venu chercher à Paris le commerce des hommes instruits. Tous les deux avaient fait leurs hautes classes dans des congrégations enseignantes : Joubert chez les Pères de la Doctrine chrétienne de Toulouse, et Fontanes chez les Oratoriens de Niort. Celui-ci était épris de poésie et cherchait de préférence ses modèles dans les écrivains du grand

siècle; celui-là se sentait plus porté vers la philosophie et avait une admiration particulière pour Platon, dont il avait fait une étude assidue; malgré un goût très sévère formé par l'étude de l'antiquité, il se montrait favorable à l'esprit nouveau qui poussait les écrivains à introduire dans leurs compositions plus de spontanéité et un caractère plus personnel; il défendait souvent contre M. de Fontanes Shakespeare et les auteurs d'outre-Manche. Ces divergences littéraires n'empêchèrent pas les deux jeunes gens, rapprochés par l'éducation et par l'élévation des idées, de se lier bien vite de la plus étroite amitié.

L'un et l'autre étaient pour ainsi dire sans fortune, et ils conçurent l'idée, pour employer leurs talents et augmenter leurs ressources, de fonder en commun une revue, destinée particulièrement à faire connaître à l'étranger le mouvement des idées françaises. Muni de nombreuses recommandations près de l'ambassade de France et de personnages haut placés dans la société anglaise, M. de Fontanes partit à la fin de l'année 1785 pour Londres, avec l'espoir d'y rassembler de nombreux souscripteurs. Dans une sorte de journal, où il ouvre son cœur à celui qu'il appelle « le seul homme que j'estime, chérisse et honore sans restriction », il lui communique longuement ses

impressions. Le style de ces pre
sans doute pas toujours irrépro
tanes, qui faisait déjà des vers av
vait plus tard prononcer, comm
comme président du Corps légi
si remarqués, laissait alors, dans
courir librement sa plume; elles
rément des descriptions de lieux
elles sont curieuses par la sincéri
qu'un jeune Français recevait, à
éloignée, de Londres et de l'An
détails très précis sur la vie anglai
cations familières concernant les
jour pourront elles-mêmes four
rapprochement assez piquant e
économiques de cette époque et c
On y trouvera, en outre, d'inté
tions sur les écrivains, les artist
raires de nos voisins.

Plus d'une fait allusion aux
deux amis relativement aux aute

de l'influence exercée par M. Joubert su
de son correspondant.

A un certain moment, séduit par l'acc
reçoit, M. de Fontanes a l'idée de se fixe
être même de se marier en Angleterre ; ma
changeant de résolution, comme on en ch
âge, atteint sans doute par quelque blessur
propre, et voyant d'ailleurs qu'il ne pour
à trouver un nombre suffisant de souscript
la revue projetée, il tourne les yeux vers l
Il est dégoûté « de ce pays trop pratique o
tout, où l'on ne demande pas : cet homme
élevé? mais cet homme est-il riche ? » de
qui lui laissa toujours une impression défa
qu'il appellera plus tard, dans des convers
milières avec ses amis, « la ville des marc
grand comptoir ». Le mal du pays l'enva
prévoyant pas alors les malheurs prochai
vaient fondre sur ses concitoyens, il souhait

A M. JOUBERT, A PARIS

« Londres, ce 27 octobre 1785.

» Il y a trois jours, mon ami, que je suis à Londres; je me suis embarqué à Dieppe le samedi au soir 22 octobre; je suis arrivé le lendemain, à trois heures après midi, sur les côtes d'Angleterre; j'ai couché à Brighton. Le lundi, à six heures du matin, j'ai pris la route de Londres, où je suis arrivé à sept heures du soir. J'ai déjà vu M. de Barthélemy[1], M. le comte de Cambis, neveu de M. d'Adhémar[2]. J'ai été reçu, comme on l'est en Angleterre, poliment et froidement. Personne n'y tient une maison. Ils m'en ont eux-mêmes averti. Le comte de Cambis m'a dit que, s'il voulait aller dîner une seule fois en ville, il ne saurait à qui s'adresser, quoiqu'il habite Londres depuis deux ans. Miss Pulteney est à la campagne, ainsi que le général Melville et milord Lansdown. M. Mathy est ici; je compte le joindre demain au *Museum Britannicum*, où il loge.

» Cette ville-ci, quoiqu'elle soit immense et beaucoup plus longue que Paris, ne m'a offert, dans certains quartiers, qu'une solitude désespérante; tous les riches propriétaires habitent leurs campagnes. J'ai déjà traversé Londres dans toute son étendue; j'ai vu les deux pre-

1. M. François de Barthélemy, secrétaire de l'ambassade française et neveu de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.
2. Ambassadeur de France.

miers jours ce qu'elle offre de plus remarquable en beaux monuments; la liste est courte. Westminster est le vieux temple fameux par quelques souvenirs et quelques beaux morceaux de sculpture. L'église Saint-Paul est magnifique et supérieure à toutes nos églises, mais elle manque d'une place comme la plupart de nos édifices. Les rues de Londres sont très larges, très commodes et en général très bien alignées; on n'y voit pas dix maisons de pierre, tout est en briques, jusqu'au palais du Roi, qui ne vaut, à beaucoup près, ni l'hôtel de Beaujon, ni même celui de M. de la Reynière. Cette brique, toujours noircie par l'éternelle fumée du charbon de terre, donne le coup d'œil le plus triste à toutes les rues. Les places publiques sont en grand nombre, mais elles se ressemblent toutes; je ne puis mieux vous les comparer qu'à notre place Royale, où se voit la statue équestre de Louis XIII. C'est le même dessin, et les mêmes ornements. Les trois ponts qui couvrent la Tamise ont plus de majesté que notre Pont-Neuf et notre Pont-Royal. Il me faudrait un heureux moment d'imagination pour vous peindre le sublime aspect de la Tamise : c'est véritablement sur la Tamise qu'est toute la grandeur du peuple anglais, qui ne se montre que rarement dans l'enceinte de Londres. Le parc Saint-James n'est qu'une vaste prairie traversée de quelques allées d'arbres. Hyde-Park vaut un peu mieux, mais ce qui doit charmer un étranger, en arrivant dans ce pays, c'est la propreté qui règne dans toutes les maisons, à la ville et dans les villages; tout est nettoyé, arrosé sans cesse. Les boutiques de Londres sont ravissantes par leur éclat. La campagne est plus verte que la

nôtre. Mais, dans la partie de l'Angleterre que j'ai traversée, je n'ai encore rien vu qu'on puisse comparer aux bords de la Loire, au pays de Caux, aux belles vues du Languedoc. Les brouillards continuels qui couvrent l'Angleterre, les bestiaux qui vivent le jour et la nuit dans les prairies en renouvellent toujours la verdure. Je ne sais si vous, qui êtes grand ennemi du démon de la propriété et des barrières de fer, vous aimeriez l'Angleterre; il n'y a point de petite chaumière qui n'ait sa borne marquée, point de maison qui ne soit environnée d'un grillage de fer. Le dieu *Terme* est le dieu le plus respecté de l'Angleterre. Il s'en faut bien que la terre soit commune dans ce pays libre; on y trouve à chaque pas tous les signes de l'esclavage. Cependant ils soignent, ils entretiennent mieux la terre que nos laboureurs français. On voit que ce peuple-ci est un peuple économe qui ne perd rien et tire parti de tout.

» Je m'accommode très bien de leur cuisine, qui est monotone, mais saine. Elle est pénible pour les estomacs faibles. Le *porter* est une boisson très agréable.

» Les femmes sont en général bien faites, blanches et fraîches. Cependant je ne suis pas émerveillé de celles que j'ai rencontrées; il y a du mélange comme chez nous. J'ai trouvé des visages odieux. Les caricatures anglaises que nous voyons sur les quais de Paris sont pour la plupart d'une parfaite ressemblance. Les vieilles femmes sont plus laides qu'en France, si je ne me trompe. J'ai été frappé de quelques figures monstrueuses qui ont tous les signes du vice et de la bassesse, et qui doivent servir de modèle à des personnages tels que

Solm et *Saint-Clair*[1]. Les physionomies repoussantes me paraissent plus rares à Paris. Peut-être aussi n'avons-nous pas en aussi grand nombre ces physionomies modestes et sensibles qui sont assez communes dans cette ville. Elle est peuplée de voleurs; heureusement, je n'ai encore perdu qu'un mouchoir, tout le monde me fait compliment de mon bonheur. Je n'ai presque pas d'argent, aussi je perdrai peu de chose.

» Je suis logé chez de vieilles filles très honnêtes. Nous ne nous entendons que par signes. Elles logent aussi un ministre anglais, homme de mérite. Nous parlons latin, ce qui facilite les communications.

» La route que j'ai prise est beaucoup moins coûteuse que celle de Calais; elle le sera moins encore au retour. Dans les cinq louis donnés à la diligence, on ne compte ni le port des malles ni les faux frais, qui doublent la dépense. Je le tiens de plusieurs Français arrivés par Douvres.

» Il faut prendre garde, quand vous m'écrirez, de mettre des papiers doubles ou des enveloppes; la taxe alors est arbitraire, elle devient énorme. On n'affranchit jamais d'Angleterre en France; il faut affranchir de France en Angleterre jusqu'à la frontière.

» J'oubliais de vous dire que mon trajet de mer a été superbe; jamais je n'ai été plus gai, plus heureux et mieux portant. J'aurais voulu voguer jusque dans les îles de la mer du Sud, pourvu que vous m'eussiez suivi.

1. Personnages de romans anglais.

» Adieu, aimez-moi à Paris comme je vous aime à Londres. »

Dans la lettre suivante, M. de Fontanes commence à initier son ami aux goûts et aux habitudes des Anglais :

« Londres, 10 novembre 1785.

» Le général Melville et le docteur Mathy, qui sont dans ma confidence, goûtent assez notre projet, sans espérer un succès aussi prompt et aussi sûr que nous le voulons. Ils me conseillent de ne porter les grands coups que vers la fin de novembre, temps auquel la ville se remplit et la campagne est abandonnée. Ils me promettent de me seconder, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé plus de bonhomie, de franchise, de philanthropie que dans ce général Melville. Il ne faut pas non plus vous figurer qu'on lise beaucoup à Londres tout ce qui n'est pas politique, commerce, industrie. Les nouvelles purement littéraires, amusantes, les recueils d'anecdotes n'y ont qu'un médiocre succès. Les Anglais sont bien plus occupés de nous enlever une branche de commerce que d'apprendre ce qui se fait et se dit dans les sociétés de France. Quand nous pensons que toute l'Europe a les yeux sur Paris, cela est moins vrai de Londres que de tout autre pays. C'est une observation qu'on m'a faite et que j'ai vérifiée. Il n'y a point ici une classe d'hommes aimables, instruits, de bonne compagnie, qui aient assez de loisir pour jeter les

yeux hors de leur île sur les petits mouvements particuliers de nos cercles. Ils ne connaissent guère que les grands mouvements de l'Europe. Les arts les intéressent fort peu en général. Quelques Anglais, à la vérité, sont passionnés de la peinture, de la musique et quelquefois des lettres. Mais ces exceptions sont très rares. Les arts, pour être cultivés avec avantage, ont besoin d'esprits qui vivent dans une douce oisiveté. Voilà pourquoi toutes les choses de goût valent mieux en France qu'en Angleterre. Je ne désespérerais point cependant d'établir ici la *Correspondance*, si je restais ; mais le nombre des souscripteurs, si nous réussissons, sera bien moindre que nous ne l'avons imaginé. Ceux des riches Anglais qui s'occupent de notre littérature, de nos événements publics et particuliers, ont tous des correspondances à Paris. Les autres vous riraient au nez, quand vous leur porteriez votre feuille.

» Vous me demanderez comment j'ai pu connaître en si peu de temps la nation anglaise. Sachez, mon ami, que je suis placé très avantageusement pour la juger avec vérité. J'avais des lettres du marquis de Bouillé[1], c'est tout dire dans ce pays-ci. Il s'est rendu tellement respectable aux Anglais, en prenant leurs îles dans la dernière guerre, qu'il a suffi que le général Melville me dît recommandé par lui, pour qu'on ait couru au-devant de moi. Les meilleures maisons de Londres me sont ouvertes. L'ancien premier ministre, le comte Shelburne, est venu me voir. La duchesse de Devonshire, qui passe pour la femme la

1. Célèbre par le rôle qu'il a joué pendant la guerre d'Amérique, en protégeant nos possessions contre les Anglais.

plus aimable de l'Angleterre, m'a prié de venir chez elle. On doit me présenter à la duchesse de Rutland, sa rivale en beauté et la femme du premier pair d'Écosse. Si j'avais des habits, j'aurais déjà vu le Roi et la Reine. Tout cela m'aurait paru presque incroyable, si on me l'avait dit en quittant Paris. Je ne vous écris rien qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude. D'un autre côté, je dois beaucoup à mademoiselle de M..., qui m'a recommandé à son amie, miss Pulteney, la plus riche héritière de Londres, et qui va tout à l'heure se marier avec M. Pitt, le premier ministre actuel. Son imprudence me donne dans quelques soirées un air très intéressant. Imaginez que mademoiselle de M... a écrit si chaudement en ma faveur, que miss Pulteney, toute sa famille, toutes les jeunes Anglaises élevées à Pentemont, s'imaginent que je vais épouser celle qui s'intéresse si fort à moi. On me l'a déjà fait entendre plus d'une fois; j'ai répondu comme je le devais. Quand j'aurai fait connaître le dessein qui m'amène à toutes ces folles, sans doute leurs idées s'évanouiront. Sachez de plus que je demeure dans une des maisons les plus agréables de Londres; j'ai pour commensaux deux ministres écossais, dont l'un est le premier poète d'Angleterre après Mason. Les dames auxquelles m'a adressé M. Johnson me traitent avec tous les égards, tous les soins que peut désirer un étranger. Il faut qu'il se soit conduit à merveille, je jouis de l'excellente réputation qu'il a laissée. Les visites éclatantes que j'ai reçues m'ont donné tout le relief dont j'avais besoin; j'ai le plaisir d'être conduit par mes hôtesses dans d'excellentes maisons bourgeoises tous les soirs ; elles sont elles-mêmes

filles d'un ministre, mais elles ont peu de fortune. L'une d'elles, qui a environ trente ans, chante fort bien ; elle sait plusieurs anciens airs écossais qui m'enchantent par leur simplicité. Il est très vrai, plusieurs hymnes d'Ossian ont encore gardé leurs premiers airs ; elle m'a répété son apostrophe à la lune ; la musique ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu ; je ne doute pas qu'on ne la trouvât très monotone à Paris ; je la trouve, moi, pleine de charme : c'est un son lent et doux qui semble venir du rivage éloigné de la mer et se prolonger parmi des tombeaux, qui s'anime un moment pour peindre des danses ni trop graves ni trop vives, et qui revient expirer peu à peu au point d'où il est parti. Le moment des chansons écossaises est un de ceux où je vous désire le plus, pour vous faire partager mon plaisir.

» La vie n'est pas plus chère ici qu'à Paris : avec cinq guinées, on est mis comme les pairs ; on ne porte d'épée qu'à la cour en gala ; c'eût été un meuble bien inutile, si je m'en étais chargé ; on va dîner en frac, c'est l'habit universel.

» Je ne puis vous dire à présent les hommes et les choses que j'ai vus ici ; la place manque au nombre des observations. Sachez seulement que je connais de Londres et des environs tout ce qu'en peut connaître un ami des arts dans le séjour que j'y ai fait. Je n'ajouterai plus qu'un mot : j'ai dîné avec le capitaine Carteret, qui a fait le tour du monde avec votre ami Cook. J'ai vu le portrait original d'Omaÿ[1] dans le cabinet du chevalier Reynolds ;

1. L'un des naturels ramenés par Cook de Taïti.

vous voyez que je songe à vous. Sitôt que Banks[1] sera de retour à Londres, je le verrai pour vous d'abord et pour moi ensuite. »

M. Joubert s'intéressait beaucoup aux voyages et en lisait les relations avec une vive curiosité, surtout celles des expéditions et découvertes.

Un passage des *Pensées*[2] contient un jugement curieux sur les principaux navigateurs : « Anson voyagea avec faste, suivi pompeusement d'une nombreuse escorte ; Byron se promena sur la mer en homme qui voulait la connaître, parce qu'il devait s'y battre ; Carteret, en marin qui aime son métier ; Wallis, en gentilhomme qui veut étudier les coutumes et les lieux ; M. de Bougainville, en militaire français qui prépare une relation piquante ; Cook, en navigateur qui veut acquérir un grand nom et laisser une longue mémoire chez les nations polies et chez les sauvages. »

On voit, par cette appréciation de Cook, l'estime que lui portait M. Joubert, et l'on s'explique l'empressement mis par M. de Fontanes, pendant son séjour à Londres, à lui transmettre des détails sur la personne, la famille et les compagnons du navi-

1. Célèbre naturaliste, qui accompagna Cook.
2. Voy. *Pensées et Correspondances*, II, 200.

gateur, et sur l'opinion que ses compatriotes s'étaient formée de ses services.

« Londres, 29 novembre 1785.

» Je vois mieux que jamais qu'il est impossible d'établir une correspondance sans l'aveu de l'ambassadeur; or l'ambassadeur ne donnera cet aveu que sur celui de M. de Vergennes[1]. Nous voilà dans le labyrinthe inextricable!

» Je rapporterai de Londres des avantages fort au-dessus de quelques souscriptions. Les choses que je vois, tout ce que je pense et ce que je sens sont des richesses réelles qui ne m'abandonneront jamais. Enfin, j'ai vu le respectable Banks; mais je savais à peu près ce qu'il m'a dit; je l'ai interrogé sur Cook, sur ses voyages. Soyez sûr que Forster[2] a mis dans ses récits tout ce qui peut intéresser une imagination sensible; le reste est peu de chose. Cook a laissé une veuve pensionnée par le roi d'Angleterre; il n'a pas encore de monument à Westminster, mais on s'occupe de lui en élever un. Au reste, sa renommée a moins d'éclat ici qu'en France. Soit que ce peuple singulier loue peu ce que nous louons beaucoup, soit qu'enfin Cook à ses yeux ne surpasse pas ses autres grands

1. Chargé alors par Louis XVI du portefeuille des affaires étrangères et qui eut en 1787 pour successeur M. de Montmorin, père de madame de Beaumont.

2. Naturaliste prussien, qui accompagna Cook dans son second voyage et en publia la relation.

navigateurs, il est sûr qu'il ne partage pas notre enthousiasme. Les idées changent étrangement, quand on habite Londres. Vous avez entendu dire quelquefois que Richardson est moins admiré des Anglais que des Français, mais on est loin encore de vous avoir tout appris. Le fait est que Richardson est à peine lu aujourd'hui, qu'on le trouve hors de nature, sans éloquence et surchargé de longueurs. *Paméla* est dans le mépris. Clémentine seule fait lire *Grandison,* et *Clarisse Harlowe* est mise fort audessous de tous les romans de Fielding, sans exception. Voilà la vérité, le contraire n'est que mensonge. A Paris, je n'oserais parler de ce que j'ai entendu à Londres, on me prendrait infailliblement pour un homme de mauvaise foi. Shakespeare seul conserve les honneurs. Cependant les Écossais n'ont pas pour cet auteur la même vénération que les Anglais. Ils se rapprochent fort du goût français à cet égard. Les descendants d'Ossian regardent un peu leurs vainqueurs comme des barbares. Plusieurs gens d'esprit d'Édimbourg m'ont parlé en blasphémateurs de Shakespeare; mais ils ont tous ajouté qu'aucun d'eux ne voudrait écrire publiquement ce qu'il pensait. Je n'ai nul intérêt de vous tromper, je me mets en garde contre les fausses observations, et jusqu'à présent je crois n'en avoir laissé entrer que de bonnes dans ma tête.

» Je vous parlerai du jubilé de Shakespeare, que j'ai vu représenter le 25 novembre. Comme je ne veux pas vous donner plus de vérités que n'en peut porter encore votre foi chancelante, je ne vous dirai pas que toutes les tragédies de Voltaire sont traduites et jouées souvent; que *Mahomet*, *Alzire* et *Tancrède* ont été représentés depuis

mon séjour dans cette ville; que Voltaire, comme poète tragique et comme historien, jouit de la plus grande célébrité. J'attends que vous soyez plus fort pour vous mettre à de si cruelles épreuves. Consolez-vous : j'aurai sûrement des airs notés d'Ossian, on m'en a promis.

» Vous savez qu'on perd beaucoup, d'après le cours du change, sur l'or ou le papier de France dans la Grande-Bretagne. Sur cent écus, il y a dix-huit francs de diminution; la balance du commerce n'est pas en notre faveur, comme vous le voyez. Outre cela, on reçoit continuellement de fausses monnaies, j'en ai déjà pour plus de vingt-quatre livres. La police est nulle dans cette île. Mes deux poches de culotte ont été retournées à Drury-Lane, sans que je m'en sois aperçu. Heureusement, d'après l'avis de mes hôtesses, j'avais laissé ma montre et mon argent !

» Je continue de voir bonne compagnie. Je refuse d'aller à la campagne de temps en temps, mes dépenses doubleraient. J'ai quitté la semaine dernière un noble Norwégien, qui a une femme charmante et qui retourne dans sa patrie; il m'avait pris tellement en amitié qu'il voulait absolument me conduire en Norwège. Nous aurions passé par l'Écosse, et de là nous nous serions embarqués sur la mer du Nord. La Norwège, d'après ce que m'en ont dit des Écossais qui l'ont parcourue, est un pays digne d'être vu. Si j'avais eu plus d'argent, j'acceptais; j'ai été ébranlé quelque temps. Tout cela vous paraîtra romanesque, mais, si je vous disais qu'il ne me serait pas difficile de faire un excellent mariage dans ce pays-ci, je vous étonnerais davantage. Je vous jure que mon grand désir est d'arranger

mon petit patrimoine en Poitou, de vendre et de venir passer une année à Londres ; je vous y mène et je vous avertis que des Français bien recommandés, encore jeunes, qui se font estimer, sont aux yeux de toutes les femmes les premiers hommes du monde. Beaucoup de mauvais sujets de notre patrie nous discréditent ici; mais, quand on nous connaît, la confiance s'établit vite. J'y suis décidé, je veux revenir à Londres, je vous le répète; j'y établis ma considération. Sitôt que j'aurai des nouvelles du Languedoc, je repasse en France; sur-le-champ je préparerai tout pour un second voyage. Tels sont mes desseins. Ne soyez plus triste, écrivez-moi. Je ne puis vous mander la vingtième partie de ce que je vois, de ce que j'entends. Il y a encore du chaos dans ma tête, et j'attends le jour de la création pour vous parler d'une manière digne de vous.

« Adieu. »

Ce grand enthousiasme, fruit de l'imagination du jeune poète, ne devait pas être de bien longue durée, et nous allons voir M. de Fontanes exprimer un sentiment plus juste des difficultés que devait rencontrer en Angleterre son entreprise :

« Londres, 12 décembre 1785.

» A mesure que je vis dans ce singulier pays, mon cher ami, mes observations s'étendent et se confirment. Vous

avez parfaitement jugé, de la distance où vous êtes, que les mœurs des Anglais n'étaient pas propres à notre projet. Je le vois plus que jamais. D'abord, je vous le répète, les arts d'agrément les occupent peu, quoi qu'on dise; leur vie farouche et solitaire les rend incapables de goûter une feuille de ce genre. Maintenant que j'ai renoncé à la réussite, j'en parle plus librement aux deux personnes qui ont été mes confidents; elles sont l'une et l'autre stupéfaites que nous ayons pu compter sur cinq ou six cents souscripteurs. Deux cents eussent été le plus magnifique succès dans ce pays-ci. Apprenez qu'il n'y a pas douze maisons à Londres où il se trouve une bibliothèque considérable; un grand seigneur qui a trois ou quatre cents volumes est cité comme un curieux de livres. Un seul peut se comparer dans ce genre à ce que nous connaissons à Paris, mais son cabinet avait été formé par son père. Les jeunes gens de la cour boivent et font des courses de chevaux. Le grand nombre tient la banque. Rien n'est moins littéraire. Il y a plus : les artistes ici jouissent d'une considération médiocre. Croiriez-vous que le chevalier Reynolds, dont je vous parlerai en temps et lieu quant à son talent, n'est pas reçu chez les miladys qu'il a peintes? Un jour, — ce fait est attesté, — il voulut rendre une visite à la duchesse de Rutland, qu'il a fort embellie dans son portrait; le duc le rencontra dans l'escalier, lui demanda où il allait, et, voyant quel était le dessein de l'artiste, il lui dit froidement : « Vous pouvez retourner chez vous, ma femme ne se fait pas peindre aujourd'hui. » Vous ne sauriez croire quel tort s'est fait Berquin à Londres, en cherchant des souscriptions de

porte en porte pour son *Ami des enfants*. Malgré mes recommandations, j'éprouverais nécessairement le même sort, si je ne jugeais mieux les gens à qui j'ai affaire. Le siècle de Charles II et de la reine Anne est passé ; il avait un peu poli les mœurs de la cour, mais la masse de la nation est toujours restée barbare.

» Votre ami Forster la juge comme moi. Il vient de publier un livre qui fait grand bruit à Londres ; il y parle du peuple anglais avec une indignation mêlée de mépris. Vous n'en serez pas surpris, quand vous saurez que le pauvre Forster n'a pu rien obtenir de la cour d'Angleterre, qu'on l'a traité avec l'ingratitude qu'éprouvent toujours les talents étrangers et quelquefois les nationaux[1]. Il a écrit de l'Allemagne, où il est professeur, une brochure annoncée dans tous les papiers anglais, où il maltraite furieusement la nation dont quelques fous sont enthousiastes en France, sans savoir pourquoi.

» Au reste, vous me demandez des détails sur Cook ; j'ai recueilli là-dessus tout ce qu'il est possible de savoir. Il n'a point laissé d'enfants, mais une veuve assez obscure qui jouit d'une petite pension. Des personnes qui ont connu ce grand homme dans la vie privée disent qu'il y portait un esprit peu agréable. On m'a certifié que MM. Forster père et fils n'en avaient pas été contents. Il s'est élevé plusieurs contestations entre eux pendant le voyage, et ils se sont séparés froidement. On accuse Cook

1. Forster avait été accusé, — ce que M. de Fontanes ignore sans doute, — d'avoir publié le récit du voyage de Cook, malgré la promesse de ne pas le faire, et obligé de quitter l'Angleterre.

de dureté et même de jalousie. D'un autre côté, Forster fils paraît avoir mis de l'aigreur et beaucoup de vanité dans ses procédés. Il semble même, au silence que garde M. Banks sur les Forster, qu'il partage les sentiments de Cook à leur égard. Cependant tenez-vous pour dit que ces noms ne remplissent point les esprits de Londres comme ceux de Paris.

» Les deux romans français dont on me parle sans cesse, c'est *Gil Blas* et *Marianne*, et surtout le premier. On me demande si j'ai vu des personnes qui aient connu Le Sage. L'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, son théâtre, *Télémaque*, Raynal, Montesquieu, Boileau, Bossuet et Massillon, et Le Sage, comme je viens de vous le dire, sont les auteurs les plus généralement lus et goûtés. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau conserve seule de la réputation. *Émile* leur paraît une folie, et ils ne lisent pas le reste des ouvrages du Génevois; mais ils préfèrent *Héloïse* à *Clarisse*. Massillon vous étonne, mais je suis obligé d'écrire ce que je vois, ce que j'entends; si vous voulez que j'invente, je vous surprendrai moins. Les sermons de Massillon se reproduisent sous toutes les formes. La véritable raison est que ce peuple est beaucoup plus religieux que le nôtre; c'est ce qu'on ne croit pas, mais ce qui est à la lettre. Comme il faut des bornes et que je ne puis pas toujours vous parler de l'Angleterre, je finirai aujourd'hui ces courtes observations par une dernière qui vous paraîtra plus douteuse que toutes les autres, c'est que Locke, en Angleterre, n'est presque rien au moment où je vous parle; sa métaphysique y paraît fausse, tout comme celle qu'il a détruite. On ne le donne plus à l'uni-

versité d'Oxford et de Cambridge; je vous en dirai la raison, quand j'aurai de la place. Newton a plus d'incrédules dans sa patrie que dans la nôtre; la différence est que les meilleurs esprits doutent à Londres et que ce sont les derniers à Paris. On se plaint que plusieurs comètes prédites n'ont point paru; et Priestley [1] a formé une école qui change tout le système sur la lumière. Voilà l'état réel des choses. Je ris du soir au matin des étranges illusions qui nous bercent en France, quand nous parlons de nos voisins. Mason est un véritable poète, ami de Gray, qui valait mieux que lui; je me propose de vous faire connaître le *Barde* de ce dernier, je l'ai lu plus d' unefois.

L'obligation où je suis de parler anglais hâte mes progrès; d'ailleurs, j'ai cru devoir prendre quelques leçons d'un bon maître; elles me coûtent de l'argent, mais c'est la dépense la plus utile. Mon loyer est réglé à onze francs de notre monnaie par semaine, ce qui n'est pas cher à Londres; mais le charbon de terre, la chandelle et les déjeuners et les soupers que je fais presque toujours, chez miss Somerville, ont enflé le mémoire du double. Du reste, je ne fais pas la moindre folie. Un mois de séjour à Londres me fortifiera encore dans la langue anglaise.

Je crois que mon talent s'est doublé, depuis que je hume les brouillards de la Tamise. Une région nouvelle, des mœurs opposées aux nôtres, un ciel, une terre, un peuple, qui, dans leur caractère monotone et bizarre, parlent pourtant avec force à l'imagination, tout multiplie mes

1. Célèbre physicien anglais.

forces poétiques. J'achève un hymne dont j'ai l'idée depuis longtemps et qui, je crois, surpassera le *Timothée* de Dryden et le *Barde* de Gray. Au reste, je vous demande à genoux de ne montrer les vers que je vous ai laissés à qui que ce soit; cette crainte me trouble quelquefois. J'aurais dû vous parler d'abord de vous-même; mais c'est l'idée sur laquelle je veux reposer, elle est la dernière. Dépêchez-vous de vous bien porter et de vous réjouir, si vous voulez que je me porte bien et que je ne m'afflige pas. Vous croirez au ton de ma lettre que je vous ai écrit dans un jour de misanthropie; il n'en est rien, j'ai été un historien fidèle.

» Sachez si M. de la Harpe a reçu une lettre que je lui ai écrite.

» Adieu, mon bon ami, j'écrirai plus longtemps une autre fois, je vois un rayon de soleil, je vais le saisir dans Hyde-Park, pour dissiper un léger mal de tête.

» FONTANES. »

La lettre suivante nous montre le voyageur, évidemment impressionné par l'insuccès de ses démarches, se laissant aller à des jugements de plus en plus sombres et sévères :

Londres, 20 janvier 1786.

« Il me faut tous les jours près de quinze francs, tout calcul fait, outre les dépenses extraordinaires, comme habits, bottes, souliers. Dans une semaine, trois louis et demi dis-

paraissent avec bien de la facilité. Chaque invitation dans ce pays-ci est un surcroît de dépense; il faut jouer au whist ou aller à la comédie; refuser est impoli; ne pas payer sa place ou son dîner à la taverne, quand on vous y invite, c'est vouloir se déshonorer. Outre cela, un deuil de cour, qu'on porte fort régulièrement à Londres, quoique nous n'en croyions rien, m'a contraint de faire une dépense de plus de douze louis, et encore étais-je vêtu fort mesquinement.

» Il faut que j'arrive à Paris. Je commence à m'ennuyer horriblement dans cette ville, et ma présence, comme vous l'observez, est indispensable en France. M. de Cambis part mercredi 1er février pour Calais, et va au-devant de son oncle, le comte d'Adhémar; il me propose de me mener avec lui. La poste à deux est la moins chère de toutes les voitures, car je veux vous rassurer sur les frayeurs que vous éprouvez sans doute, en songeant à mon peu d'économie. Ne craignez rien. Vous auriez fait plus de dépenses que moi dans ce pays-ci, parce que vous y auriez éprouvé plus d'enthousiasme et par conséquent plus de fantaisies. Je n'en ai pas satisfait une seule. Il est vrai que j'ai eu peu de peine à me vaincre à cet égard. Plus je vis en Angleterre et plus je suis convaincu que cette terre est celle du commerce et de l'or, mais non pas des beaux-arts, de l'amour et du plaisir. « Cet homme est-il riche? » Voilà le mot de toutes les sociétés de Londres, comme chez nous : « Cet homme est-il bien élevé? » Quand je vous ai dit que les artistes et même les gens de lettres jouissaient d'une médiocre considération, je n'ai fait que les répéter : ils se plaignent tous de l'orgueil des

nobles et des riches. Leurs grands hommes ont des tombeaux dans Westminster, mais de leur vivant ils sont dans le mépris. La brutalité et la stupidité du matelot et de l'artisan anglais donnent la loi au spectacle et dans tous les lieux publics; aussi qu'applaudit-on au théâtre? Ne croyez pas que ce soit les morceaux de Shakespeare vraiment dignes d'estime; c'est ordinairement ce qu'il y a de plus dégoûtant et de plus ridicule; par exemple, dans une pièce de ce poète tragique, qui n'a vraiment écrit que pour les tavernes de Londres, intitulée : *Mesure pour mesure*, j'ai vu un enthousiasme universel pour les quolibets que se permet un criminel sur le supplice de la potence, auquel il est condamné. Ils viennent de faire une pantomine d'*Omaÿ;* c'était un sujet charmant, le génie de Cook devait les élever; eh! bien, ils ont donné Arlequin pour domestique à *Omaÿ;* ils peignent l'Otaïtien débarquant à Portsmouth, poursuivi par les officiers de la douane et la justice en grand panier. La scène change; le jeune insulajre retourne dans sa patrie, on attend quelque chose : c'est un matelot qui, voulant reprendre son habit, trouve, dans le panier où il l'a laissé, un crabe immense qui lui dévore toute la tête, etc.! Cette pantomine, qui attire une grande affluence, se joue à Covent-Garden. Les décorations ont été imitées des dessins du fameux Loutherbourg[1]; elles sont très belles et ne font que mieux sentir le ridicule de tout le reste.

» Leurs artistes de Londres sont presque tous étrangers,

1. Jacques-Philippe de Loutherbourg, né à Strasbourg, avait fait les croquis des décors du théâtre de Drury-Lane.

ils ne restent là que parce qu'on y gagne de l'argent. Vous admirez tous les jours les gravures anglaises qui sont sur nos quais. Apprenez que le graveur est Italien et se nomme Bartholozzi; les autres étaient Flamands. Bartholozzi embellit bien, je vous jure, les peintres dont il grave les compositions. Je connais peu de tableaux plus médiocres que le tableau original de *Wolf*, par West [1]; la gravure est très belle. Ce West est un quaker de la Pensylvanie, je l'ai vu deux fois, je lui ai parlé; il me paraît au-dessus du chevalier Reynolds, qui ne m'a fait aucun plaisir. Ce que j'ai remarqué de plus frappant dans l'atelier de West, c'est un *Moïse* descendant du mont Sinaï, et portant les tables de la loi au peuple hébreu; l'ordonnance m'a paru imposante. J'ai aussi fort goûté un *Jérémie* dans le désert, que couronne un ange. En général, le choix de ses sujets me plaît beaucoup. Il est de la secte des illuminés, et il se plaît à reproduire toutes les scènes susceptibles d'exciter l'enthousiasme et l'inspiration. Son coloris est assez flatteur, mais en général il manque d'expression et de vie. Pour Reynolds, toutes les fois qu'il veut peindre l'histoire, il délire. Il vient de faire une *Mort de Didon*, indigne du plus médiocre barbouilleur. Ses portraits valent mieux, mais je le trouve inférieur en ce genre à un Romney [2], qui est aussi peintre anglais; je n'ai rien vu de plus agréable en Angleterre que les portraits de ce Romney; ils sont pleins de vérité, de grâce et de facilité. Cette

1. Peintre américain établi à Londres, auteur de la *Mort du général Wolf*.

2. Auteur du portrait célèbre de lord Derby et sa sœur, enfants.

école anglaise, qui est dans sa naissance et qui expose tous les ans, ne fera jamais de grands progrès; la terre et le soleil et le génie des habitants le défendent. On loue beaucoup à Londres un peintre français, nommé Serres[1]; il est de Gascogne et peint les marines, comme Vernet. Cet homme, admiré ici, ne serait pas, je crois, supporté en France. Je vous dis franchement ce que je pense, et je suis sûr de ma bonne foi. Voilà tout ce dont je peux répondre. Il me sera difficile de vous rapporter tous les détails que vous me demandez, mais vous en aurez un certain nombre. J'ai visité souvent un cabinet d'histoire naturelle, où Cook a déposé la plus grande partie des curiosités d'Otaïti. Ce cabinet n'est point le British Museum, c'est celui de sir Arthur Lewis. La collection de ce chevalier baronnet est superbe; il a consacré une salle entière aux présents de Cook; on l'appelle *Sandwich room*, salle de Sandwich, du nom d'une des îles découvertes par ce grand navigateur. On y lit des inscriptions honorables pour lui, et on y voit son portrait. C'est jusqu'à présent le seul hommage rendu à sa mémoire par les Anglais. Ce que je vais vous dire vous paraîtra bizarre, mais la France les a souvent avertis du mérite de leurs grands hommes; ce n'est qu'en 1742 que Shakespeare a eu un monument à Westminster. Voltaire qui passe maintenant, chez quelques enthousiastes, pour le détracteur de Shakespeare, l'a véritablement plus loué dans ses premières lettres sur l'Angleterre que tous les écrivains du siècle de

1. Surnommé le *Vernet français*, né à Auch, auteur de *George III inspectant la marine à Portsmouth*, qu'on voit à Hampton-Court

Charles II et de la reine Anne. Pope lui-même, dans sa préface de l'édition de Shakespeare, met de grandes restrictions à ses éloges; les critiques n'ont point été traduites dans la *Préface des Préfaces*. Je vous parle de tout cela, parce ce que je me suis abonné chez un libraire français et que j'ai emprunté la traduction de Letourneur.

» Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus réjouissant par l'absurdité que cette *Préface des Préfaces ;* je ne connais que l'ouvrage du chevalier de Cubières digne d'être comparé. Je m'amuse le soir, avec un aimable ministre écossais, homme d'esprit et même de génie, qui m'a donné un recueil de ses poèmes, à lire cette étrange traduction. Il entend fort bien le français et rit comme un fou. Il ne conçoit pas l'enthousiasme forcené de Letourneur, qui admire obstinément tout ce qui est même honni en Angleterre. J'ai été obligé, pour sauver l'honneur du traducteur d'Ossian, de mettre tous ces éloges ridicules sur le compte de Catuélan[1]. Cet honnête ministre, qui s'appelle M. Langhen, et dont je vous porterai des vers, me dit souvent : « Nous ne vaudrons rien en littérature, jusqu'à ce que l'Angleterre, à cet égard, soit une province de la France. » Il croit, avec tout ce qui a quelque instruction, que la renommée de Shakespeare ne tardera pas à décliner dans sa patrie. Il m'a donné de bonnes raisons pour m'expliquer sa grande réputation, et je m'applaudis d'en avoir deviné plusieurs. Au reste, le vœu de la saine partie de l'Angleterre est pour un théâtre français; et, si

1. Frère du premier président du Parlement de Bretagne et collaborateur de Letourneur pour la traduction des œuvres de Shakespeare.

on ne craignait pas les murmures de la populace, il serait déjà élevé. Que voulez-vous, après des faits aussi notoires, après des observations aussi sûres, que je pense de la folie de Mercier[1] et des déclamations de Catuélan? L'insensé Barretti[2], l'Italien qui a aussi rompu des lances en faveur de Shakespeare, a donné il y a deux ans un coup de couteau dans le parc de Saint-James à un Anglais; il allait être condamné à être pendu, quand son adversaire fort heureusement s'est rétabli. Letourneur s'est fait tort en France et en Angleterre par sa traduction de Shakespeare; elle est également méprisée des deux peuples, à cette différence près que l'Angleterre en fait encore moins de cas que la France. Voilà des vérités dures, mais qu'y puis-je faire? Je sais admirer ce qui le mérite dans la littérature anglaise; mais, à présent que mes idées sont mûres, je vous avoue que votre Shakespeare me fait rarement plaisir. Dans l'effervescence de la première jeunesse, j'ai pu me permettre des saillies un peu fortes, mais le temps de la raison est venu. J'ai eu la plus grande admiration à seize ans pour *les Soirées helvétiennes* et *l'An deux mil quatre cent quarante;* je vous dirai en conscience que, pour me punir, il faudrait me condamner à lire ces deux ouvrages dans ce moment-ci. Il y a mille choses que je vous écrirais, si je ne craignais de vous bouleverser totalement.

» Mon résultat est que le peuple anglais vaut moins de près que de loin. Leurs mœurs domestiques ne sont pas

1. Auteur du *Tableau de Paris* et de *l'An* 2440.

2. Italien fixé à Londres, qui a traduit les tragédies de Corneille et défendu Shakespeare contre Voltaire.

telles que nous nous les figurons : les hommes y sont moins jaloux des femmes et ne se font nul scrupule d'épouser souvent des filles perdues. En général, le père aime moins ses enfants qu'en France. Mais aussi les sentiments de l'amitié y sont plus énergiques. L'Anglais s'attache rarement, mais, quand il a une fois adopté un ami, il renouvelle les dévouements des Pylades et des Pirithoüs. La belle scène de Cassius et de Brutus, dans le *Jules César*[1], est le véritable tableau des mœurs anglaises, quand elles sont nobles et grandes, ce qui arrive rarement ; l'or gâte tout, il n'y a rien qu'on n'achète avec l'or. Le peuple français défend encore plus sa vertu contre l'argent que le peuple anglais. Les filles de ministre les mieux élevées sont la proie de celui qui a le plus de guinées. Les honnêtes gens de l'Angleterre gémissent. J'ai vu le vénérable général Melville humilié de la corruption de la Grande-Bretagne ; il m'a avoué toutes les turpitudes que je vous révèle, et que j'ai apprises d'ailleurs. Les femmes du peuple vendent souvent leurs enfants, à deux ou trois ans, aux vieux ramoneurs qui les exercent à ce dur métier, avant qu'ils aient la force de marcher. La licence qui règne dans la police ne peut réprimer ces horribles abus. Quand je vous ai dit que ce peuple était barbare, j'avais raison ; il n'y a qu'à le voir marcher. Les attitudes de nos riches fermiers du pays de Caux ressemblent absolument à celles de l'Anglais le mieux élevé; nulle grâce, nulle élégance. Toutes les Anglaises ont des pieds et des jambes insupportables;

1. Shakespeare, *Jules César*, actes 1er et 2e.

elles marchent absolument comme les hommes ; elles ne connaissent nullement cet art de plaire que l'on reproche d'ordinaire à leur sexe.

» Si, dans quelques manufactures, dans quelques ouvrages, les Anglais réussissent mieux que nous, c'est qu'ils sont mieux payés. La façon des habits est double, les souliers de même. Étonnez-vous, après cela, que l'habit et les souliers soient cousus d'une manière plus solide ! En général, l'ouvrier anglais invente peu, mais perfectionne beaucoup ; c'est le contraire en France. Quelle en est la raison ? Il a moins d'esprit, mais plus d'aisance ; il se donne le temps nécessaire à polir. Pour moi, je n'ai pas le temps de polir ma lettre, je vous l'envoie à la hâte.

» Je reverrai Banks samedi pour vous seul ; vous aurez d'excellents détails sur Cook. J'ai les airs d'Ossian. Encore un mot : la patrie de l'imagination est celle où vous êtes né ; pour Dieu, ne calomniez point la France, à qui vous pouvez faire tant d'honneur. Lisez dorénavant quelques pages de Shakespeare et toute *Athalie*, toute *Zaïre*, toute *Mérope*. Félicitons-nous d'être nés sous ce beau ciel, sur cette belle terre, parmi les aimables habitants du premier royaume de l'Europe. J'en dirais davantage, mais il faut finir. Cinq heures sonnent, et le crieur public vient chercher ma lettre. Adieu. »

M. Joubert nous a laissé dans les *Pensées* une appréciation moins sévère et plus juste du caractère de nos voisins : sans nier assurément quelques-uns

de leurs défauts, le prix qu'ils attachent à leurs richesses, leur mauvaise foi pour le compte de leur pays, il les représente en même temps comme gens de bien pour leur propre compte; il rend hommage à leur humeur calme et posée, et met en relief une qualité capitale qu'il serait utile d'imiter : « Les Anglais, dit-il, sont élevés dans le respect des choses sérieuses, et les Français dans l'habitude de s'en moquer[1]. »

M. de Fontanes ne devait plus rester longtemps en Angleterre, et dans une lettre, dont un fragment seul a été conservé, il écrit à son ami :

Londres, 1786.

. . . .

« Avec quel plaisir je quitterai cet ennuyeux séjour, mon cher ami! Ce n'est pas que le pays ne soit magnifique; avec un hôte qui voudrait ne la pas gâter, la nature me charmerait. Mais nous avons trop compté sur les événements, je suis désabusé!

» Je suis charmé que vous travailliez; à travers le chaos qui me bouleverse, je cherche encore quelques douces rêveries; j'ai fini *Orphée* et *Job*, j'ai retranché au luxe de la *Forêt de Navarre;* j'ai ajouté à la maigreur de la

1. *Pensées et correspondance*, II, 198.

Chartreuse. Tout cela est bien, parce que la situation de mes idées, qui ne me permet guère l'enthousiasme, me donne toute la réflexion et toute la justesse nécessaires au travail dont je m'occupe.

» Avez-vous lu par hasard les *Études de la nature*, par M. de Saint-Pierre ? C'est une tête bien faible, mais il y a un tel charme dans son livre qu'il m'a consolé pendant trois jours. Lisez ce pauvre homme, il vous fera plaisir, ou vous êtes endurci depuis deux mois.

» Aimez-moi en dépit de tous mes défauts, car je vous aime ; vous êtes le seul homme que j'estime, chérisse et honore sans restriction. »

Le projet de trouver à Londres des abonnés pour une revue avait complètement échoué, et M. de Fontanes ne revint pas dans « le premier royaume de l'Europe », sans éprouver quelque tristesse ; son voyage avait entraîné d'assez grandes dépenses, qui, en raison de la fortune modeste des deux amis, ne pouvaient leur être indifférentes. Le désappointement était d'autant plus grand que les espérances avaient d'abord paru mieux fondées. Toutefois le temps n'avait pas été perdu : M. de Fontanes rapportait une certaine habitude de la langue anglaise, quelque expérience des idées littéraires de nos voisins et des relations distinguées qu'il retrouva plus tard, lorsqu'après le coup d'État de fructidor, il fut obligé de retourner en Angleterre.

Aussi son découragement ne devait pas être de longue durée.

Il eut bientôt le désir de voir Genève, où une partie de sa famille, originaire du Languedoc, avait émigré après la révocation de l'édit de Nantes. M. de Fontanes était catholique ; mais un de ses oncles, demeuré protestant, habitait encore Genève, où il exerçait les fonctions de pasteur et de professeur. C'est près de ce parent que se rendit M. de Fontanes dans l'été de 1787. La vue des montagnes et du lac Léman fit éprouver au jeune poète une admiration enthousiaste, qu'il eût voulu partager avec son ami :

Vevey, 24 août 1787.

« Ah ! mon ami, je vous appelle; que n'êtes-vous à Vevey pour admirer, pour pleurer, pour sourire, pour recevoir toutes les émotions douces de l'âme ? Je viens de voir le mont Blanc, j'ai traversé les deux plus fameux glaciers de la Savoie, le glacier des Bossons et la Mer de glace. Les trois pointes du mont Blanc m'ont offert le plus magnifique spectacle dont mon imagination ait encore joui. Mais tout cela n'est rien. Les hauteurs effrayantes des montagnes m'avaient écrasé ; je me suis enfoncé par le col de Balme dans le Valais : non, l'âge d'or n'est point un rêve ! Cette délicieuse vallée réfute tous ceux qui n'y croient pas. Feuilletez Homère, Virgile

et tous les poètes que vous aimez le mieux, et, lorsque vous serez plein de leurs plus aimables tableaux, venez ici; vous oublierez vos poètes, et vous vous mettrez à genoux devant le grand Poète qu'on ne peut égaler. De Villeneuve, où commence le lac, jusqu'à Vevey surtout, l'enchantement est si profond et si doux que toutes les peines et même les plaisirs passés s'oublient. Ce lac est entouré de roches semblables à celles que peint Télémaque dans le lieu où il est berger. Mon ami, la *Nouvelle Héloïse* était toute faite à Vevey. N'admirez plus ou admirez-en davantage Rousseau, pour avoir si bien deviné.

» Un bateau m'attend pour passer à la Meilleraye.

» Peut-être le spectacle terrible des montagnes que je venais de parcourir a-t-il ajouté au charme des sites doux et riants qui m'environnent, mais je sais que jamais la vie ne m'a été plus précieuse et l'idée de la mort plus suave en même temps que sous ce beau ciel et sur ces rives enchantées.

» Adieu, que ne voyez-vous ce que je vois? »

Il ne tarda pas à traduire son admiration en quelques beaux vers dans le poème du *Verger*, publié en 1788 et refait plus tard sous le titre modeste d'*Essai sur la maison rustique*.

Il y décrit d'abord les beautés sévères de la vallée de Chamounix et de la Mer de glace :

. . . .
Sapins du mont Anvers, puissiez-vous me cacher!
Que le vaste horizon devant moi s'agrandisse,
Que la cascade roule et de loin retentisse,
Et que le bois vieilli pende au roc escarpé!
Là, du fond de son antre en grondant échappé,
Dans de larges ravins qu'à longs flots il sillonne,
Le fougueux Arveyron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et, sur ses bords errant,
L'aigle mêle sa voix au fracas du torrent.
Je m'élève : à mes pieds l'éclair luit, les vents grondent,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
Sombre Dieu de l'hiver! J'ai foulé ces sommets,
Sous ton spectre de glace engourdis à jamais.

Puis il peint l'aspect riant du lac de Genève :

Quand de ce pur Léman je découvris les flots,
Oui, je crus qu'échappé des débris du chaos,
L'univers tout à coup naissant à la lumière
M'étalait sa jeunesse et sa beauté première.
. . . .

L'année suivante, M. Joubert, se trouvant en Bourgogne, à Villeneuve-sur-Yonne, put s'occuper d'un projet d'union pour M. de Fontanes. C'est dans cette petite ville, comme nous l'avons vu, qu'il devait se marier lui-même cinq ans plus tard; mais il songea d'abord au bonheur de son ami. Deux dames de Lyon, madame de Cathelin et sa fille, voyageant avec le baron de Juÿs, leur vieux parent, s'étaient arrêtées quelques jours à Villeneuve; elles y rencontrèrent par hasard M. Joubert, qui ne tarda pas à les charmer

par les grâces de sa conversation et à gagner leur confiance; trouvant dans mademoiselle de Cathelin toutes les qualités qu'il rêvait pour M. de Fontanes, il fit valoir le mérite de celui-ci, ménagea une entrevue à Paris, et, quand il sut la jeune fille favorablement impressionnée, décida par son active intervention et ses lettres pressantes la mère et le vieux parent à accepter une pensée que le principal intéressé lui-même avait d'abord considérée comme d'une réalisation impossible.

Il faut lire tout entière la lettre au baron de Juys, publiée en tête de la correspondance de M. Joubert[1], où il plaide éloquemment la cause de son ami. Après l'avoir représenté comme « un homme destiné à faire un jour le plus grand honneur à son pays, jeune, aux portes de l'Académie, ayant déjà de la gloire et un mérite de cette espèce verte et robuste qui ne fait que croître avec le temps », il ajoute : « En le mariant, en lui donnant de la fortune et une fille charmante, propre à entretenir en lui un perpétuel enchantement, vous rendriez un grand service aux beaux-arts et à la France : vous hâteriez l'achèvememt d'un grand homme. Il faut que les grands talents, pour acquérir leur maturité, aient

1. *Pensées et correspondance*, I, 1

été battus par l'adversité passée et qu'ils soient favorisés par la prospérité présente. Ce sont là leurs vents et leur soleil. »

M. de Fontanes ne connut que plus tard cette correspondance, où M. Joubert prédisait si bien l'avenir de son ami : il en fut très touché et déclarait, dans sa reconnaissance « que Platon, écrivant pour marier son disciple, n'aurait pas pu tenir un langage plus beau et plus persuasif ».

Après les premières entrevues, il écrit à M. Joubert :

A M. JOUBERT, CHEZ M. DESMOND,
A VILLENEUVE-LE-ROI (BOURGOGNE).

6 octobre 1788.

« J'ai été heureusement exact près de M. de Juÿs, je l'ai vu ; il m'a paru excellent homme et ces dames fort aimables. Je n'ai pu encore leur faire voir M. de Florian, qui est à la campagne. Vous m'avez bien fait rire. Au moment où je recevais votre dernière lettre, elles sont venues me visiter dans mon appartement de garçon, je les ai reçues en bonnet de nuit. Jugez de mon embarras. Êtes-vous fou ? Comment, diable ! voulez-vous qu'on me donne des filles de cent mille écus ? Vous sentez, je crois, que, dans ma position, si un pareil mariage était possible, je je ne ferais pas le cruel ; d'ailleurs la demoiselle, que j'ai

vue trois ou quatre fois, n'a rien qui me déplaise. Mais quelle extravagance ! Je vous reconnais bien. Vous croyez tout possible, et tous les projets les plus invraisemblables ne vous rebutent point. D'ailleurs quels sont vos moyens pour réussir?

» Adieu, mon cher ami; croyez que, pour ne plus vous aimer, il faudra que je ne sois plus. »

Le mariage ne devait avoir lieu qu'en 1792; il fut célébré à Lyon, et fixa les époux dans cette ville. En attendant la réalisation de ses espérances, M. de Fontanes ne s'éloigna pas de Paris.

Le 25 août 1789, il remporta le prix de l'Académie française, pour un poème sur *l'Édit en faveur des non catholiques*, par lequel Louis XVI rendait aux protestants les libertés supprimées par la révocation de l'édit de Nantes. Il en informe son ami et le prie d'en avertir le chevalier de Langeac. Celui-ci, qui jouissait alors d'une fortune et d'un crédit considérables, en faisait un noble usage en faveur des jeunes littérateurs; il fut plus tard exilé et ruiné par la révolution; et M. de Fontanes, devenu grand maître de l'Université impériale, eut le bonheur de pouvoir lui témoigner sa reconnaissance en le nommant chef de son secrétariat et conseiller de l'Université.

1789.

« Je suis très sensible à la bonne nouvelle que vous avez la complaisance de me donner. Je m'en vais vous payer par quelque chose de moins heureux, mais qui pourtant vous fera plaisir : j'ai le prix de l'Académie française. Je n'avais dit mon secret à personne; pas un seul académien n'était dans ma confidence. J'avais envoyé mon ouvrage sans nom. On m'a couronné par acclamation. La Harpe s'est douté que les vers étaient de moi, il m'a envoyé sa femme pour me sonder. On m'a dit l'épigraphe, et j'ai tout avoué. Le prix est de cent pistoles. J'ai chargé la Harpe de me nommer jeudi. Je vous supplie d'aller chez le chevalier de Langeac; je le connais : il pourra être choqué du secret que j'ai gardé avec lui. Mais dites-lui que je n'ai eu aucun confident, et engagez-le à ne pas se fâcher pour si peu de chose.

« Adieu. »

M. Joubert perdit son père en 1790. M. de Fontanes avait lui-même, de 1772 à 1774, vu disparaître successivement son frère, son père[1] et sa mère. Sa douleur, des plus profondes, s'était alors exhalée

1. Le père de M. de Fontanes avait rempli les fonctions d'inspecteur général du commerce. Sa mère était fille du baron de Sède et alliée aux Fourquevaux. Plusieurs ancêtres paternels de M. de Fontanes avaient été, au XIVe siècle, capitouls de la ville de Toulouse.

dans des vers touchants intitulés *le Cri de mon cœur*; elle n'avait pas été effacée par le temps, et, en apprenant le malheur qui frappait son ami, il y prit une part très vive et l'exprima en ces termes :

A M. JOUBERT, A PARIS

« ... Je sens tous vos chagrins, et je me reproche de ne vous avoir point porté les très faibles consolations dont l'homme peut disposer; mais, croyez-moi, ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le père Ballan, mon professeur, que de vivre à la merci de mes opinions ou sans principe, comme l'Assemblée nationale; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu.

» Attendez mon retour pour voir l'abbé Barthélemy. Adieu. »

La correspondance des deux amis présente une lacune de 1790 à 1794. Le séjour de M. Joubert pendant deux ans à Montignac, où il s'acquitta jusqu'en 1792 des fonctions de juge de paix, et les événements politiques qui survinrent bientôt suffisent à expliquer la perte des lettres de M. de Fontanes. Celui-ci fut exposé vers cette époque à de cruelles

épreuves : enfermé à Lyon en 1793 pendant le siège, il vit sa maison s'écrouler sous les projectiles et dut faire conduire madame de Fontanes, qui se trouvait en état de grossesse avancée, dans une grange, où elle accoucha de son premier enfant ; les bombes des assiégeants éclatèrent plus d'une fois près du berceau du nouveau-né. Une partie de la fortune de M. de Fontanes fut alors anéantie ; ses titres, sa bibliothèque et ses papiers précieux périrent dans l'incendie.

En novembre 1793, M. de Fontanes put revenir à Paris ; il y vivait oublié, quand les atrocités commises à Lyon par les commissaires Collot d'Herbois, Couthon et Fouché, obligèrent les habitants de *Commune-Affranchie* à envoyer des députés pour se plaindre à la Convention ; ceux-ci chargèrent M. de Fontanes de composer leur discours, dont l'effet fut grand sur l'Assemblée. Recherché comme auteur de cette courageuse protestation et frappé de proscription, il dut se cacher à Sevran, près de Livry, chez madame Dufresnoy, puis aux Andelys, où il resta jusqu'au neuf thermidor.

La Terreur passée, il rentra à Paris, et nous trouvons, dans une lettre que lui adressa alors M. Joubert, un passage qui peint bien les impressions que l'on ressentait à ce moment : « Le temps permet

enfin aux gens de bien de vivre partout où ils veulent. La terre et le ciel sont changés. Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et sains de tant d'affreux périls! » Il aurait voulu attirer ses amis à Villeneuve, il leur témoigne la part que madame Joubert prend à leurs malheurs : « Elle avait retiré tous ses sentiments de la société, pour les renfermer dans sa chambre. Ils en sont tous sortis à la nouvelle de vos désastres et ne cessent d'errer sur les ruines de vos maisons. Son mérite se montre tout entier à mes regards dans cette grande circonstance. Tout son regret est de ne pouvoir vous être bonne à rien personnellement. » Il leur a trouvé une maison aux portes de la ville, et, pour les séduire, il leur écrit : « Vous y auriez notre rivière sous les yeux, notre plaine devant vos pas, nos vignobles en perspective, et un bon quart de notre ciel sur votre tête. Cela est assez attrayant : une cour, un petit jardin, dont la porte s'ouvre sur la campagne, des voisins qu'on ne voit jamais, toute une ville à l'autre bord, des bateaux entre les deux rives, et un isolement commode, tout cela est d'assez grand prix. Vous trouverez, en débarquant, ajoute-t-il, un homme qui vous recevra avec un respect bien profond et une affection bien tendre. »

Mais ce projet ne put se réaliser, et M. de Fontanes se fixa à Paris.

La lettre suivante, où il se montre préoccupé des questions de vie matérielle, est un indice des difficultés d'existence qu'avaient entraînées la récolte très mauvaise de 1794 et la dépréciation de plus en plus grande des assignats. Ces embarras ne l'empêchaient pas d'ailleurs de soupirer après la société et les conversations de son ami, dont il était séparé depuis si longtemps; elles ne le détournaient pas non plus du travail. En même temps qu'il s'occupait activement de son poème la *Grèce délivrée*, il défendait, dans le *Mémorial*, le retour aux traditions conservatrices et y prêchait la modération et la nécessité des croyances religieuses. Sa collaboration à ce journal devait bientôt le faire considérer comme favorable au rétablissement de la monarchie et attirer sur sa tête, au dix-huit fructidor, les sévérités du Directoire.

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE

Paris, 2 octobre 1794.

« Votre jeune frère est plus heureux que nous; il va vous voir dans le monde magique où vous êtes émigré

pour votre bonheur; il est chargé de vous dire combien nous vous aimons tous, et quel désir j'ai en particulier de votre société et de vos conversations.

» Cependant, quelque plaisir que j'eusse à vous embrasser, je n'ose vous inviter au voyage de Paris; ceux qui n'ont pas des montagnes de papier ou de l'or en rouleau, qui ne sont pas représentants, marchands ou voleurs de grand chemin, n'y peuvent plus vivre. J'ai cru dès longtemps que le mal avait atteint son dernier période, mais il redouble de jour en jour, et nous approchons du temps où il faudra cinquante mille francs pour dîner, comme en Amérique. Le vin de Paris est détestable et fort cher. Savez-vous que j'achète la viande trois francs dix sous? Je m'imagine que tout est un peu moins cher à Villeneuve. En conséquence, j'attends de votre amitié et je vous supplie, au nom de ma femme, de vouloir bien m'acheter dans vos cantons quarante ou cinquante livres de beurre fondu, des œufs en quantité raisonnable, quelques pots de raisiné pour l'hiver, quelques bouteilles de liqueur d'Auxerre; de plus, ne pouvez-vous nous envoyer des petits pains comme ceux que vous mangez? Ils seraient excellents pour la soupe, parce qu'ils ont beaucoup de croûte. Je ne vous fixe point le nombre de livres; plus il vous sera possible de m'en envoyer, et plus vous serez aimable.

» Je finis en vous embrassant. Mettez-moi en famille entre madame Joubert et votre enfant; la mienne vous fera, je l'espère, une petite visite incessamment; elle ira demander à déjeuner à votre petit bonhomme. Bonjour! Ma femme vous dit mille choses, ainsi que ma bellemère. Bonjour encore! »

« *P. S.* — Et des pommes de terre ! des pommes de terre ! Achetez-m'en quelques boisseaux par pitié ou retenez-les du moins. »

M. de Fontanes perdit bientôt, de la petite vérole, son premier enfant, cette petite fille qui était née dans des circonstances si dramatiques et dont il annonçait la visite à Villeneuve. La lettre, dans laquelle il fait part de ce malheur à M. Joubert, nous manque, mais nous avons la réponse de celui-ci : « Nous avons été bien sensibles à la perte de votre pauvre enfant. Nous nous étions amusés à faire, pour la recevoir, de petits préparatifs dignes de son âge. Ces soins d'un moment ont été cruellement trompés. Ils nous avaient donné avec elle une espèce de liaison et de société qui a fort augmenté nos regrets. Ces êtres d'un jour ne doivent pas être pleurés longuement comme des hommes ; mais les larmes qu'ils font couler sont amères. Je le sens, quand je songe que votre malheur, à chaque instant, peut devenir le mien, et je vous remercie d'y avoir pensé comme moi. Je ne doute point qu'en pareil cas vous ne fussiez prêt à partager mes sentiments, comme je partage les vôtres. Les consolations sont un secours que l'on se prête, et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour. »

M. Joubert, dans la même lettre, entretient M. de Fontanes de ses travaux, de son amour toujours croissant de la perfection littéraire et de l'opinion qu'il se forme sur la nature de son cerveau. « J'ai trop de cervelle pour ma tête, elle ne peut pas jouer à l'aise dans son étui, » lit-on dans le recueil de ses *Pensées;* il développe ici une idée différente, mais du même ordre : « Je m'occupais, ces jours derniers, à examiner nettement comment était fait mon cerveau. Voici comment je le conçois : il est sûrement composé de la substance la plus pure et a de hauts enfoncements, mais ils ne sont pas tous égaux. Il n'est point du tout propre à toutes sortes d'idées. Il ne l'est point aux longs travaux. Si la moelle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte, la quantité en est petite, et ses ligaments l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui m'échappe. Mon âme chasse aux papillons, et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif, ni suffire à mes mouvements; il en résulte, pour me juger en beau, que je ne suis propre qu'à la perfection; du moins, elle me dédommage, lorsque je puis y parvenir, et d'ailleurs elle me repose, en m'interdisant une foule d'entreprises; peu d'ouvrages et de matières en effet sont

susceptibles de l'admettre. Je vais donc me faire une sphère un peu céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et dont la capacité, ainsi que la température, se trouve exactement conforme à l'étendue et à la nature de mon pauvre petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce qu'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile. C'est là que je résiderai, quand je voudrai prendre mon vol, et, lorsque j'en redescendrai pour converser avec les hommes, pied à pied et de gré à gré, je ne prendrai jamais la peine de savoir ce que je dirai, comme je fais en ce moment, où je vous souhaite le bonjour. »

M. Joubert compatissait d'ailleurs aux préoccupations matérielles de M. de Fontanes et lui annonçait l'envoi des petits pains demandés : « Je les ai, dit-il, fait faire par un boulanger allemand, le seul habitant du pays qui s'y entende, et qu'on ne peut cependant déterminer à allumer son four qu'une ou deux fois par an, dans les grandes circonstances. » Il lui recommandait en même temps de ne pas les dévorer trop rapidement et de modérer une capacité d'estomac

souvent admirée par les amis de M. de Fontanes et confessée par lui-même dans ces deux vers inédits :

> Mon appétit infatigable
> En tous les temps fut renommé.

Son ami lui répond :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Décembre 1794.

« Vous raisonnez aussi bien des choses d'ici-bas que des choses célestes.

» Vous m'avez écrit, avec l'imagination épurée de Montaigne, une page charmante sur votre cerveau. Je sais depuis longtemps que ce cerveau est fait comme celui de Platon, quand Platon n'est ni vide ni ténébreux, s'entend. Si vous ne voulez pas me parler d'autre chose, parlez-moi de vous. Tout ce que vous laisserez tomber sera recueilli pieusement. Dans vos heures de loisir, descendez de votre étoile et communiquez-moi quelques sons des harmonies ineffables que vous devez entendre. Vous avez bien fait de vous retirer du monde visible.

» J'irai vous voir pour me donner plus de saveur. J'irai prendre le goût du terroir de votre planète. Savez-vous que j'ai grand besoin d'y monter? Je fais un passage des Thermopyles, la mort de Léonidas en récit dans un de mes chants. C'est le dernier Spartiate échappé de la mêlée qui est mon narrateur. Je veux faire savourer les délices de la mort, la couvrir de tant de rayons qu'elle paraisse belle aux plus lâches; j'y mêlerai des idées et des images

tellement surnaturelles que la vie paraîtra le plus chétif de tous les biens. Je cherche le merveilleux, mais un merveilleux paisible. J'ai beaucoup aimé la région des orages. Je me plaisais au bruit, aux tempêtes et aux tonnerres; véritablement, un mont Sinaï avec son artillerie a quelques beautés. Mais il y a quelque chose de plus élevé que les montagnes, c'est la sérénité d'un beau ciel.

> Largior hic campos æther et lumine vestit
> Purpureo [1].

» Je tâche que ce soit là le genre de ma poésie.

» Adieu, tout mon monde vous embrasse, et j'embrasse tout votre monde. »

Bientôt M. de Fontanes manifeste ses appréhensions politiques : l'horizon, éclairci au neuf thermidor, est encore chargé de gros nuages, et l'on peut redouter de nouvelles tempêtes.

2 mars 1795.

« Mon bon ami,

» Tout ce qui se passe, tout ce qui se dit et tout ce qu'on prévoit est fort extraordinaire. Que deviendra tout ceci ? Qu'en pensez-vous? Irons-nous à l'autre extrémité du bâton? Restez toujours dans votre planète enchantée. Notre terre n'est pas encore habitable. Elle pourra peut-être le redevenir, et alors je vous y donne rendez-vous à

1. *Enéide*, VI, 640, 641.

Paris. Bonjour ; ma famille vous dit mille choses tendres, ainsi qu'à madame Joubert. »

M. de Fontanes travailla très longtemps à son poème : *la Grèce délivrée*, qu'il n'acheva jamais. Il consultait souvent M. Joubert. Dans la lettre qui suit, il le remercie de ses avis et lui montre en même temps qu'il partage ses goûts sur les vieux auteurs.

M. Joubert lui avait écrit : « Achetez et lisez les livres faits par les vieillards, qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge ; j'en connais quatre ou cinq où cela est fort remarquable ; » et, après avoir cité le vieil Homère, le vieil Eschyle, puis Varron, Marculphe, Cornaro, il ajoutait : « J'en connais, je crois, encore un ou deux, mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leur cabinet. Il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque. » M. de Fontanes lui demande une liste exacte de ses écrivains préférés.

AU CITOYEN JOUBERT, A VILLENEUVE.

Paris, 12 juillet 1795.

« Tout ce que vous me dites des Grecs m'enchante; j'aime à entendre parler un Grec comme vous; mais les anciens étaient grands parleurs, et vous l'êtes trop peu. Écrivez-moi quelques autres pages aussi pleines et aussi serrées sur Xerxès. Je le bats dans ce moment-ci, j'aime à le bien connaître.

» Je vous demande une note des précieux *bouquins* dont je dois former le premier rayon de ma bibliothèque; mais souvenez-vous que je veux qu'ils aient au moins la mousse de dix siècles. Je hais les modernes, à commencer par Rousseau, en dépit du Panthéon. J'ai un Voltaire incarcéré à Châlon, et je ne fais aucune démarche pour le faire élargir, quoique la chose soit facile. Je crains de le revoir et de le relire; j'aime mieux quelque pédant bien lourd et bien coriace. J'ai l'estomac fort, je le digérerai.

» Adieu, mon bon ami, j'ai chargé vos frères d'une accolade fraternelle pour vous; ils s'en acquitteront, je l'espère. Dites à votre compagne combien je la remercie de faire le bonheur d'un homme tel que vous. La mienne est bonne et aimable. Pourvu que le diable ne se mêle pas encore de nos affaires! S'il me rapproche jamais de vous, ce sera un bon diable.

» Adieu. » FONTANES. »

A la fin de 1795, M. de Fontanes fut nommé membre de l'Institut, lors de la réorganisation des cinq académies, et bientôt appelé aux fonctions de professeur de belles-lettres à l'école des Quatre-Nations. Il continua à écrire très souvent dans le *Mémorial*, où il avait pour collaborateur la Harpe et l'abbé de Vauxcelles. C'est dans ce journal qu'il adressa, le 15 août 1797, au glorieux chef de l'armée d'Italie une lettre qui fit alors un grand bruit. M. de Fontanes, qui éprouvait déjà une grande admiration pour Bonaparte, s'exprimait en ces termes : « J'ai déjà annoncé, écrivait-il, que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre-vingt mille hommes et qu'on veuille nous *faire peur* en votre nom... Je me promènerais avec la plus grande sérénité dans votre camp peuplé de braves comme vous, et je conviens qu'il serait fort agréable de vous voir de près, de suivre votre politique, et même de la deviner, quand vous garderiez le silence... Savez-vous que, dans mon coin, je m'avise de vous prêter de grands desseins? Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie. » Et, après avoir ajouté : « Vous préparez de mémorables événements à l'histoire. Il faut l'avouer, si les rentes étaient payées, et si l'on avait de l'argent, rien ne serait plus intéressant au

fond que d'assister aux grands spectacles que vous allez donner au monde, » il finissait en recommandant à Bonaparte de suivre ses grands projets et de ne revenir à Paris que pour y recevoir des fêtes et des applaudissements.

Le coup d'État du dix-huit fructidor, exécuté par la majorité du Directoire contre les partis hostiles à la République, frappa de déportation un grand nombre de journalistes. M. de Fontanes ne fut pas épargné; il gagna l'Angleterre par l'Allemagne et retrouva à Londres M. de Chateaubriand, qui y était réfugié depuis 1793 et y vivait dans la situation la plus modeste. Ils s'étaient déjà rencontrés en 1789, alors que M. de Chateaubriand, sous-lieutenant au régiment de Navarre, et venu pour quelques mois à Paris, y assista à la prise de la Bastille et à l'arrivée du roi prisonnier; ces temps étaient peu propres aux relations intimes et suivies; mais, à Londres, l'exil les rapprocha et ils se lièrent d'une profonde amitié.

M. de Fontanes se risqua à rentrer en France vers le mois de juillet 1798 et se tint quelque temps caché. Le retour d'Égypte du général Bonaparte, dont il voyait souvent le frère Lucien et la sœur, madame Baciocchi, lui permit de sortir de sa retraite.

Après le dix-huit brumaire, celui qui avait été si

bon prophète fut rayé de la liste des déportés et choisi par le Premier Consul pour prononcer, dans la chapelle des Invalides, alors temple de Mars, l'éloge funèbre de Washington, à l'occasion de la remise des drapeaux conquis en Égypte.

Le succès de ce discours, composé en trente-six heures, devint le point de départ de la fortune politique de M. de Fontanes. Nous voyons, dans une lettre adressée à cette époque à M. Joubert par son frère Arnaud, les hésitations, presque les anxiétés de leur ami, lorsqu'il fut inopinément chargé de rédiger cet éloge :

Paris, ce 6 avril 1801.

« Tu as lu avec grand plaisir le discours de Fontanes, mais tu ne sais pas encore ce qui lui a valu l'honneur insigne d'être choisi entre tant d'autres qui briguaient cet honneur, lui qui n'y pensait pas.

» La résolution de mêler l'éloge de Washington à la cérémonie des drapeaux d'Égypte fut prise fort tard, trois jours restaient à peine à l'orateur qui serait choisi. On proposa à Bonaparte tous ceux qui avaient marqué dans la révolution, tels que G., T., Ch. et autres [1]; il les refusa tous sous différents prétextes, et il indiqua lui-même

1. Ces initiales paraissent s'appliquer à Garat, Talleyrand et Chénier.

Fontanes, comme le plus propre à seconder ses vues et remplir son intention. Fontanes ne fut prévenu que le lendemain de ce choix, et je te laisse à penser son étonnement; il lui restait à peine trente-six heures ! Ce court délai pour un sujet si vaste, et la nouveauté pour lui du poste où on l'appelait, l'effrayèrent à tel point qu'il allait refuser, si quelques amis, au nombre desquels j'étais, ne s'étaient pas trouvés là pour l'en empêcher et lui faire sentir combien il serait barbare envers sa réputation, s'il négligeait une aussi brillante occasion de montrer son talent : « La manière dont vous avez été choisi, lui dis-je, le » sujet que vous avez à traiter, le lieu où vous devez parler, » sont un ensemble de bonnes fortunes qui ne peuvent pas » se présenter deux fois dans la vie. Vous pouvez faire plus » en vingt-quatre heures pour votre réputation que vous » n'avez fait depuis vingt ans que vous travaillez à l'établir. » Tout, jusqu'à l'étonnement où vous voilà, doit vous servir » dans cette occasion importante. Osez, et je vous réponds » du succès. » Le messager partit avec un mot d'acceptation. Le lendemain il avait à peine débrouillé quelques idées, il était en fureur contre nous; je m'en moquais pour ma part; il passa la nuit, s'arracha maint et maint cheveux qui n'en pouvaient mais; et, de ses fureurs, de ses brusqueries, de son désespoir, sortit, comme la lumière du chaos, le discours qui t'a fait tant de plaisir, et qui, comme je le lui avais prédit, a plus avancé sa réputation que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Depuis ce moment, il est recherché, fêté, choyé, on ne l'appelle plus que le nouveau Bossuet. »

M. de Fontanes fut bientôt admis dans l'intimité du Premier Consul. Nommé, en 1802, membre du Corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, il ne tarda pas à être porté sur la liste des cinq candidats à la présidence annuelle, et choisi comme président de l'Assemblée.

Une lettre adressée à M. Joubert en juin 1803, à propos de vers que Bonaparte avait demandés à M. de Fontanes et voulu faire mettre en musique par Paesiello et chanter à l'Opéra, montre que le poète n'était pas insensible à l'approbation du *maître*.

Juin 1803.

« Mon ami, tout ce qui m'est arrivé depuis huit jours est si extraordinaire que j'avais besoin de vous en parler.

» J'irai vous voir avant trois heures. Que parlez-vous de procédé? Le *maître*, qui a tout dicté, commenté, revu et approuvé, voulait encore moins de politesse diplomatique. Je l'ai vu vendredi et samedi, deux jours de suite tête à tête. C'est la plus singulière chose du monde. Comment, diable! tout le monde n'a-t-il pas su que le *châtelain* était complice de cette espièglerie, puisqu'il est resté seul, la toile baissée, et a fait revenir tous les spectateurs? Rien n'était égal à son impatience. Il m'a envoyé deux fois son préfet du palais, pour savoir si j'avais eu le temps de parler des embouchures de l'Elbe et du Weser, etc., etc.

Rien n'est plus fou. Du reste, il est enchanté de moi. Je suis retourné hier à Saint-Cloud. Quelques représentations de F...[1], que j'avais prévenues, retardent l'impression; mais le seigneur du château se fâche et veut absolument que Paesiello mette la pièce en musique.

» Vous saurez le reste ce soir. »

M. de Fontanes venait de voir se rouvrir devant lui les portes de l'Institut, qui lui avaient été fermées au dix-huit fructidor; il collaborait alors au *Mercure de France*, qu'il avait contribué à ressusciter et où il avait salué avec enthousiasme l'apparition du *Génie du Christianisme;* la politique faisait sa principale occupation et il laissait un peu de côté la poésie. Il se justifie, et prie son ami de le défendre du reproche d'indolence que quelques personnes lui adressaient. Le conseil pressant qu'il envoie lui-même à M. Joubert d'écrire chaque soir les *méditations de sa journée* prouverait, à lui seul, qu'il prenait toujours l'intérêt le plus vif aux choses de l'esprit. Il lui fait part en même temps des nouvelles qu'il a reçues de M. de Chateaubriand, alors secrétaire de légation à Rome, près du cardinal Fesch, et de l'accueil très flatteur dont Pie VII a honoré le jeune défenseur des idées religieuses.

1. Probablement Fouché.

Neuilly, 22 juillet 1803.

« Je vous conjure, mon cher ami, de vous mettre en colère contre tous les *sots* et toutes les *sottes* qui vous disent que je ne fais rien. C'est le plus absurde et le plus *dangereux* de tous les propos. Je sais qu'on l'a écrit et l'a fait dire par le préfet Réal à Bonaparte, avec l'intention formelle de refroidir son intérêt. Je viens de lui écrire. Il aime fort l'*activité*, et l'indolence est inexcusable à ses yeux. Il aurait puni le serviteur qui avait enfoui son talent. C'est un homme, à cet égard, fort semblable à Frédéric : il ne fait cas que d'une vie toujours occupée. Vous voyez que les petites choses toujours répétées peuvent avoir de grandes conséquences.

» Chateaubriand a écrit hier de Rome à madame Baciocchi : il a vu le Pape, qui *lit son livre et qui l'a appelé son cher Chateaubriand;* il est toujours au comble du bonheur. Je vous ai souligné ses propres expressions. La belle édition du *Génie du Christianisme* a paru hier, j'en ai relu un demi-volume. Je persiste à croire que l'auteur de cet ouvrage est un homme du plus grand talent, malgré Morellet[1] et Suard[2], qui en disaient grand mal l'autre jour. Que de beautés de tout genre ! Et comment Suard, ami de madame de Beaumont, est-il si injuste ?

1. L'abbé Morellet, académicien, appelé en 1807 au Corps législatif.

2. Futur secrétaire perpétuel de la 2e classe de l'Institut.

» Je vis à Neuilly, sur les bords de la Seine, chez madame Baciocchi. Elle a loué une maison de campagne auprès de la rivière. Je n'ai pu en conséquence voir madame de Beaumont aussi souvent que je l'aurais voulu. Je vous prie de lui témoigner mes regrets, si vous lui écrivez. Je compte m'échapper un de ces jours, j'irai parler de vous dans la rue de Luxembourg[1].

» Vous êtes dans la solitude, mon bon ami. Rien ne vous distrait. Je vous exhorte à écrire tous les jours en rentrant les méditations de votre journée. Vous choisirez au bout de quelque temps dans ces fantaisies de votre pensée, et vous serez surpris d'avoir fait, presque à votre insu, un fort bel ouvrage. Profitez de mon conseil. Ce travail ne sera pas pénible et sera glorieux. Il faut laisser quelques traces de son passage et remplir sa mission. Si je vis encore quelques années, j'aurai rempli ma tâche, je vous le promets.

» Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Nous n'avons pas la réponse de M. Joubert à M. de Fontanes, relativement au conseil souvent cité qu'on vient de lire, mais nous trouvons, dans une lettre datée du 26 juillet et adressée à madame de Beaumont, le passage suivant :

« Fontanes me recommande d'écrire chaque soir le résultat de mes méditations du jour, et m'assure

1. Où demeurait madame de Beaumont.

qu'à la fin il se trouvera que j'aurai fait un beau livre sans aucune peine. Cela assurément serait fort agréable; mais, pour peu que je continue, je ne ferai qu'un livre blanc. Mon esprit n'est point mon maître; je ne suis pas son maître non plus, il est absent et je ne sais que vous en dire.»

Madame de Beaumont, malade depuis longtemps de la poitrine, et dont l'état inquiétait vivement M. Joubert, avait dû, dans l'été de 1803, quitter Paris et aller au Mont-Dore, dont les eaux avaient aggravé son mal; sur le conseil des médecins, elle se rendit en Italie, où, malgré les soins dévoués de M. de Chateaubriand, elle ne tarda pas à mourir; M. de Fontanes, qui apprit le premier la fatale nouvelle, dut l'annoncer à M. Joubert :

Samedi, 26 novembre 1803.

« Vous me demandiez, il y a quelque temps, des nouvelles, mon cher ami. Je gardais le silence, parce que je n'avais rien de sûr à vous apprendre. Aujourd'hui je sais trop bien ce qui se passe à Rome. Cette aimable et malheureuse femme, amie de Chateaubriand et la vôtre, y est morte, le 4 novembre, avec un courage extraordinaire. La relation de ses derniers moments, adressée à M. de la Luzerne, son beau-frère, m'a profondément attendri[1].

1. Cette relation figure à la fin du volume.

Mourir si jeune, à trois cents lieues de la France! Heureusement, elle a vu son lit de mort entouré de tous les secours et de tous les regrets de l'amitié. Ses funérailles ont été accompagnées de tout ce qu'il y a de plus illustre à Rome, et sa mémoire vivra dans des cœurs dignes d'elle. Votre souvenir a occupé ses dernières pensées. Elle vous laisse quelques-uns des meubles qu'elle affectionnait le plus. Ses livres sont à Chateaubriand. Ce pauvre ami est dans la désolation ; il demande son rappel. J'aurais voulu qu'il pût tenir encore. Grâce à des démarches actives et à deux conversations avec le *maître*, toutes les préventions se dissipaient. Le cardinal même est changé. Les agréments allaient succéder aux persécutions. Mais Chateaubriand insiste. Il veut quitter cette carrière et revenir à Paris. Du moins, c'est lui qui fait ici les conditions. Il sortira de la manière la plus honorable. Je ne sais encore quels sont ses plans. Il paraît que sa destinée future a fort inquiété les derniers moments de madame de Beaumont. Vous reconnaissez bien là le cœur de cette généreuse et charmante femme. Je partage vivement la douleur que vous éprouverez. Je voudrais être avec vous pour parler longuement de celle qui n'est plus. Toutes les fois qu'un être aimable disparaît, je crois voir un grand vide autour de moi. Pour le combler, je voudrais réunir tous ceux qui restent, et vous êtes obstinément fixé dans votre campagne ! On dit qu'on ne vous verra pas de tout l'hiver. Je tremble même que la perte de madame de Beaumont ne vous éloigne encore de Paris. Je regretterais doublement sa mort. Écrivez-moi, mon cher et véritable ancien ami. Croyez que, dans tous les lieux, dans tous les temps et

malgré vos plaintes, que je ne mérite pas, mon cœur est tout entier à vous.

» FONTANES. »

De 1804 à 1808, les lettres de M. de Fontanes, alors président du Corps législatif, orateur impérial et mêlé activement à toutes les choses de la politique, nous manquent. Ont-elles été perdues, ou faut-il expliquer cette lacune par les séjours prolongés que faisaient dans ce temps les deux amis à Paris, et qui les dispensaient de s'écrire? Dans tous les cas, leurs relations étaient toujours très intimes, et M. de Fontanes donna bientôt à M. Joubert une preuve éclatante de son affection et de son estime.

En effet, dès qu'en septembre 1808, il fut nommé grand maître de l'Université impériale, il tint à faire entrer des premiers M. Joubert dans le conseil de l'instruction publique : « Ce choix, disait-il à l'Empereur, est celui auquel j'attache le plus d'importance. M. Joubert, frère du procureur impérial de Votre Majesté auprès du tribunal de première instance de Paris, est mon ami depuis trente ans. C'est le compagnon de ma vie, le confident de toutes mes pensées. Son âme et son esprit sont de la plus haute élévation. Je serai heureux si Votre Majesté veut m'accepter pour sa caution. » Le nouveau conseiller eut pour collègues

MM. de Beausset, ancien évêque d'Alais, de Bonald, Rendu, Cuvier, Jussieu, Laromiguière, l'abbé Émery, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, le Père Ballan, oratorien et ancien professeur de M. de Fontanes. Ce dernier chercha le plus qu'il put à introduire dans le conseil, à côté des représentants de la science, des hommes religieux, des ecclésiastiques et même des membres des anciens ordres enseignants. Il voulait rétablir des études fortement classiques et restaurer en même temps dans la jeunesse le respect par le sentiment chrétien. Il lui fallut souvent de longues luttes pour vaincre la résistance de l'Empereur, qui partageait au fond du cœur les sentiments de son grand maître et comprenait la nécessité de rassurer les pères de famille, mais qui craignait aussi de porter ombrage aux anciens conventionnels dont il était entouré.

M. de Fontanes recourait sans cesse, pour les questions d'enseignement, à l'expérience de M. Joubert, dont il connaissait sur toutes choses la sagesse et la perspicacité, et qui d'ailleurs, avant de venir à Paris, avait enseigné quelques années chez les Pères de la Doctrine chrétienne de Toulouse. Nous trouvons dans la correspondance de M. Joubert[1] plusieurs

1. *Pensées*, I, 180 et s

lettres, où il envoie son avis au grand maître sur un mémoire relatif à l'instruction publique, présenté au roi de Hollande par quelques professeurs de ce pays, et soumis par Louis Bonaparte à l'appréciation de M. de Fontanes : «Ce travail m'a fait rester deux fois au lit jusqu'à quatre heures du soir, en tenant les yeux collés tantôt sur le mémoire, tantôt sur le papier. Je serais fâché de ne pas aller jusqu'au bout. Cela me sert d'ailleurs à me fouiller moi-même en passant, et on est toujours bien aise de savoir ce qu'on porte en soi. » — « Cinquante inspecteurs pour dix départements, écrit plus loin M. Joubert, veillent et courent sans cesse pour maintenir ou rétablir l'ordre dans les écoles ; ces petits établissements sont traités comme les digues du pays. » Il approuve les professeurs hollandais, rédacteurs du mémoire, « de comprendre dans l'instruction élémentaire le profond respect pour l'Être suprême et le culte qui lui doit être rendu, » de vouloir qu'on parle de religion ou du moins qu'on la pratique publiquement dans les écoles et de dire fort sensément à ce sujet, dans leur mémoire, « qu'il faut que les enfants sentent que, si le gouvernement a laissé sagement aux ministres des cultes une instruction religieuse détaillée, il attache néanmoins une grande importance à la religion, qu'il la considère comme la

base de la morale, du bonheur particulier et public, du respect dû au souverain et de toute instruction sociale. » N'est-ce pas en effet M. Joubert qui a laissé ces belles pensées : « Tout enfant impie est un enfant méchant ou débauché ; — il faut du ciel à la morale comme de l'air à un tableau ; — il faut aimer la religion comme une espèce de patrie et une nourrice : c'est elle qui a allaité nos vertus, nous a montré le ciel, et qui nous a appris à marcher dans les sentiers de nos devoirs » ?

N'est-ce pas lui qui recommandait, à la même époque, à son ami Chênedollé, en lui proposant les fonctions d'inspecteur d'académie à Caen, de ne « considérer dans les écoliers que de jeunes âmes et dans les maîtres que des pasteurs d'enfants, à qui on indique les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons ».

Au sujet de l'éducation littéraire, M. Joubert exprime son admiration pour les corps ecclésiastiques enseignants, Doctrinaires, Oratoriens, Jésuites, dont il voudrait faire revivre au moins les traditions ; il regrette d'avoir vu disparaître leurs anciens collèges : « L'enfant, dit-il, y était dressé à distinguer et à goûter tout ce qui doit charmer l'imagination et le cœur ; » l'on y faisait des littérateurs, « et non pas seulement des grammairiens ; » la jeunesse, « au

lieu de cette ignorance qui s'ignore et de ce savoir qui se connaît, fruits pernicieux et repoussants de notre éducation actuelle, » en sortait avec « une ignorance qui se connaissait et un savoir qui s'ignorait, avide de s'instruire encore et pleine d'amour et de respect pour les hommes qu'on croyait instruits ».

Ces doctrines, si différentes de celles qui dirigent aujourd'hui les maîtres officiels de la jeunesse et qu'on veut imposer, même par la force, aux générations nouvelles, étaient alors celles de l'Université tout entière. Elles ne pouvaient trouver qu'un accueil empressé dans l'esprit éminent du grand maître, qui n'appréciait pas moins la religion sous le rapport de l'utilité publique que comme consolation de l'homme dans le malheur, et considérait l'athéisme comme le principe destructeur de toute organisation sociale. N'était-ce pas lui qui, depuis qu'il gouvernait en France l'éducation des générations nouvelles, recherchait avec ardeur, pour former le corps enseignant, les jeunes gens ayant le goût de la vertu et des bonnes mœurs ? Il s'appropria les observations de M. Joubert, et le remercia dans les deux billets qui suivent :

LE SÉNATEUR GRAND MAITRE DE L'UNIVERSITÉ

« J'ai lu ce matin vos notes; elles sont fort bonnes. Quand vous aurez dit un mot de leurs écoles supérieures, ne pourriez-vous me donner votre avis général sur l'ensemble du système? Je tirerai de vos idées le texte de ma réponse au roi, qui m'a fait l'honneur de me consulter sur le projet qui est entre vos mains. Je vous embrasse.

» Fontanes. »

LE SÉNATEUR GRAND MAITRE DE L'UNIVERSITÉ

9 juin 1809.

« Mon cher ami, vos notes sont aussi bonnes que les premières. J'attendrai jusqu'à vendredi votre *ultimatum*. Je ferai une excellente lettre d'après ce que vous m'avez envoyé. Je brillerai beaucoup, mais grâce à vous.

» Fontanes. »

Ici s'arrêtent les lettres de M. de Fontanes, retrouvées dans les papiers de M. Joubert. La correspondance des deux amis continua cependant, comme le prouvent les lettres de M. Joubert, jusqu'à la mort de M. de Fontanes, c'est-à-dire jusqu'en 1821. A cette époque, le fils de M. de Fontanes fut

tué en duel, et le malheureux père survécut peu de temps à son désespoir. M. Joubert ressentit la plus douloureuse surprise, en apprenant presque simultanément la maladie et la mort de son ami, plus jeune que lui de trois ans et d'une santé très vigoureuse; il devait, du reste, trois ans plus tard, descendre lui-même au tombeau; mais il pleura jusqu'à son dernier jour celui auquel le rattachaient depuis plus de quarante années les liens d'une affection sans nuage. Tous ceux qui avaient vécu dans l'intimité de M. de Fontanes partagèrent ses regrets. M. de Chênedollé, dont il avait encouragé et aidé de ses conseils le talent poétique, exprimait ainsi sa douleur : « La mort de M. de Fontanes a achevé de me désenchanter de tout, même des lettres et de la poésie. J'ai tout perdu en le perdant. C'était pour moi plus qu'un maître, c'était un ami, un frère littéraire... Fontanes aimait la jeunesse, il aimait l'espérance. Tout ce qui annonçait du talent était sûr de trouver faveur et protection auprès de lui[1]... »

M. de Fontanes ne laissait qu'une fille, madame la comtesse Christine de Fontanes, qui, aidée de M. de Chateaubriand et de M. Sainte-Beuve, a pieusement recueilli les œuvres paternelles. M. de Chateau-

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II, 285.

briand, qui réunissait à la même époque les *Pensées* de M. Joubert, écrivait, dans la préface des œuvres de M. de Fontanes, en parlant des deux hommes qu'il avait le plus aimés : « Mais, hélas! j'ai tant de regrets que je ne sais auquel entendre. Resté le dernier, je m'occupe à tout arranger dans la maison vide, à fermer les portes et les fenêtres. Ces pieux devoirs remplis, si mes amis, lorsque je les irai rejoindre, me demandent ce que je faisais, je leur répondrai : Je pensais à vous. Il y aura bientôt entre eux et moi communion de poussières après union de cœurs. »

II

MADAME DE BEAUMONT

Les relations de M. Joubert et de madame de Beaumont datent du commencement de 1794 et prirent naissance à l'occasion d'un des épisodes les plus émouvants de la Terreur.

Pauline de Montmorin était fille du comte Marc de Montmorin-Saint-Hérem, très aimé de Louis XVI, et qui fut successivement ambassadeur à Madrid, membre de la première assemblée des notables et, depuis l'ouverture des états généraux jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante, ministre des affaires étrangères. Elle s'était mariée en 1786, à peine âgée de dix-huit ans, au comte Christophe-François de Beaumont, neveu de l'archevêque de Paris, et qui n'en

avait pas encore dix-sept : trop jeune pour se laisser fixer par les charmes et l'esprit de sa femme, M. de Beaumont la négligea bientôt et ne tarda pas à l'abandonner. Elle se retira alors dans l'hôtel paternel, situé à Paris, rue Plumet[1], et y fut rejointe en 1791 par sa sœur, madame la vicomtesse de la Luzerne, qui, après avoir habité quelques années Londres, près de son oncle, le marquis de la Luzerne, ambassadeur de France près de George III, revint en France pour éviter la confiscation. Lorsqu'éclatèrent les événements d'août 1792, M. de Montmorin, redoutant pour sa famille les fureurs populaires, confia sa femme et ses filles à son fils Hugues, sous-lieutenant démissionnaire au 5e régiment de chasseurs à cheval, et les fit partir pour Rouen[2]. Lui-même se cacha dans Paris; mais il fut découvert dès le 16 août, amené à la barre de l'Assemblée nationale et envoyé à la prison de l'Abbaye.

1. Cet hôtel, situé au n° 15, et ses dépendances, occupaient alors tout l'emplacement compris aujourd'hui dans les établissements des Frères de Saint-Jean-de-Dieu et des Frères de la doctrine chrétienne, rue Oudinot.

2. Une délibération avait été tenue le 4 août 1792 par les amis les plus dévoués du roi dans un endroit retiré du jardin de M. de Montmorin. M. de Malesherbes, oncle de madame de la Luzerne, était arrivé vers la fin de cette réunion et avait pressé madame de Montmorin et madame de Beaumont de partir, en disant que la crise approchait et que Paris n'était plus la place des femmes. Voy. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, II, 287, note 22.

Il périt bientôt dans les massacres de septembre[1].

Madame de Montmorin, après la mort de son mari, ne se croyant plus en sûreté dans une grande ville, laissa à Rouen, chez des institutrices anglaises, les enfants de madame de la Luzerne et se retira avec ses filles et son fils chez son parent, M. Mégret de Sérilly, ancien trésorier général de l'extraordinaire des guerres, qui habitait le château de Passy, entre Sens et Villeneuve, et chez lequel elle passait chaque année une partie de l'été. Tous s'y croyaient oubliés, lorsque, dans les premiers jours de février 1794, le Comité de sûreté générale prescrivit l'arrestation de M. de Sérilly et de M. Mégret d'Étigny, son frère, accusés d'avoir donné asile à l'un des combattants blessés du 10 août, le lieutenant général baron de Vioménil. Le 13 février, trois commissaires de la

1. La haine du peuple avait été excitée à plusieurs reprises contre M. de Montmorin par le député Brissot, qui avait représenté l'ancien ministre des affaires étrangères comme membre d'un prétendu comité autrichien. Les articles courageux publiés dans le *Journal de Paris* par François de Pange (Voy. *Œuvres du chevalier de Pange*, par M. Becq de Fouquières, librairie Charpentier, 1872, p. 206 et s.), n'avaient pas suffi pour effacer l'effet produit par ces accusations, et Bertrand de Molleville raconte ainsi, dans ses *Mémoires*, les épouvantables cruautés dont fut victime M. de Montmorin dans la journée du 2 septembre 1792 : « Ses assassins, après l'avoir frappé de plusieurs coups, poussèrent la barbarie jusqu'à l'empaler encore vivant et le portèrent ainsi en triomphe à l'Assemblée nationale. » Un an plus tard, le 31 octobre 1793, Brissot, accusé de fédéralisme et de modération, montait lui-même sur l'échafaud.

Convention, assistés de la municipalité de Passy, se présentèrent au château, et, après avoir pris le nom des personnes qui s'y trouvaient, s'emparèrent de M. de Sérilly. Le 16, ils arrêtèrent à Sens son frère, M. d'Étigny, en même temps que plusieurs membres de la famille de Loménie. Puis, le 6 avril, ils revinrent à Passy, porteurs de nouveaux ordres du Comité, et emmenèrent cette fois madame de Sérilly, madame de Montmorin, M. Hugues de Montmorin et madame de la Luzerne elle-même, malgré l'état de prostration et d'égarement où elle était plongée depuis quelques mois. Quant à madame de Beaumont, dont la santé était aussi très ébranlée, elle fut seule épargnée; aucun mandat n'avait été décerné contre elle, et ce fut en vain qu'elle sollicita la faveur de partager le sort de ses proches [1]. Après le départ du triste cortège, elle ne put rentrer dans le château où les scellés avaient été apposés, erra quelque temps dans la campagne en proie à une grande douleur, et fut enfin recueillie par des paysans à Étigny, non loin de Passy.

M. Joubert habitait alors Villeneuve, où l'avait fixé son mariage, et où son fils venait de naître. Il s'effor-

1. Les Archives nationales contiennent dans un dossier du parquet du tribunal révolutionnaire des renseignements très précis sur les arrestations faites à Passy.

çait d'oublier dans l'étude des malheurs qu'il déplorait amèrement et auxquels il regrettait de ne pouvoir porter remède. Dès qu'il fut instruit des arrestations opérées à Passy et de la triste position de madame de Beaumont, il résolut de lui venir en aide, et, après avoir cherché quelque temps sa retraite, la découvrit un jour à la porte de sa chaumière ; il lui offrit l'hospitalité et la décida à venir à Villeneuve, où les passions révolutionnaires étaient peu ardentes et où il était entouré de respect. Un cœur très généreux et des deuils récents disposaient madame Joubert à prendre elle-même la part la plus vive aux coups si terribles qui venaient de frapper madame de Beaumont. Elle s'était consacrée à l'éducation d'une nièce privée de mère dès le berceau et à la direction d'une maison considérable, où vivaient près d'elle sa vieille mère infirme et deux frères tendrement aimés. Cet intérieur sérieux et paisible convenait à la tristesse de la nouvelle venue, et la joie qu'y avait apportée la naissance d'un enfant était de celles qui pouvaient s'accorder avec des larmes. Madame de Beaumont trouva chez M. Joubert les soins les plus empressés, et une affectueuse intimité s'établit dès lors entre elle et ses hôtes.

La douceur, la grâce et la distinction de la jeune femme eussent suffi, en dehors de l'intérêt qui s'at-

tachait à sa situation, pour la faire apprécier de tous. Son intelligence élevée et son instruction rendaient sa société particulièrement agréable à M. Joubert. C'est d'elle qu'après l'avoir perdue, il écrivait à M. Mollé : « Madame de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les plus éclatants : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir et non pour l'étaler. Elle était, pour les choses intellectuelles, ce que madame de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. Elle en jugeait bien, et

l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. »

Les chagrins avaient détruit la fraîcheur et affaibli la santé naturellement délicate de madame de Beaumont; mais son visage conservait une expression remarquable d'intelligence et de sentiment, et toute sa personne était empreinte de délicatesse et d'élégance. M. de Chateaubriand, qui la connut quelques années plus tard, la représente dans les *Mémoires d'outre-tombe* « plutôt mal que bien de figure, avec un visage pâle et amaigri, mais des yeux coupés en amande qui auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards, en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. » Quant à M. Joubert, pour donner une idée de la grâce de madame de Beaumont, il la comparait poétiquement à « une de ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs à peine enveloppées d'un corps[1] ».

1. Il existe dans la famille de M. Joubert deux portraits de madame de Beaumont: l'un peint à l'huile en 1788, peu de temps après le mariage de Pauline de Montmorin, peut être compté au nombre des plus belles œuvres de madame Vigée-Lebrun; l'autre est plus petit et a été offert par madame de Vintimille à M. Joubert après la mort de madame de Beaumont; il a servi de modèle pour la gravure qui

Les attentions dont madame de Beaumont était l'objet à Villeneuve redoublèrent, quand on y apprit le sort tragique de ses malheureux parents : compris dans le procès de Madame Élisabeth, ils périrent presque tous. M. de Sérilly et son frère, M. de Montmorin et son fils montèrent sur l'échafaud le 10 mai 1794, le soir même de leur condamnation, avec la sœur du roi et dix-huit autres victimes ; madame de la Luzerne, transportée, dès son arrivée, à l'hôpital de l'Archevêché, y succomba le 10 juillet suivant. Madame de Sérilly survécut seule : condamnée à mort comme ses compagnons, elle se décida au dernier moment à déclarer son état de grossesse et obtint un sursis ; le neuf thermidor, qui survint sur ces entrefaites, provoqua son élargissement. Appelée l'année suivante comme témoin au procès de Fouquier-Tinville, elle put montrer aux juges son acte de décès, que les agents de l'accusateur public, dans leur effrayante précipitation, avaient dressé par erreur. « Elle sembla, dit M. Vallon[1], comme une apparition de l'autre monde, venant témoigner au

figure dans ce volume. Tous les deux donnent l'idée de la physionomie spirituelle de l'original et rendent quelque chose de ce que M. Sainte-Beuve appelait « l'âme aérienne de madame de Beaumont ».

1. *Histoire du tribunal révolutionnaire*, procès de Madame Élisabeth.

nom des victimes contre l'accusateur public et les juges, qui se trouvaient à leur tour sur le banc des accusés. »

Madame de Beaumont retournait quelquefois chez les braves paysans qui l'avaient recueillie. Après la mise en liberté de madame de Sérilly, elle put rentrer au château de Passy et habiter de temps à autre celui de Theil, voisin du premier, et qui lui venait de sa famille. Elle faisait des voyages assez fréquents à Paris; elle s'y fixa plus tard, pendant une partie de l'année, quand les temps devinrent tout à fait calmes, et son salon de la rue Neuve-du-Luxembourg, dont nous aurons occasion de parler bientôt, ne tarda pas à attirer une société choisie d'hommes politiques et d'hommes de lettres.

Une correspondance très suivie s'établit entre ces diverses résidences et Villeneuve-sur-Yonne[1].

La première des lettres que nous ayons retrouvées est datée de Passy, peu de temps après la mort de Robespierre :

1. Madame de Beaumont avait deux cachets : l'un égyptien du XVIII[e] siècle, dont elle se servait souvent et où était gravée en arabe cette pensée : « Son pouvoir ne saurait ni diminuer ni disparaître ; » l'autre, où se voyait un chêne avec cette devise : « Un rien m'agite et rien ne m'ébranle. » Ce dernier lui avait été donné avant la Révolution par M. de Rulhière.

AU CITOYEN JOUBERT, A VILLENEUVE.

Passy, ce lundi à deux heures, décembre 1794.

« Je pars, Monsieur, triste de ne pas vous dire adieu, le cœur serré de quitter ma chaumière, et effrayée de revoir cette ville teinte du sang de ce que j'avais de plus cher au monde, et cependant je vais revoir mes amis ; je voudrais ne m'occuper que de cette idée, et toutes les autres m'accablent. Je me sens trop maussade pour causer plus longtemps avec vous. J'espère vous revoir ; je vais voir monsieur votre frère ; j'ai bien fait de me déterminer, ma présence était nécessaire.

» Encore une fois, adieu, Monsieur. »

Madame de Beaumont aimait beaucoup madame de Staël, dont le père avait à deux reprises été collègue de M. de Montmorin, et qui venait de perdre sa mère, cette femme supérieure, qu'un récent ouvrage de M. le vicomte d'Haussonville nous a fait mieux connaître. Dans sa seconde lettre, elle entretient M. Joubert d'une brochure que madame de Staël avait publiée quelques mois auparavant sur la nécessité de la paix, et fait un assez curieux parallèle entre la bonté de son amie et l'orgueil de madame Roland ; puis elle répond à M. Joubert, au sujet d'un

livre, dont il lui avait parlé dans la lettre du 26 avril, et qui fit alors une vive impression : les *Mémoires d'un détenu*. Son auteur, Riouffe, enfermé en 1793 à la Conciergerie, comme ami des Girondins, et délivré par la mort de Robespierre, vit les derniers moments de madame Roland ; il devait devenir plus tard président du Tribunat, préfet de la Côte-d'Or, et mourir, en 1813, baron de l'Empire et préfet de la Meurthe.

Mai 1796.

« Comment ai-je pu être si longtemps à vous écrire, moi qui aime tant à recevoir de vos lettres ? Sans expliquer cette bizarrerie, je vous dirai seulement qu'à l'heure de la poste je me dis : Si j'avais écrit, j'espérerais une lettre, et que je maudis ma paresse.

» Je ne vous envoie pas par ma cousine l'ouvrage de madame de Staël, parce que monsieur votre frère m'a dit que vous l'aviez lu. Je vous jure qu'il est bien entièrement d'elle, sa beauté et ses défauts lui appartiennent. Son père est trop fâché qu'elle se fasse imprimer pour l'aider ; il est absorbé dans sa douleur, j'ai vu une lettre de lui sur la mort de sa femme, qui est d'une sensibilité profonde et qui exprime une douleur qui ne finira jamais. Cependant sa santé est bonne. Il ne faut point croire le public ; mes nouvelles valent mieux que les siennes, puisque je les tiens de sa fille.

» J'ai été bien touchée de la revoir, après plus de deux années d'absence et des siècles de malheur. Quand elle ne serait pas aussi remarquable qu'elle l'est par son esprit, il faudrait encore l'adorer pour sa bonté, pour son âme si élevée, si noble, si capable de tout ce qui est grand et généreux. Elle est ce que madame Roland se croit, mais elle ne songe point à en tirer vanité ; elle croit tout le monde aussi bon et aussi généreux qu'elle. Combien cette simplicité est aimable et ajoute encore à son mérite! Tandis que l'orgueil de madame Roland m'a presque rendue injuste ; j'ai besoin de me rappeler sans cesse qu'elle est tombée sous le glaive pour lui pardonner, et, malgré sa mort, elle ne sera jamais pour moi que la Providence du dix août. Elle m'a rappelé des intrigues qui ont réveillé en moi bien des ressentiments. J'espère cependant que je rends justice à son caractère, et je suis sûre de sentir toute la beauté de sa mort.

» Et moi aussi, je suis bien fâchée d'Ibrascha, et je n'aime point la comparaison de Robespierre avec Jésus-Christ[1]. Cependant pour rien au monde je ne voudrais être privée de cettre lettre. Comme tous les sentiments en sont vrais et naturels! Que la sensibilité de Riouffe est profonde ! Il sent bien plus qu'il n'exprime ; il peint si bien la sécheresse de ceux qu'on rencontre dans le monde, il dit si bien : « Et moi qui ai voyagé plus avant qu'aucun mortel peut-être vers les extrémités de la vie, lorsque je reparais, des hommes qui m'ont connu dès mon enfance me demandent à peine d'où je viens. » N'ai-

1. Voy . *Pensées et correspondance de J. Joubert,* I, 23.

je pas vu cela trente fois pour ma cousine? On lui demande à peine des détails sur sa détention, et on lui raconte bien au long les plus petites circonstances de la plus simple arrestation ou d'un vol. Cela me met hors de moi! Pardonnez-moi encore une citation. Que je l'aime de se justifier d'avoir pu supporter si longtemps ce spectacle! « Je n'étais pas le témoin de leurs cruautés, j'en étais la victime; j'ai vécu, parce qu'à chaque instant je croyais que j'allais cesser de vivre, et je ne suis pas mort des maux d'autrui, parce qu'ils n'étaient pas plus grands que les miens. »

» Je sens bien qu'au lieu de vous parler si longuement de Riouffe, j'aurais dû vous parler de nos dangers, de nos défaites, de nos victoires. J'ai été un moment résignée à tout. Il faut espérer que nous voilà sages pour longtemps.

» Adieu, Monsieur, j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir, de vous voir souvent.

» MONTMORIN-BEAUMONT. »

Madame de Beaumont et M. Joubert échangeaient beaucoup de livres. Il la dirigeait dans ses lectures et savait lui faire goûter les auteurs les plus graves : la Bruyère, Pascal, le Tasse dans l'original, les poésies d'Ossian, Malebranche, Platon même, n'effrayaient pas l'esprit sérieux de madame de Beaumont. Elle lisait aussi *son cher abbé de Condillac*, mais cette lecture n'avait pas l'approbation de M. Joubert, qui la trouvait aride et desséchante pour l'es-

prit, et reprochait à ce philosophe d'être « plein de demi-vérités ».

De Theil, ce samedi soir, mai 1797.

« On ne me ramène pas encore la carriole, de sorte que je ne puis vous envoyer de livres ni vous en renvoyer.

» Si j'étais plus versée dans la lecture des anciens, je déterminerais avec plus de précision ce qu'il y a de moderne dans le *Phédon*; lorsque rien ne me guide dans ma décision, j'assigne au juif ce qui me déplaît, à Platon ce qui me plaît. Si cela n'est pas rigoureusement juste, cela est judicieux.

» Ce qui m'occupe, m'intéresse et m'étonne, c'est l'histoire de Port-Royal; elle m'apprend à connaître l'esprit janséniste dont je n'avais qu'une idée bien imparfaite. La préface est vraiment curieuse. L'auteur a presque autant d'humeur contre Voltaire de ce qu'il a été élevé par des Jésuites que de ce qu'il est Voltaire. Sûrement je vous redemanderai les derniers volumes. Il me semble que, dans un chrétien, je désirerais l'esprit janséniste et le cœur un peu moliniste. Peut-être que la dernière partie de mon souhait est due aux préjugés de ma jeunesse : ma vieille tante était un peu amie des Jésuites!

» Voulez-vous bien m'envoyer l'adresse de votre libraire de Sens? Je veux absolument qu'il me débarrasse d'une édition de Voltaire trop volumineuse. Ma seule prétention est d'emporter un moindre poids. Vous l'offrir après cet aveu, c'est s'y prendre aussi spirituellement que cet

homme qui, apportant un panier de prunes à son curé, l'assurait que ses cochons n'en voulaient plus. N'importe, si ce n'est de bonne grâce, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

» Madame de Staël part pour la Suisse et me donne rendez-vous sur sa route, à Sens ou à Villeneuve. Je crois que ce sera à Sens. Aussitôt que j'aurai les œuvres de sa mère et les Mémoires qu'on me promet, vous les aurez.

» Mille tendres compliments à toute la famille. »

M. Joubert n'aimait de Voltaire que ses lettres : « Je me représente fort bien, lit-on dans ses *Pensées*, Bossuet, Fénelon, Platon, portant leurs ouvrages devant Dieu, même Pascal et La Bruyère, même Vauvenargues et La Fontaine, car leurs œuvres peignent leur âme et peuvent leur être comptées dans le ciel. Mais il me semble que Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu n'auraient osé y présenter les leurs ; ils n'y ont mis que leur esprit, leur humeur et leurs efforts. Quant à Voltaire, les siennes le peignent aussi, et elles lui seront comptées, je pense, mais à sa charge. » Il dit ailleurs : « Voltaire a, comme le singe, les mouvements charmants et les traits hideux. On voit toujours en lui, au bout d'une habile main, un laid visage. » Il répond à l'offre de madame de Beaumont, comme l'aurait fait M. de Fontanes, décidé, avons-nous vu dans une de ses

lettres, à laisser son Voltaire incarcéré à Châlons et à ne faire aucune démarche pour le faire élargir : « Dieu me préserve d'avoir jamais en ma possession un Voltaire tout entier! »

M. Joubert avait à cette époque beaucoup d'admiration pour madame de Staël et avait écrit d'elle quelque temps auparavant : « De toutes les femmes qui ont imprimé, je n'aime qu'elle et madame de Sévigné. » Il devait plus tard, après la publication de *Corinne*, modifier son opinion et reprocher à l'auteur d'avoir voulu peindre les passions comme ce qu'il y a de plus beau, et, prenant leur énormité pour leur grandeur, d'avoir fait un roman difforme [1]. Dès qu'il est informé de son prochain voyage en Bourgogne, il s'empresse, quoique très souffrant, d'offrir pour elle à madame de Beaumont la *chambre verte*, et ajoute : « Je serai, je crois, assez fort pour ne pas céder au désir de la voir et pour fuir le danger de l'entendre; ainsi consultez votre commodité. » Mais madame de Beaumont sait que M. Joubert ne pourra résister à la tentation de causer avec madame de Staël, qui ne voudra pas elle-même se priver de voir M. Joubert; elle n'ignore pas que la fougue

1. *Pensées et correspondance*, II, 387, et aussi une lettre à madame de Vintimille, I, 237.

de son amie est plus surexcitée que jamais par le rôle politique qu'elle jouait alors et sa tentative de réconcilier les partis extrêmes; dans la crainte que les entretiens ne soient trop fatigants pour M. Joubert, madame de Beaumont répond en ces termes à la proposition qui lui est faite :

De Theil, ce lundi, 1797.

« Pourvu que madame de Staël ne me retienne pas dans l'attente de son passage! Du 24 vendémiaire, elle s'annonce dans huit ou dix jours; en doublant le terme, j'ai encore du bon temps; cependant je ne suis pas sans crainte. Non assurément, je ne ferai point entrer ce tourbillon dans la paisible chambre verte, vous ne seriez pas maître de ne pas la voir, quand même vous auriez le courage de résister à la tentation; elle m'a déjà entendu parler de vous, il faudrait lui en parler encore, et, malgré tout mon désir d'assurer votre tranquillité, ce ne pourrait être de manière à éteindre son insatiable curiosité. Vous seriez attiré, troublé, et cette pauvre chambre verte ne serait plus un lieu de recueillement. L'*Écu* ou le *Chapeau-Rouge* seront le lieu de l'entrevue.

» Savez-vous bien que, si Port-Royal eût encore existé, j'étais en danger d'y courir? Mon zèle commence heureusement à se calmer un peu. Je vais relire les *Provinciales*, aussitôt que j'aurai fini mes trois volumes.

» Grand merci du *Charles Ier!*

» Mille tendresses à madame Joubert : la connaître beaucoup, c'est s'engager à l'aimer beaucoup. »

M. Joubert ne partageait pas cet entraînement pour les jansénistes; il leur reprochait de « sembler aimer Dieu sans amour et seulement par devoir, par raison, par justice; d'insister sur ce qui est incertain, obscur, affligeant, et de glisser sur le reste; d'éclipser enfin les vérités lumineuses et consolantes par l'interposition des vérités opaques et terribles. »

La cinquième lettre de madame de Beaumont révèle un état de profond découragement, bien naturel dans la triste situation où elle vivait : elle se sentait déjà atteinte de la maladie de poitrine qui devait, six ans plus tard, la ravir à ses amis, et n'avait pas le courage de se soigner sérieusement; son existence était fort isolée, car elle n'avait pas d'enfant et avait perdu presque tous ses proches; son dernier frère, Auguste de Montmorin, était mort dans un voyage aux Indes, et son mari, M. de Beaumont, bien que demeuré en France pendant tout le temps de la Révolution, n'avait rien fait pour venir en aide à sa femme au moment de tous ses malheurs. La fortune de madame de Beaumont était assez embarrassée. Pour supporter tant d'épreuves, elle ne savait pas puiser la force à sa source véritable.

Une lettre écrite à cette époque de Versailles par mademoiselle Michelet, ancienne femme de chambre de madame de Montmorin, et retrouvée par hasard au milieu des papiers de M. Joubert, souhaitait en termes touchants et respectueux à madame de Beaumont les consolations dont elle avait besoin : « Vous êtes, Madame, beaucoup plus jeune que moi; mais vous avez autant vécu pour le malheur. Si j'osais vous engager à tourner vos regards vers notre Père commun, j'ose croire que vous supporteriez vos peines avec résignation. Qu'avez-vous éprouvé sur cette terre de douleur? Bien peu de vraie satisfaction et beaucoup de dégoût et d'ennui. Oh! Madame, que je serais heureuse, avant de mourir, de vous voir sainte, oui sainte, si vous le voulez! Vous en avez tous les moyens. Je vais prier le bon Dieu, pour qu'il vous en fasse la grâce. » Les livres en attendant restaient la grande distraction de madame de Beaumont.

De Theil, ce mercredi, août 1797.

« M. Desprez m'a dit hier que vous étiez bien mécontent de votre santé; personne assurément n'est plus en mesure que moi de vous plaindre et d'entrer dans vos maux, que je ne puis soulager. Mais n'est-ce pas un chagrin poignant de penser qu'on ne peut ôter à ses amis les plus lé-

gères douleurs, même en consentant à en être accablé et à fléchir sous le poids? Je suis sûre au moins que vous avez du courage; cette pensée me console. Mais moi, je vous ferais pitié, j'ai retrouvé ma solitude avec humeur, je m'occupe avec dégoût, je me promène sans plaisir, je rêve sans charme et je ne puis trouver une idée consolante. Je sais bien que cet état ne peut durer longtemps; mais la jeunesse se passe, les ressources s'usent, et il ne reste que des regrets.

» Je suis sûre que vous m'accuserez, à ma lettre, de lire au moins les *Nuits d'Young*. Mon Dieu! non, je lis *Tristram Shandy;* vous voyez avec quel fruit!

» Si j'avais le temps de récrire, je ne vous enverrais pas tout ce noir, car je ne crois pas que le mal des autres soit une consolation; ce remède n'est point à mon usage, et je ne le crois point au vôtre.

» Est-il vrai que vous songez à venir me voir? Que vous serez assez aimable pour venir rendre quelque charme à ce lieu désenchanté? Que cela ne vous fera point de mal? Il est bien sûr au moins que l'espérance seule de vous voir me donne le désir de sortir de cet état d'abattement, et c'est beaucoup.

» Adieu, rappelez-moi au souvenir de madame Joubert, et dites-vous bien que je vous suis tendrement attachée pour la vie. »

M. Joubert lui répond que non seulement il ira la voir, mais que sa femme et son fils l'accompagneront à Theil, et que tous les trois passeront avec elle plu-

sieurs jours. « Par un très singulier hasard, ajoute-t-il, c'est moi qui lis *Young*, lorsque vous lisez le *Tristram*. Ce *Young* ne me rend point farouche, et son *Lilla Burello* m'amuse tout comme un autre. » Il est fatigué de politique et de toutes les divisions qui signalèrent la période directoriale. Il sait mauvais gré à ceux dont la société a dégoûté madame de Beaumont de la solitude et lui prêche le repos de la campagne, la recommandant « à tous les Saints et Saintes de Theil, à sa caverne de verdure, à ses lacs d'air et de clarté », et la suppliant « à mains jointes d'avoir le repos en amour, en estime, en vénération ». Il voudrait même qu'elle imitât son exemple et ne lût plus de journaux : « Je viens, dit-il, d'écrire à Paris qu'on ait à ne plus m'envoyer aucun journal dont l'auteur sache lire et écrire. Je ne veux plus m'en occuper. » Le lendemain, il la prévient d'un petit retard au voyage projeté et, la remerciant de détails donnés par elle sur son régime dans une lettre qui nous fait défaut, il ajoute : « De tous les journaux de ce siècle, il n'en est point qui puisse m'intéresser autant que celui de votre pot-au-feu. »

La lettre suivante de madame de Beaumont se place après le coup d'État du dix-huit fructidor et la condamnation de M. de Fontanes à la déporta-

tion. Elle se croit alors près de revoir les malheurs de 1793, et se montre plus que jamais découragée.

Sachant correspondre aux sentiments de M. Joubert, qui ne professait aucune estime pour le caractère ni même pour le talent de Benjamin Constant, madame de Beaumont manifeste son aversion pour ce personnage. Nous la verrons plus d'une fois exprimer les mêmes sentiments, et elle ira dans une de ses lettres jusqu'à l'appeler « un être venimeux ». M. Joubert avait écrit peu de temps auparavant à la cousine de madame de Beaumont, madame de Sérilly, remariée depuis 1795 à son cousin le chevalier François de Pange[1] : « Quiconque chante pouilles à Benjamin Constant semble prendre une peine et se donner un soin dont j'étais chargé; je me sens soulagé d'autant, cet homme est pour moi

Comme un violon faux qui jure sous l'archet.

» — Tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. » Madame

1. Le chevalier de Pange, ami d'André Chénier et qui avait défendu en 1792 dans le *Journal de Paris* M. de Montmorin contre les attaques perfides de Brissot, ne disait, suivant Rœderer, « que des choses dignes d'être écrites et n'écrivait que des choses dignes d'être faites ». M. Joubert trouvait son esprit austère et fort, mais aimait mieux l'entendre que parler en sa présence : « Avec lui, mon imagination est un peu contrainte, écrivait-il à madame de Beaumont, et n'ose pas se livrer à tous ses caprices. Il veut qu'on marche, et j'aime à voler ou tout au moins à voleter. Mes petites ailes de mouche me démangent aussitôt que je pense à vous. » *Pensées*, I, 24.

de Beaumont assure qu'il n'est aimé ni des autres ni de lui-même :

Ce dimanche, 1er octobre 1797.

« Vous savez trop bien qu'on pense à ses amis sans leur écrire, pour que je vous demande pardon de mon silence, qui n'est point de la paresse, mais du découragement et du malaise. Je n'aime point à causer avec vous dans une pareille disposition d'esprit, et, si je m'y détermine, c'est que je vois beaucoup de raisons pour m'y plonger davantage et pas une seule pour m'en tirer.

» Je suis bien aise de n'avoir point vu la personne qui vous intéresse ; il m'eût été dur de lui refuser jusqu'à l'espérance, et, pour être vraie, j'y aurais été obligée. J'ai plus d'hommes d'affaires que je n'ai d'affaires, et tout ce que je connais est dans la même position. Tout le monde est dans l'incertitude, se préparant à faire son paquet, et courbé sous le joug de la déportation, comme autrefois sous le joug de la guillotine. J'attends ma destinée avec assez de fermeté, peut-être uniquement parce que je me crois invulnérable, pour avoir échappé à un sort qui paraissait inévitable. Cependant je ne me fais pas illusion, je suis assez bien préparée pour tous les voyages, et celui dont on ne revient pas n'est pas celui que je ferais avec le moins de plaisir. Le moment où je souffre le plus est celui où je sens que, si les circonstances étaient différentes, si telle ou telle chose existait, il y aurait encore du bonheur pour moi, qui en ai le sentiment et le besoin.

Alors je n'ai plus de résignation, et je comprends très bien ce que c'est que l'enfer. Il y a longtemps que je conçois les génies malfaisants. Pardon de mon triste galimatias. J'espère que vous n'y comprendrez rien, et je vous prie de ne pas vous en tourmenter. J'ai un accès de fièvre morale qui passera bientôt.

» Je ne sais si c'est une manière de vous calmer que de vous assurer que Benjamin Constant est autant haï que possible, malgré son succès au cercle constitutionnel. Lui-même ne peut parvenir à s'aimer. Au reste, il n'est pas content. Mais cela prouve seulement son impuissance pour jouir. J'ai eu, malgré la gravité des circonstances, une plaisante scène avec lui, lui avouant tout franchement ma haine pour sa personne et ses opinions et mon mépris pour ses moyens.

» Ma cousine et moi, nous vous aimons tendrement et pour la vie, chacune à notre manière. Mille tendresses à madame Joubert. »

Au commencement de l'année 1798, madame de Beaumont adresse à M. Joubert des souhaits affectueux de nouvel an. Elle lui annonce en même temps la mort du marquis de Montesquiou-Fezensac, ancien menin des enfants de France, qui, après avoir commandé l'armée du Midi et occupé la Savoie en 1792, avait dû émigrer en Suisse et n'était rentré en France qu'en 1795. La cousine de madame de Beaumont n'était pas restée longtemps mariée au che-

valier de Pange et l'avait perdu dans les premiers jours de septembre 1796. Les conseils de ses amis et l'intérêt des enfants nés de son premier mariage avec M. de Sérilly l'avaient engagée à épouser en troisièmes noces M. de Montesquiou, dont la situation et la fortune étaient considérables.

De Theil, ce jeudi, 1798.

« Si j'avais quelqu'un à douer, je lui donnerais votre esprit, votre caractère, votre femme et tout votre intérieur. Il ne me reste donc qu'à vous souhaiter une forte santé. Nous autres bonnes gens qui aimons les mœurs patriarcales, nous pouvons nous souhaiter une bonne année. J'embrasse madame Joubert.

» Beauchêne me mande que M. de Montesquiou est mort de la *maladie noire*, qu'il avait quatre médecins et deux ou trois chirurgiens, que lui n'a fait que les fonctions d'avertisseur et d'ami ; il est extrêmement regretté de toute sa famille. Adieu. »

Le repos de la campagne avait produit un bon effet sur la santé de madame de Beaumont ; ses appréhensions sur l'avenir s'étaient en partie dissipées, et les lettres qui suivent sont plus vives et presque gaies.

De Theil, ce dimanche soir.

« Je serais heureuse ici, si j'étais moins éloignée de vous, si vous pouviez venir vous promener avec moi, venir ouvrir, feuilleter mes livres, quand ce serait même pour gronder mon cher abbé de Condillac. Je désire passionnément vous voir ici, parce que j'y jouis d'un bien-être qui m'est inconnu partout ailleurs; j'y suis si forte, si bien portante que, si j'y passais seulement trois mois de suite, vous verriez sur mon visage cet air de jubilation et de contentement de soi que nous avons quelquefois admiré sur celui de M. Tronc. Au lieu de cela, je vais me jeter encore dans le tourbillon, me laisser entraîner au torrent, et n'être contente ni de ceux qui me gâtent, ni de moi. Je vais relire tous les matins une tirade de Boileau, qui commence par ce vers :

Rarement un esprit ose être ce qu'il est,

et qui finit par ceux-ci :

Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même...

» J'ai oublié les deux autres [1]. »

1. La tirade fait partie de l'épître IX, dédiée au fils de Colbert, et qui contient le vers célèbre :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Les deux vers qu'oublie madame de Beaumont sont ceux-ci :

Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

» Ici, je pense sans cesse à tous les amis que j'ai perdus. Je ne sais pourquoi ici leur souvenir a quelque chose de plus doux, de plus tendre et de plus aimable; je vis pour ainsi dire avec eux, et tous les rêves d'Ossian me paraissent réels. Mon cœur est livré à une douce et profonde mélancolie; il n'éprouve ni accès de gaieté ni accès de désespoir.

» J'ai abusé, je crois, de la permission qu'a un solitaire de parler de soi-même à un ami. Quand vous en auriez le temps, ne vous fatiguez pas à me répondre. »

Ce lundi soir.

« Des arrangements de chevaux me forcent de remettre à samedi le plaisir de vous voir. Je voudrais, après tant de délais, vous trouver mieux; vous voyez que je suis un *faux-frère* parmi les goutteux, car il n'y en a pas un qui ne se réjouisse d'un confrère de plus et qui ne cache sa malignité sous le prétexte que cette maladie dispense de toutes les autres, tandis que cela n'est pas vrai et que plutôt elle prend la forme de toutes [1].

» Adieu, vos lettres sont aimables comme vous, comme vos procédés, comme votre amitié. »

Madame de Beaumont n'avait pas toujours auprès d'elle une société aussi agréable que celle de M. Joubert, et, dans la lettre qu'on va lire, elle raille finement un voisin qui, comme M. Tronc, la visitait fort assidûment.

1. Les médecins croyaient alors madame de Beaumont atteinte de la goutte.

Theil, ce 14 avril 1798.

« Je voudrais bien que ma cousine vous eût quelquefois parlé de moi ; je l'en ai souvent priée. Je lui ai mandé, il y a déjà bien longtemps, que j'attendais pour vous écrire un rayon de soleil et un instant de bien-être. Je suis en pleine jouissance du soleil et de la belle lumière de Theil, mais j'attends toujours le bien-être. Cependant je vous écris, quoique je me reconnaisse beaucoup plus digne d'écrire à M. Tronc, chef ou modèle de tous les ennuyeux. *S'il est vrai qu'il faut rire avant d'être heureuse, sous peine de mourir avant d'avoir ri*, j'ai raison. Beauchêne est chargé de vous remercier beaucoup du La Bruyère, un de mes auteurs favoris.

» J'ai retrouvé ici d'anciennes lettres de vous qui me recommandent *l'amour du repos et de la solitude.* Vous aviez raison, je le sentais, mais j'étais alors indigne de la solitude et incapable du repos. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La vie que je mène est celle qui me convient le mieux, et je sens tout le mérite du repos, sans en excepter celui qui est voisin de l'anéantissement. Il me semble que je végète assez bien, quoique beaucoup moins agréablement que les plantes qui m'environnent. Beauchêne vous dira que je suis engraissée ; j'en suis moins sûre que lui. Je ne suis pas trop contente de ma santé. j'ai pris de vous la mauvaise habitude de ne digérer qu'en marchant. La rêverie est funeste ; il me faut donc dans ma promenade m'accoster de M. Perron, me faire en-

nuyer par le pauvre homme et le lui rendre. Je lui fais chaque soir les mêmes questions, et je reçois les mêmes réponses, que je n'écoute pas toujours jusqu'à la fin. De son côté, régulièrement aux mêmes passages, il me raconte les mêmes histoires ; à quelques pas près, je me les annonce, sans jamais me tromper d'une minute. Je suppose qu'il en fait de même de mes questions. Ce petit commerce, qui repose si bien l'âme, l'esprit et l'imagination, ne me déplaît pas toujours et me divertit quelquefois. D'ailleurs, c'est par régime ; mais lui qui n'a nullement besoin de régime, je ne sais trop s'il s'en accommode. Je tâche, pour calmer mes remords, de me persuader qu'il n'est pas encore bien sûr de son ennui, qu'il n'en est encore qu'au doute.

» J'ai voulu lire Malebranche. Il n'est plus temps. Les pédants se sont emparés de mon esprit. Je ne trouve pas que ce soit la peine de le leur disputer. Mais je ne puis m'empêcher de regretter un plaisir que vous goûtez et que vous donnez envie de goûter.

» Je ne sais si c'est vous qui m'avez conseillé de lire la correspondance de Voltaire. Je le voudrais, parce que cette lecture me plaît singulièrement. Je conviens qu'il faut beaucoup de loisir pour y trouver du charme ; mais alors elle tient lieu de société et d'une société vive, animée, spirituelle. Voltaire a été longtemps un homme très bon ; il l'est encore souvent dans sa vieillesse. C'est lui, c'est votre souvenir, c'est le Tasse, que j'écorche en italien, qui m'empêchent de devenir une lourde pédante. Grand merci à tous les trois !

» Malgré toute ma pédanterie, je serai ravie de vous

embrasser. Votre imagination ranimera la mienne. Vous ne me reprocherez plus au moins trop de vivacité ; vous verrez ce que c'est que d'avoir été à l'école de M. Perron. Je fais mille tendres amitiés à madame Joubert. »

Nous trouvons dans la correspondance de M. Joubert une réponse, datée du 15 mai 1798, à cette dernière lettre. Il envoie à madame de Beaumont *l'Esprit dès journaux*, journal dont l'avantage, dit-il, est de « dispenser de lire les autres, ce qui n'est pas peu » ; puis il ajoute : « Je vous ai en effet conseillé de lire les lettres de Voltaire; j'ai eu, en cela, le mérite de deviner votre goût. Je me pique d'avoir ce talent, et il me tourmente, car je suis sûr que votre esprit ne s'est point encore occupé des objets les plus propres à lui donner des jouissances ravissantes, et je suis impatient de voir en votre possession les ouvrages les plus propres à y ramener votre attention; cela me rend fort affairé. Si Dieu me prêtait vie et mettait devant mes yeux les hasards que je lui demande, il ne me faudrait cependant que trois semaines pour amasser tous les livres que je crois dignes d'être placés, non pas dans votre bibliothèque, mais dans votre alcôve, et, si je parviens à me les procurer, il me semblera que je n'ai plus rien à faire au monde. »

Il la félicite enfin de ce que La Bruyère est si fort

de ses amis : « Il y a, dit-il, d'aussi beaux et de plus beaux livres que le sien; mais il n'en est point d'aussi absolument parfait. »

Après un assez long séjour à Theil, dont le calme avait continué à lui être salutaire, madame de Beaumont se rendit à Ormesson, où habitait alors son amie madame de Staël; elle y mena une existence plus agitée, qu'elle trouva de nouveau moins favorable à sa santé et moins conforme aux dispositions de son esprit :

Ormesson, le 12 mai 1798.

« Je veux vous écrire, tandis que je ressemble encore à la personne pour qui vous aviez une bienveillance si aimable; c'est celle-là dont je désire que vous conserviez le souvenir, en vous demandant cependant pour l'autre intérêt et indulgence.

» Une partie de mes craintes s'est déjà réalisée. Je ne me plais pas dans le monde, et il a de l'influence sur moi. J'y éprouve une sécheresse de cœur, qui est un état pénible, lorsqu'on en a éprouvé un plus doux. Je vous dois de savoir positivement que celui que je regrette est le meilleur. C'est beaucoup, et je me félicite de vous avoir établi le juge de mes sentiments. Votre indulgence passée m'encourage et empêche que l'ennui profond qui m'accable ne se répande jusque sur ma solitude. Je suis quelquefois prête à douter des instants de bien-être dont j'ai

joui. Si votre souvenir ne s'y mêlait, je les placerais peut-être au rang des chimères qui ont abusé ma vie. Je ne conviens point à la société dans laquelle je vis. Mon esprit s'y use sans fruit pour moi, sans jouissance pour les autres. Celle qui la dirige a pris une route qui n'est pas celle du bonheur. Son esprit a reçu une impulsion qui ne lui est pas naturelle. Il n'y a plus que son cœur de noble et de généreux, il l'est à un degré éminent.

» J'ai chargé ma cousine de vous faire passer l'ouvrage de Benjamin Constant. Sans prévenir votre jugement, je le prévois, et je sais d'avance que je suis moins sévère que vous ne le serez.

» Je viens de relire *Tristram*, qui m'a singulièrement amusée. Je m'imaginais quelquefois que vous lisiez par-dessus mon épaule. Mais ce qui m'a vivement rappelé et nos conversations et cette promenade, dont je me souviendrais avec bonheur, si elle ne vous avait fait tant de mal, c'est la traduction du *Phédon*, que je crois au-dessus de tout. L'apologie de Socrate m'a fait beaucoup moins d'effet. Je crois que cela tient aux circonstances. Nous avons vu tant de procès aussi injustes et tant de magnanimité parmi des victimes qui nous intéressaient plus vivement!

» Connaissez-vous le nouvel ouvrage d'Adrien Lezay[1]? Je ne l'ai point encore lu. Je crains bien que le pressentiment de ce pauvre jeune homme ne soit justifié. Il est fort malheureux et fort malade; il est à présent chez son père. »

1. Adrien de Lezay-Marnésia, auteur d'écrits littéraires et politiques qui firent alors un certain bruit.

La lettre qui suit est écrite après le dix-huit brumaire (9 novembre 1799); madame de Beaumont, malgré la police qui, sous la dictature de trois mois confiée à des consuls provisoires, « a triplé, dit-elle, ses moyens, » et le peu de goût de son correspondant pour la politique, ne peut s'empêcher de lui communiquer ses préoccupations sur l'avenir; la situation lui semble sans issue, et elle ne prévoit pas encore les conséquences de l'arrivée de Bonaparte au pouvoir; elle accuse de nouveau Benjamin Constant, qui déjà vient de donner au sein du Tribunat un signal d'opposition au régime naissant.

A M. JOUBERT, A MONTIGNAC.

Paris, décembre 1799.

« Il est difficile de rendre l'état où nous sommes; ce n'est pas de la terreur, ce sentiment n'existe pas ici, on parle aussi hautement que jamais; les journalistes seuls sont forcés à un peu de prudence; cependant jamais on ne fut moins libre effectivement. La police a triplé ses moyens, et tout lui est soumis. Le gouvernement n'a pas un agent qu'il ne soit disposé à briser au moindre soupçon, et il n'est pas un de ces agents qui ne sache combien son existence est précaire. C'est pour eux que la terreur existe : méfiants et soupçonnés, envieux et enviés, ils éprouvent

tous les sentiments désagréables qu'ils inspirent, et je doute qu'ils en soient dédommagés par l'exercice d'un pouvoir aussi peu assuré.

» Votre ami Benjamin fait ce qu'il peut pour n'être pas oublié; malheureusement, comme les animaux venimeux, il n'appelle l'attention qu'en blessant, c'est sa seule existence. Toutes les sensations douces sont nulles pour lui, il lui faut pourtant des sensations pour l'arracher à l'ennui, et c'est en bouleversant la France qu'il travaille à ses plaisirs.

» J'ai bien tort de vous parler de ce que vous voulez ignorer; il est bien ridicule de s'appesantir ainsi sur des maux sans remèdes, mais ils nous touchent tellement dans tous les sens qu'il est difficile de les oublier.

» Adieu, Monsieur, pensez quelquefois à moi; écrivez-moi, si vous pouvez, vous savez bien que vous me ferez grand plaisir. »

M. Joubert, alors à Montignac, près de sa mère, voit les événements moins en noir; il éprouve assurément un profond mépris pour les associés du Premier Consul, et ne croit pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Mais Bonaparte lui semble supérieur aux autres hommes, fait pour les gouverner et destiné à laisser dans les têtes humaines une haute opinion de sa personne.

La réponse de madame de Beaumont nous manque, mais nous avons une lettre d'elle de février 1800 :

2 février 1800.

« J'ai fait un cri de joie, en voyant votre écriture. Recevoir une lettre de vous est un bonheur que je ne veux même pas désirer et toujours troublé par cette idée que peut-être vous êtes fatigué et souffrant au moment où j'en jouis !

» Votre opinion a déterminé ou affermi la mienne sur beaucoup de points. Je ne combats plus que bien faiblement pour des idées adoptées depuis longtemps, adoptées sans goût et conservées sans attrait, mais dont j'ai de la peine à me débarrasser, sans que je puisse bien expliquer la cause et la nature de cette peine.

» Je veux cependant me justifier de mon enthousiasme, qui se composait en partie d'espérances, et d'espérances qui ont été trompées. Je me flattais que les places seraient remplies par des propriétaires sages, et non par des savants à systèmes et par toute l'ancienne assemblée. Sans être fort initiée dans les mystères du gouvernement, je puis vous garantir que Bonaparte sent toute sa supériorité, et qu'il n'est pas à se repentir de l'empire qu'il a laissé prendre à Sieyès sur les choix. Cependant tous ceux tirés de l'Institut appartiennent bien à Bonaparte. Mais cet homme, par sa passion pour les savants, me donne l'idée d'un Louis XIV parvenu. J'excepte de l'anathème le conseil d'État, composé presqu'en entier par des hommes qui

joignent la théorie à la pratique; beaucoup étaient employés par l'ancien gouvernement et le seront, ce me semble, par tout gouvernement qui voudra marcher.

» Il y a des Tribuns dont j'ai lu le nom avec ravissement, Riouffe, par exemple. On n'a pas voulu écouter un discours de lui, qui assurément méritait mieux. Ce discours, qu'on m'a envoyé, l'a brouillé avec Benjamin et avec madame de Staël. Ce Benjamin, novateur perpétuel, ennemi de tout ordre, de toute modération, et qu'on devrait bannir d'un État policé, a pensé être renvoyé en Suisse, et avec lui madame de Staël. Ils en ont été quittes à peu près pour la peur; elle est cependant obligée de rester à Saint-Ouen; sa maison était, dit-on, le rendez-vous de tous les mécontents. Voilà ce qu'ils ont retiré de l'impatience enfantine de jouer à l'opposition, sans bien savoir ce que veut dire opposition, comme dit Riouffe! Je me désole de voir le sort d'une femme que j'aime lié à celui de cet homme vraiment haïssable.

» Je laisse là toute politique pour vous dire tous mes regrets de quitter Theil, au moment où vous vous en rapprochez. J'y ai passé avec beaucoup de douceur un séjour fort rude, sans un moment de dégoût ou d'ennui. Ma santé a été passable, ma solitude absolue; que puis-je espérer de mieux, si je ne suis pas près de vous? Le monde ne m'est pas bon. J'en ai mille preuves pour une, et j'ignore encore si j'aurai le courage de m'en tenir éloignée. Ma destinée future est un peu plus obscure que jamais. Aucunes de mes affaires ne sont finies, pas même celles qui paraissaient l'être. L'espérance de vous dire définitivement ce que je devenais m'a fait différer de vous

écrire, et cependant je vous écris encore avant d'en rien savoir.

» Un regret bien vrai pour moi, c'est de ne plus savoir si j'irai au Mont-Dore, surtout depuis que je sais qu'il ne serait pas impossible ou de vous prendre en passant, ou enfin de vous y voir.

» Adieu. Il me semble qu'en vous désirant de la santé, je désire ce qui manque le plus à votre bonheur.

» Après m'être fait un plaisir de voir Montignac sur la carte, je commence à trouver ce plaisir bien stérile ; j'aurais besoin d'espérer de vous revoir bientôt et de savoir quand et comment je vous reverrai. »

M. Joubert n'accepte pas pour Bonaparte l'épithète de Louis XIV parvenu ; il le trouve « un inter-roi admirable ». « Cet homme, » qui en si peu de temps a rétabli la confiance, rendu les églises au clergé, négocié avec l'Europe, pacifié la Vendée, et, après la campagne d'Égypte, franchi les Alpes et remporté la victoire de Marengo, « n'est point un parvenu, il est arrivé à sa place ; je l'aime. » Et plus loin il ajoute : « Sans lui, on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue et que vous nommez *illusion*, quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait pas dans notre âme, sans cet homme

extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes, pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée, où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres; qu'il conserve tous ses succès, qu'il en soit de plus en plus digne, qu'il demeure maître longtemps! Il l'est certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui! Mais il est jeune, il est mortel et je méprise toujours infiniment ses associés.»

Madame de Beaumont devait se laisser convaincre par un plaidoyer si éloquent; elle ne tarda pas en effet à subir la séduction que M. Joubert avait le premier ressentie et à partager les sentiments qu'inspirait alors à presque tous le Premier Consul.

Dans la même lettre où M. Joubert s'exprimait ainsi sur Bonaparte, il traitait un sujet plus émouvant encore pour madame de Beaumont, et l'entretenait du procès en divorce qu'elle avait engagé contre son mari. Le jugement fut favorable à madame

de Beaumont, mais M. Joubert ne le connaissait pas encore, et il écrivait de Montignac : « Êtes-vous bien démariée ? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie : votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié? C'est ce que je vous prie de me faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti, celui d'être bien content, si vous parvenez à ne dépendre que de vous-même. » La situation de madame de Beaumont devait être intolérable, pour que M. Joubert approuvât une détermination si contraire en principe à ses idées les plus arrêtées. C'est lui en effet qui a formulé ces deux pensées : « De l'indissolubilité seule du mariage peut naître pour les femmes une communauté réelle des dignités de leurs époux et, de là, la considération extérieure, les honneurs et les respects. — Le divorce déplaît, même dans les oiseaux ; Buffon a diffamé les tourterelles. » Mais la loi de 1792 n'offrait que ce remède extrême ; en introduisant le divorce, elle avait refusé aux scrupules religieux des époux l'ancienne ressource de la séparation de corps, qui ne fut rétablie que par le Code civil. Madame de Beaumont ne cherchait d'ailleurs qu'à assurer son indépendance et ne songeait nullement à contracter de nouveaux liens.

La tranquillité et la confiance succédant alors aux

convulsions de l'anarchie, on vit renaître des cercles brillants et s'ouvrir des salons où s'assemblaient les débris d'une société échappée à la tourmente révolutionnaire. Il faut lire, dans M. Sainte-Beuve, ce qu'il dit des salons de Paris en 1800. Il y en avait de brillants, comme ceux de madame de Staël, de madame Récamier, de madame Joseph Bonaparte; quelques-uns continuaient purement et simplement le dix-huitième siècle, ceux de madame Suard et de madame d'Houdetot, par exemple; il allait y avoir un salon unique, qui ressaisirait la fine fleur de l'ancien grand monde revenu de l'émigration, le salon de la princesse de Poix. « Mais le petit salon de madame de Beaumont, à peine éclairé, nullement célèbre, fréquenté seulement de cinq ou six fidèles qui s'y réunissaient chaque soir, offrait tout alors : c'était la jeunesse, la liberté, le mouvement, l'esprit nouveau, comprenant le passé et le réconciliant avec l'avenir. » M. Joubert, fixé depuis peu à Paris pour une grande partie de l'année et voisin de la rue Neuve-du-Luxembourg, y venait assidûment et en était l'un des hôtes les plus appréciés; MM. de Fontanes et de Bonald, les deux hommes, suivant M. Sainte-Beuve, les plus spirituels de leur temps, Pasquier, Molé, de Chênedollé, Guéneau de Mussy, M. et madame de Vintimille, madame de Krudner, la duchesse de Duras, la du-

chesse de Lévis, s'y rendaient fréquemment. « Paisible société, écrit M. Joubert après la mort de madame de Beaumont, où n'avaient accès aucunes des prétentions qui peuvent désunir les hommes, où la bonhomie s'unissait à la célébrité, où, sans y penser, on se faisait une occupation assidue de louer tout ce qui est louable, où l'on ne songeait qu'à ce qui est beau; paisible société, dont les débris ne se réuniront jamais que pour s'entretenir entre eux de celle qui en était le nœud et qui les avait rassemblés. »

L'homme qui devait jeter le plus d'éclat dans ce salon et devenir bientôt, suivant l'expression du biographe de M. Joubert, le Dieu du Temple, n'allait pas tarder à y faire son entrée.

Réfugié à Londres en 1793, après avoir suivi l'armée des princes, M. de Chateaubriand rentra en France au printemps de 1800. Il raconte, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, l'hésitation qu'il avait eue à y revenir, les instances faites par M. de Fontanes pour l'y rappeler, le voyage qu'il entreprit sous un faux nom et avec le passeport du Suisse Lassagne. De Calais à Paris, il vit les châteaux abattus, leurs futaies rasées, les églises abandonnées, les cimetières sans croix, les murailles barbouillées de l'inscription républicaine : *Liberté, égalité, fraternité*

ou la mort. A Saint-Denis, les nefs étaient découvertes et verdies, les fenêtres brisées. Il ne pénétra pas tout d'abord dans Paris, et descendit aux Ternes, dans une petite auberge, où M. de Fontanes vint le chercher le lendemain. Ensemble ils entrèrent à pied par la barrière de l'Étoile, et ce fut avec une impression profonde que M. de Chateaubriand revit les Champs-Élysées, où il avait assisté, le 6 octobre 1789, avant de partir pour l'Amérique, à l'arrivée du roi, escorté par une populace en délire, et la place Louis XV, devenue place de la Révolution, et où avaient péri son frère, sa belle-sœur et tant de nobles victimes! M. de Fontanes, qui habitait rue Saint-Honoré, près Saint-Roch, le conduisit chez lui, et le présenta à sa femme; bientôt il le mit en rapport avec M. Joubert, dont il l'avait souvent entretenu dans leur commun exil. Des relations presque journalières s'établirent alors entre ces trois hommes, si bien faits pour s'entendre. Le discernement de M. Joubert lui fit promptement deviner le génie naissant du nouvel arrivé et prophétiser le rôle littéraire qu'il était appelé à remplir. « Il faut seulement, disait-il, le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la Croix, les Missions, les couchers de soleil en plein Océan et les

savanes de l'Amérique, et vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia Athènes de la peste. » Le « jeune sauvage », comme l'appellent familièrement ses deux amis, était alors presque inconnu : son *Essai sur les Révolutions*, publié en Angleterre pendant la Terreur, avait eu peu de lecteurs en France ; il n'avait pas encore fait paraître le *Génie du Christianisme*, dont il apportait le manuscrit et qu'il devait presque entièrement refaire. M. de Fontanes, après avoir, dans leurs entretiens et leurs promenades autour de Londres, révélé en quelque sorte M. de Chateaubriand à lui-même, devait bientôt, comme critique autorisé, signaler dans le *Mercure de France* l'œuvre nouvelle au public et en préparer le succès. « C'est lui qui encouragea mes premiers essais, écrit plus tard M. de Chateaubriand en tête des œuvres de son ami, c'est lui qui annonça le *Génie du Christianisme*, c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée. »

M. de Fontanes n'avait pas manqué déjà de vanter les rares talents et les qualités aimables du jeune écrivain près des fidèles du salon de la rue Neuve-du Luxembourg, et il pria M. Joubert de le présenter

chez madame de Beaumont. Recommandé par de tels patrons, M. de Chateaubriand reçut un accueil digne de son mérite, et fut bientôt l'un des membres les plus entourés de cette société choisie.

Au commencement de 1801, il fit paraître *Atala*, épisode détaché de son grand ouvrage, et de cette publication, comme il le dit dans ses *Mémoires*, date le bruit qu'il a fait dans le monde. Exalté par les uns, dénigré par les autres, il devint le sujet de toutes les conversations et remplit la presse de son nom.

Madame de Beaumont, qui avait conservé un goût prononcé pour la campagne, passait alors une partie de l'été aux environs de Paris; elle avait en 1801 loué une maison à Savigny-sur-Orge, à l'entrée du village, près d'un vieux chemin appelé par les habitants *le chemin de Henri IV*, et en face du parc de Savigny; elle aimait ce pays, entouré de vallées, où elle allait chaque soir avec quelques amis à la découverte de promenades nouvelles; l'habitation était adossée à un coteau de vignes et avait devant elle la plaine de Viry, jusqu'aux fontaines de Juvisy. Dans l'été de 1801, elle y reçut mesdames de Marigny et de Caud, sœurs de M. de Chateaubriand, et M. de Chateaubriand lui-même. C'est dans cette retraite paisible que celui-ci, comprenant, comme il l'a dit lui-même, « qu'on n'écrit avec mesure que dans sa

patrie, » refondit, d'après les conseils de M. Joubert et de M. de Fontanes, *le Génie du Christianisme*. Les lettres de madame de Beaumont, adressées de Savigny à M. Joubert, nous font assister au travail de M. de Chateaubriand; elles nous montrent avec quelle ardeur, sentant alors, suivant l'expression de M. Sainte-Beuve, « que son heure était venue, » il corrigea l'œuvre qui devait tant contribuer à sa gloire. M. Joubert l'aidait de ses avis et de ses livres, et madame de Beaumont, avec le goût littéraire dont elle était douée, l'encourageait de son admiration éclairée.

Dans la première lettre, elle rend compte à M. Joubert de leur arrivée à Savigny, et le presse de venir les y rejoindre.

Savigny, 23 mai 1801.

« A peine arrivée depuis vingt-quatre heures, je suis déjà impatiente de vous donner de nos nouvelles. Il me semble que vous devez être plus curieux du solitaire que de moi. Vous savez trop combien la campagne me charme, combien la solitude m'est bonne. C'est donc du sauvage que je veux vous entretenir.

» Avant même la fin du voyage, il avait oublié sa conversation avec Fontanes, ses sujets d'inquiétude et de chagrin. Jamais je ne l'ai vu plus calme, plus gai, plus enfant

et plus raisonnable. Il n'y a pas jusqu'à M. Pigeau, qui n'ait été un sujet de joie pour nous. Nous redoutions sa figure sur le seuil de la porte : il était absent ! Et ensuite, quand il est venu me faire signer son état de maison, et le supplément de douze poules et deux coqs, et le retranchement de sept lignes composées de soixante-douze mots, il nous a pris un fou rire qui dure encore. Après son départ, nous avons été aux fontaines de Juvisy par un chemin court et charmant. A dix heures, toute la maison était couchée et profondément endormie. Ce matin, le sauvage m'a lu la première partie du premier volume, en m'indiquant les changements qu'il doit faire. En vérité, je lui souhaite des critiques plus froids et plus éclairés que moi ; car je ne suis pas sortie du ravissement et suis beaucoup moins sévère que lui. Cela est détestable !

» Adieu, j'embrasse madame Joubert. Je vous répète que le pays est charmant et que nous vous attendons avec une extrême impatience. »

La correspondance de M. Joubert contient deux lettres, qui se placent par leur date à la suite de celle qu'on vient de lire[1]. Il envoie, pour M. de Chateaubriand, à Savigny, une traduction d'*Atala* en italien, qui vient de paraître, ainsi qu'un feuilleton de Geoffroy, rédacteur littéraire aux *Débats*. Ce feuilleton était mêlé d'éloge et de critique : « Geoffroy, dit-il, y donne d'abord assez joliment la patte; mais il finit

1. On trouvera ces deux lettres, comme toutes celles que nous citons de M. Joubert, au tome Ier des *Pensées et correspondance*. *Voy*. p. 57 et s.

par des ruades, qui mettent trop en évidence les quatre fers attachés à ses quatre pieds. » Il signale en même temps un article du même journal, où M. de Chateaubriand ne trouvera que des louanges : « Offrez, dit-il, à son esprit, à son talent et à son âme ce peu de justice qu'on lui a rendu en passant, et qui ne peut que lui faire du bien, dans l'état d'abattement où le réduisent, par-ci par-là, les rudesses de la critique. » Puis il conte d'une manière plaisante l'inutilité du travail qu'il s'est imposé pour permettre à Fontanes, chargé de faire un article sur Kant, « qui tourne alors tant de têtes, » de juger ce philosophe, sans prendre la peine de l'étudier. Il compare Kant. dont il traite d'ailleurs le système avec respect, mais dont il trouve la morale plus neuve et plus belle que la métaphysique, à un homme qui accouche de ses idées sur son papier, et qui n'y met rien de net, de tout prêt et de tout lavé, « et son style à des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête et où la plupart du temps on ne trouve rien ».

Madame de Beaumont lui répond :

Savigny, août 1801.

« M. de Chateaubriand me laisse entièrement le soin de vous remercier de son *Atala*. Il a jeté avec ravissement un

coup d'œil sur le vêtement italien de sa fille. C'est un plaisir qu'il vous doit, mais qu'il ne goûte qu'en courant, tant il est plongé dans son travail. Il en perd le sommeil, le boire et le manger. A peine trouve-t-il un instant pour laisser échapper quelques soupirs vers le bonheur qui l'attend à Villeneuve. Au reste, je le trouve heureux de cette sorte d'enivrement qui l'empêche de sentir tout le vide de votre absence. Quant à moi, je ne le sens que trop vivement, et vous vous en apercevriez bien à la tristesse de ma lettre, si je me livrais au sentiment qui me domine. Tandis que nous menions une vie si douce, que nous formions le projet enchanteur de la continuer et de nous y fixer, on faisait au pauvre solitaire (en projet) de terribles querelles avec un tourbillon de ce monde, je veux parler de madame de Staël. On l'accusait d'avoir montré ses lettres avec orgueil. C'est à moi qu'elle a porté ses plaintes, douces de paroles et amères de cœur. Elles n'ont assurément aucun fondement, et sa justification est facile. Il n'en eût pas été de même, si quelque bienveillant plus malin l'eût accusé d'avoir perdu les lettres, de les avoir très mal lues ou de ne les avoir pas lues du tout. Alors il eût fallu parler sans conviction, c'est-à-dire ne pas persuader. Mais laissons les tracasseries de ce monde, qu'il ne faudrait voir qu'en perspective, seulement du rivage, et comme les tempêtes, pour s'applaudir d'être à l'abri.

» J'avais laissé Fontanes si décidé à faire son article sur Kant dans un certain sens que, si votre examen ne vous eût pas donné un très grand plaisir, j'aurais beaucoup regretté les soins et l'attention qu'il vous coûtait. Mais

vous avez *gagné* quelques idées qui vous plaisent et trouvé un point lumineux mal placé, pour lequel vous bâtirez un *phare* à votre guise. Convenez que, sans le point lumineux, le *phare* ne mériterait pas un nom si pompeux, qu'il serait inutile ou plutôt un véritable casse-col. Au reste, l'article sur Kant, sans être ce qu'il aurait été, s'il n'eût été conçu qu'après votre impression donnée, sera fort adouci. C'est une obligation de plus que vous aura Fontanes, cet autre tourbillon. Puisse votre souffle l'envoyer enfin dans les régions élevées pour lesquelles il est fait!

» Êtes-vous bien sûr que Geoffroy, en ruant, montre quatre fers de bon aloi? N'y aurait-il pas quelque bout d'une corne tout usée?

» Mille tendresses à madame Joubert. M. de Chateaubriand me charge de mille tendres compliments. Il est malade de travail. Sa sœur m'a écrit une lettre aimable, dans laquelle elle me charge de mille choses pour le ménage.

» Adieu, il faut vous quitter. C'est bien assez, comme dit Geoffroy, de payer avec du cuivre, il ne faut pas en rendre la charge trop pesante. Vous savez bien ce que j'éprouve en recevant une lettre de vous. Mon plaisir serait trop vif, si la crainte qu'il ne vous eût fatigué ne s'y mêlait. »

M. Joubert, dans sa réponse datée du 12 septembre, indique le moyen de se procurer certains livres que M. de Chateaubriand désire consulter, et

il insiste pour que celui-ci « n'en fasse pas trop », et observe avec le plus grand soin la règle : *L'art est de cacher l'art.* « Notre ami n'est point un tuyau, ajoute-t-il, comme tant d'autres ; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Qu'il file la soie de son sein, qu'il pétrisse son propre miel, qu'il chante son propre ramage ; il a son arbre, sa ruche et son trou : qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères ? » — « Recommandez-lui, je vous prie, de faire ce qu'il voudra dans sa chambre de ses in-folio, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pastorale ; il citait aux persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le Christianisme, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au Ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la Religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi. »

Madame de Beaumont, qu'une défiance exagérée

de son tact littéraire rendait plus timide dans ses conseils, montre, dans la lettre suivante, qu'elle partage tout à fait les idées de son correspondant, mais n'espère pas les faire complètement accepter par son hôte.

Savigny, septembre 1801

« En vous faisant toutes mes demandes, j'étais convaincue intérieurement que j'allais recevoir une nouvelle marque de votre intérêt pour M. de Chateaubriand et pour son ouvrage, mais qu'elle serait inutile dans la partie qui concerne les livres. Je ne me suis pas trompée. Il a fallu se les procurer de suite. Il les a, et maintenant les *Lettres édifiantes* et l'*Histoire de la nouvelle France* sont à vos ordres, quand vous aurez le goût et le loisir de vous en occuper. M. de Chateaubriand a maintenant à peu près tout ce qui lui est nécessaire.

» L'*Histoire ecclésiastique* ne lui a servi qu'à s'assurer de la hiérarchie; *Montfaucon*, à rien encore. Mais il fait des *Lettres édifiantes* et de tous les missionnaires un usage merveilleux. Cela me paraît tout simple : il y a là une ample moisson. Mais ce qui me confond, c'est le parti qu'il a tiré des huit volumes des *Moines*, de ce fatras si sec, si aride, et qui m'a si mortellement ennuyée. Il y a véritablement là une sorte de miracle, et le secret de l'enchanteur est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que rassembler des traits épars, et avec cela

il vous fait fondre en larmes et pleure lui-même, sans se douter que son talent soit pour quelque chose dans l'effet qu'il produit et qu'il éprouve. Cependant, au milieu de son ravissement, il faut que je vous avoue la crainte dont je suis tourmentée et qui ne me laisse pas un moment de repos. Il veut que son ouvrage paraisse au mois de février au plus tard, et, d'après ce qu'il a encore à faire, et surtout à refaire, s'il paraît aussitôt, je suis intimement convaincue que ce ne peut être qu'avec de grandes imperfections, et très faciles à effacer, en se donnant plus de temps; mais la moindre note sur ce ton le jette dans un abattement qui approche du désespoir, de sorte que j'ose à peine m'avouer à moi-même toute ma crainte. Mon seul espoir est qu'en lui montrant ces imperfections, il se sentira, de sa propre impulsion, forcé de les faire disparaître ; mais l'impatience de finir ne lui fera-t-elle pas illusion? Je n'ai jamais mieux senti que dans cette occasion le malheur de n'avoir pas un goût plus ferme, plus sûr, plus exercé, et de manquer de cette conviction et de cette force qui entraînent. Je lui ai lu, comme vous croyez bien, toute votre lettre. Il en a été enchanté, mais il n'en profitera pas. Il s'est écrié vingt fois : « C'est le meilleur, le plus aimable, le plus étonnant des hommes! Oui, je le reconnais bien. Il craint toujours que je ne cite trop. » Puis il s'est mis à rire. Il a réellement retranché beaucoup de citations; mais il en a beaucoup ajouté. Ce qui m'effraye surtout, c'est la légèreté avec laquelle il énonce certains jugements, qui demanderaient, pour ne pas effaroucher, à être présentés avec une adresse et une douceur infinies. A cela il n'y a

plus de remède. Ce qui me rend timide dans mes observations, c'est qu'il est réellement important pour lui que son ouvrage paraisse promptement. Sans cela, j'aurais bien plus de courage, et je ne serais effrayée que de son extrême docilité.

» Si par hasard vous m'écriviez encore avant que j'arrivasse, ne me parlez pas de ce long bavardage, et ne m'en parlez pas devant lui, avant que nous ayons causé ensemble.

» J'embrasse madame Joubert, je vous embrasse et meurs d'envie de vous voir.

» Madame de Caud[1], qui est ici, me charge de la rappeler à votre souvenir. »

Madame de Beaumont, après avoir rendu compte d'une visite de M. de Fontanes à Savigny, entretient M. Joubert d'un certain animal qu'il faisait engraisser à Villeneuve, et dont il avait écrit le 12 septembre : « Je n'ai que deux mots essentiels à dire à Chateaubriand, les voici, ne les lisez pas : *Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;* on l'en gorge, et dans peu de jours il ne sera bon qu'à être tué. Mais il est amoureux de vos dents blanches et ne veut être mangé que par vous. Venez donc, que nous puissions vous offrir le mets d'Eumée, les festins du divin porcher; la première graisse et les grillades

1. Lucile, sœur de M. de Chateaubriand.

opimes seront pour vous. Je salue et j'attends avec impatience votre ogrerie, qui me demandait d'un ton à faire trembler les étables : « Et le cochon ! est-ce qu'il vivra toujours ? » Vous aviez la fièvre canine apparemment, en parlant d'une voix si forte et avec cette impatience d'affamé. Je souhaite qu'il vous soit resté quelque pointe de cet effroyable appétit. »

Savigny, 19 septembre 1801.

» Votre ami Fontanes a été extrêmement aimable, et nous avons été assez heureux pour lui arracher des vers et des vers *admirables;* pour cette fois, l'expression banale de Savigny tombe juste. Votre poète m'a si bien assuré qu'aucune femme n'aimait les vers que j'ai été un moment effrayée, mais je me suis rassurée en me rappelant l'impression que les siens m'ont faite et me font encore. Est-ce une preuve de ne pas aimer que de n'aimer que ce qui est excellent?

» Votre frère a dû vous dire que X. possède des lettres originales de madame de Sévigné. Il n'a, ce me semble, oublié ni son rôle de vieille commère, ni ses vieilles petites haines; la critique de Necker fait, dans cette petite notice, le revers de l'éloge de madame de Sévigné. Cet acharnement n'est-il pas misérable? et, parce que madame de Grignan aime Descartes, la voilà, malgré toute sa paresse et son excellente conduite, rangée parmi les femmes philosophes; ici, la commère est bien maladroite.

» M. de Chateaubriand est retombé assez d'aplomb du Marais[1] dans la solitude; il travaille comme un nègre.

» Tout le Marais doit fondre ici à dîner ou à déjeuner, et une lettre doit avertir du jour qu'enfin il faut savoir.

» Vous n'avez pas d'idée du degré de renommée où arrive votre cochon; je ne serais pas étonnée que tout Paris et ses environs ne fondissent à Villeneuve pour être témoin de sa glorieuse mort et pour se partager ses dépouilles; j'en tremble et ne tarirais point sur un si beau sujet, sans l'inquiétude que me cause votre fils.

» Adieu, je vous embrasse tous tendrement. »

Les lettres qu'on va lire maintenant datent de 1803, année fatale où madame de Beaumont, mortellement atteinte, dut, sur le conseil des médecins, prendre le chemin du Mont-Dore, puis de l'Italie. Depuis longtemps, ses amis s'inquiétaient sérieusement de sa santé, et, dès 1795, M. Joubert lui écrivait : « Je suis payé pour vous désirer de la santé, puisque je vous ai vue; j'en connais l'importance, puisque je n'en ai pas. Je suis tourmenté depuis trois mois de l'inquiétude que vous me causez

1. Le Marais appartenait a madame de la Briche, belle-mère de M. Molé. Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, dit, IV, 72 : « Quelques-uns de ces manoirs étaient restés intacts, tels que le Marais, échu à madame de la Briche, excellente femme dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser. Je me souviens que mon immortalité allait rue Saint-Dominique d'Enfer, prendre une place pour le Marais dans une méchante voiture de louage, où je rencontrais madame de Vintimille et madame de Fezensac. »

à cet égard. Un homme habile, bien consulté et bien écouté, peut rendre le voyage à Plombières inutile ; mais, si vous tardez à prendre des précautions, votre éloignement nous deviendra indispensable et ne produira peut-être aucun fruit. » Madame de Beaumont n'avait pas suivi ces conseils, elle vit trop tard le danger, et les soins qu'elle consentit enfin à accepter furent inutiles. Au moment de son départ, M. Guéneau de Mussy écrit à M. de Chênedollé : « A mon avis, sa santé s'altère de plus en plus. Je crois les sources de la vie desséchées ; sa force n'est plus qu'irritation, et son esprit si plein de grâces ressemble à cette flamme légère, à cette vapeur brillante qui s'exhale d'un bûcher prêt à s'éteindre. Ce n'est pas sans une sorte d'effroi que j'envisage les fatigues du voyage qu'elle projette d'entreprendre au Mont-Dore. »

Avant de quitter Paris, elle met M. Joubert au courant de tout ce qui peut l'intéresser. Elle parle de l'auteur de *Paul et Virginie*, rencontré fortuitement par elle chez la baronne de Krudner, et dont la physionomie ne répondait pas au portrait qu'elle s'en était tracé. Elle donne des nouvelles de M. de Chateaubriand, arrivé récemment à Rome et rempli d'enthousiasme pour les ruines et pour le Pape Pie VII.

Paris,... 1803.

« Je ne voulais vous écrire que pour vous dire: *Je suis partie;* le guignon en ordonne autrement. Je suis excédée au point d'attendre du repos de la diligence même. Ne me grondez pas de mon impatience d'arriver au Mont-Dore et de mon profond dégoût pour les lenteurs d'une diligence qui ne sera pas composée de mes plus chers amis comme vous. J'aime la doctrine de Montlosier, mais je ne la pratique pas aussi bien, et tout ceci est en votre faveur.

» J'ai eu une sorte de bonne fortune depuis votre départ. J'arrive une après-dînée chez madame de Krudner; je la trouve avec les habitués de la maison, établie dans son jardin auprès d'une table; près d'elle était une femme au teint bruni par le soleil, aux lèvres épaisses, à l'air bien commun, bien matériel; un peu plus loin, un vieillard qui n'avait rien de bien distingué, si ce n'est une chevelure flottante; la petite Krudner, une véritable rose, placée entre le vieillard et sa mère, et lisant avec un son de voix enchanteur le fameux roman. Tout le monde a tâché d'être fâché de l'interruption, mais personne ne l'était. Bientôt j'ai appris, et déjà je m'en doutais, que le vieillard était Bernardin, la grosse femme, sa femme, et le maillot, son enfant. Je suis bien aise de l'avoir vu, mais je ne désire pas le revoir. Il a reçu fort simplement des louanges vraies et faites de bon cœur. Je lui en ai su gré. Mais je ne sais jusqu'à quel point sa bonhomie est bonne.

» Depuis votre départ, je n'ai presque pas passé un jour sans voir M. de Lézay. Je ne saurais m'expliquer cette assiduité que par son désœuvrement; son esprit me plaît, quoiqu'il me tourmente, et il ne me tourmente que parce qu'il est lui-même tourmenté. Il a de la bonhomie et de la naïveté, mais c'est dans l'esprit et non dans le cœur. Cela forme un composé piquant et bien près d'être attachant. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les plus longues apparences d'oubli ne m'ont jamais désintéressée de cet homme très remarquable. Il parle dignement de votre héros, de Bonaparte; il le fait admirer. C'est une autre manière de voir que Fontanes, mais c'est le même résultat : grandeur, justesse, etc.!

» J'aurais dû commencer par vous parler de Rome. J'en ai reçu deux lettres. C'est une sorte de délire et des monuments et des déserts que l'on trouve de toutes parts: des déserts, « où la trace de la dernière charrue romaine n'a pas été effacée, des villes tout entières vides d'habitants, des aigles planant sur toutes ces ruines, etc.! Le Pape a une figure admirable, pâle, triste, religieuse. Toutes les tribulations de l'Église sont sur son front... »

» Le Pape l'a reçu avec une bonté toute particulière. Il lui a pris la main affectueusement, l'a appelé son cher Chateaubriand et l'a fait asseoir auprès de lui.

» Voilà un extrait bien sec d'une lettre bien aimable, mais je ne saurais faire mieux, et je vous quitte parce que je suis fatiguée. Je n'ai plus assez de force pour vous dire tout ce que je sens pour vous tous. Comment vous trouvez-vous de la solitude? Êtes-vous le maître de vos idées, ou sont-elles maîtresses de vous? Vous devriez bien faire

que je trouvasse une lettre de vous à Clermont. Songez combien de Clermont, et distinguez par le nom du département. M. Julien me charge de mille choses.

» Je vous écrirai de Clermont. Si vous saviez combien j ai pris longuement des potions édulcorées, sans que ma poitrine s'en trouve mieux! »

Madame de Beaumont partit le 28 juin de Paris pour l'Auvergne, n'emmenant avec elle que madame Saint-Germain, femme de chambre d'origine espagnole, qui lui était très dévouée. Elle arriva à Clermont le 2 juillet et s'empressa d'écrire à M. Joubert.

Cette lettre et celles qui viennent à la suite, pleines de détails sur sa santé, sur les fatigues qu'elle éprouve, témoignent en même temps de la profonde affection qu'elle portait à M. et à madame Joubert. On voit qu'elle les considère comme ses amis les plus dévoués et sa véritable famille, et l'on se sent ému par l'accent de tristesse et de découragement dont ces lettres sont empreintes à chaque page.

Ce 20 août 1803.

« Il fait une chaleur si accablante que je n'ai pas le courage d'aller à la poste voir si j'y trouverai une lettre de Villeneuve; j'écris donc au hasard et dans l'espérance d'en avoir une.

» Je suis partie jeudi de Paris, à onze heures du matin, dans un cabriolet allant à Moulins. J'avais pour compagnons de voyage un vieux négociant rusé, très occupé de lui, de ses affaires, très peu du reste du monde, poli cependant et plein de sens; un jeune homme menteur, hâbleur, connaissant tout, s'étant trouvé partout, ayant pourfendu des bataillons entiers, mais réellement ne sachant pas donner un ordre à un postillon, d'ailleurs le meilleur enfant du monde, plein de complaisance et d'attention; il ne me manquait, pour me divertir, qu'une dupe de ses vaillantises, mais mon vieux négociant riait sous cape, et ma femme de chambre bayait aux corneilles ou dormait, non pas de tout son appétit, car nous étions cruellement cahotés. En arrivant à Fontainebleau, j'étais tellement fatiguée que je ne croyais pas pouvoir continuer; le lendemain, à demi morte, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis embarquée dans ce terrible cabriolet, pour faire une traite de trente-deux lieues; je n'ai pas été plus fatiguée que la veille, mais le lendemain, en arrivant à Moulins, je n'avais plus ni force ni volonté; une espèce de mégère qui tenait notre auberge m'a rendu le service de me mettre en colère, ce qui m'a remontée. J'ai arrangé mon départ pour le lendemain dans une noble patache; pour se payer du bien qu'elle m'a fait, elle m'a volée, — non pas la patache. — Je suis montée en tremblant, et j'ai été toute surprise de me trouver mieux que dans le cabriolet. J'ai couché à six lieues de Clermont, où je suis arrivée de très bonne heure, et d'où je vous écris, toujours bien fatiguée. Les quintes de toux que vous me connaissez m'ont quittée le long de la route; je

n'avais plus qu'une toux de rhume et mal à la poitrine; les quintes m'ont reprise avec violence, depuis que je suis à Clermont; à la vérité, le temps est extrêmement orageux; tout le monde me salue d'un : *Madame est malade?* qui m'impatiente, quoique je n'en sois que trop convaincue. Il y a un monde prodigieux aux eaux, cela me désole; j'y serai ennuyée, logée indignement; adieu tout le bien que j'en attends! Je ne vous dis rien de vous tous, si ce n'est que je suis souvent avec vous, même en courant les grands chemins et presque morte, à la souffrance près.

» On vient de me demander vingt-sept francs pour me mener au Mont-Dore en carriole! J'ai refusé bravement, mais peut-être que j'ai eu tort, et je ne suis pas sans inquiétude. »

M. Joubert avait écrit le 26 juillet et le 10 août; il cherchait maintenant à rassurer la malade sur sa santé : « Gardez-vous de croire, disait-il, qu'elle est désespérée, quand même ce premier essai ne serait suivi d'aucun succès. Il est impossible que la vivacité qui vous anime avec une force si constante ne tienne pas à un principe de vie parfaitement conservé. Votre esprit a tant et tellement tarabusté votre pauvre machine qu'elle est lasse et surmenée : voilà, je crois, toute la cause de votre mal. Ranimez votre corps et faites reposer votre âme : nous ne tarderons pas à vous revoir telle que nous vous désirons. » Il

la priait de leur écrire souvent : « Ayez soin de nous envoyer le bulletin de votre conduite et de vos remèdes, toutes les fois que vous le pourrez sans vous fatiguer. Nous recevrions trois lettres de vous par semaine avec reconnaissance. Qu'il me tarde de voir le timbre du lieu dont je vais écrire le nom à côté du vôtre ! »

Mais les deux lettres de M. Joubert subirent un retard, et madame de Beaumont, accablée par la solitude et la maladie, se crut un instant abandonnée par ses amis.

Ce 20 août 1803.

« Je commence à croire que je partirai du Mont-Dore sans avoir reçu un mot de vous. Si M. votre frère ne m'avait écrit de Vichy, je serais inquiète. S'il ne s'agissait de M. et madame Joubert, je me croirais oubliée et je me résignerais tristement au sort des absents; mais cela ne peut être, et je ne sais que craindre ou que penser. Je vous ai écrit de Clermont, et même dans le plus fort de mes dégoûts et de mes fatigues; ma tête vous écrivait, et je rêvais à vous ! Mille petits détails me semblaient devoir vous plaire, et je m'en occupais, quoique je ne fusse pas trop en état de le faire; enfin votre silence m'a tout effarouchée, et il a ajouté aux déplaisances que m'inspirent le Mont Dore, et sa société, et ses quatre pas de prome-

nades, et ses montagnes, que je ne puis franchir, et ses orages continuels, qui amènent tout à coup un froid du mois de novembre. Ma chambre n'a point de cheminée, il n'y en a guère qu'à la cuisine; aussi je gèle en vous écrivant. Cependant, je suis encore ici pour dix-sept jours au moins, je veux faire les choses en règle. Adieu! Si par hasard je sais quelque chose de vous, alors je causerai de meilleur courage; en attendant, je suis comme le temps, triste, sombre et maussade, pas froide cependant; ma tristesse même prouve pour moi. »

Elle a enfin reçu des nouvelles de Villeneuve, et répond en donnant des détails sur la fin de son voyage, sur le traitement qu'elle suit et le pays où elle se trouve :

Au Mont-Dore, ce vendredi 26 août 1803.

« De vous dire que votre lettre m'a fait un extrême plaisir, ce n'est pas vous donner une idée de ce que j'ai éprouvé en la recevant: toutes les inquiétudes, tous les brouillards se sont dissipés en un moment, et me voilà en état de causer avec vous autant que mes forces me le permettront; mais elles sont très faibles, mes forces! Je vais reprendre mon récit à Clermont. Je ne vous ai point parlé du pays que j'ai traversé pour y arriver, parce que je n'ai rien trouvé qui me fît grand plaisir, excepté la situation des eaux de Pougues. Je désirais fort que ce fût là le but

de mon pèlerinage ; je le désire bien plus, depuis que j'ai vu le Mont-Doré ; j'y suis arrivée sous de mauvais auspices. Les environs de Clermont m'avaient paru charmants, je désirais en voir la sortie, mais je suis partie à deux heures du matin. On ne distinguait rien, et, lorsque le jour a paru, cet ennuyeux et éternel Puy-de-Dôme s'est présenté à moi pour ne me quitter de longtemps. A six heures, nous nous sommes arrêtés dans une cabane, où nous avons pris d'excellent lait et du courage contre les cahots ; j'avais trouvé une manière de me coucher sur le matelas, qui me les rendait supportables. Ainsi nous sommes arrivés à Rochefort ; il était dix heures ; le cheval devait séjourner : on m'a proposé de dîner, je n'avais point faim. Je me suis promenée le long d'un ruisseau charmant, dans un pays très agréable. Je crois vous avoir entendu parler du château de Rochefort ; il fait, entouré de ses vieux arbres et de ses ruines, un effet très pittoresque, et de la route on le voit sous plusieurs aspects également piquants. A midi, nous sommes repartis par une chaleur insupportable. J'ai recommandé au conducteur d'arrêter pour dîner au *Drap d'Or*, mais il a mangé l'ordre et mon dîner en même temps, car depuis nous n'avons pas même trouvé un morceau de pain. Pour comble d'infortune, un orage qui menaçait depuis longtemps a éclaté, la pluie nous a pris au dos, et, en tournant dans ce chemin qui tourne sans cesse, nous l'avons bientôt trouvée en face ; une forte grêle s'y est mêlée, rien du tout ne garantissait le devant de la carriole, de sorte que nous avons été mouillés et glacés jusqu'aux os. Dans cet état, je suis arrivée au Mont-Dore, et, pendant une demi-heure, nous

nous sommes arrêtés de porte en porte pour trouver un logement, que nous ne trouvions point; enfin, l'on m'a donné un petit cabinet, et, pendant qu'on le préparait, je me suis réchauffée comme j'ai pu à la cuisine; mais j'étais si fatiguée, si étourdie que je ne savais ce que je disais ni ce que je faisais; il m'a été impossible de rien manger. Une légion de puces affamées m'a fait de mon lit un enfer, et, lorsque le jour est venu me montrer dans quel affreux bouge j'étais logée, le courage m'a manqué. Aussitôt que j'ai pu me lever, j'ai voulu voir les promenades. On m'a montré une douzaine de pas à faire dans un endroit assez désagréable; je suis rentrée plus triste que je n'étais sortie. A force de monter en grade et de profiter des départs, je me trouve dans une chambre à feu assez passable, au moins pour le Mont-Dore: mon logement est en face de la fontaine où l'on boit. Vous la rappelez-vous? Le médecin vint me voir le soir, je lui demandai tout simplement une heure pour me baigner, il jeta les hauts cris : me baigner dans l'état où j'étais! Il fallait me reposer d'abord et commencer par boire; je me soumis, et dès le lendemain je commençai à boire deux verres d'eau coupée avec du lait; ils passèrent très bien, et je dormis une grande partie de la journée. Ainsi se passèrent trois ou six jours; mais le sommeil m'abandonna et la toux revint plus violente que jamais; le dégoût de toute nourriture et la faiblesse étaient extrêmes. Je fis de nouvelles instances pour qu'on me permît de me baigner, je ne pus l'obtenir. Le dixième jour, le médecin me proposa un vésicatoire; je lui répondis : Vous ne croyez donc pas que je sois en état de supporter les bains? En ce cas

je vais demander des chevaux et partir, car je ne ferai pas au Mont-Dore des remèdes que je puis faire ailleurs. Le résultat de la conversation fut un bain pour le lendemain, et le résultat du bain un mieux sensible; ce bain était d'eau mélangée, qu'un mourant aurait pu prendre sans inconvénient. Le mieux s'est bientôt arrêté, mais je n'ai point rétrogradé; depuis trois jours, je prends des douches sur l'épine du dos, et les bains dans toute leur chaleur; elle est de trente-deux degrés; j'en suis, à l'étonnement de tout le monde, moins fatiguée que des personnes plus fortes que moi. Je continue de boire; on assure que ces eaux, lorsqu'elles passent bien et ne font point cracher de sang, ne peuvent manquer leur effet, qu'elles sont merveilleuses. Résultat: je tousse beaucoup moins, mais ma poitrine est serrée comme dans un étau; je ne puis faire quatre pas ni surtout monter sans être étouffée d'une manière extrêmement pénible; je mange un peu plus, j'ai souvent de grands malaises, et je ne me tire d'affaire que par un grand repos. Lorsque je me sens de l'irritation, je m'étends sur mon lit et compte les solives du plancher; avec ce secours, le calme revient. Cette aptitude à l'imbécillité serait assez triste; elle n'a pas été assez forte pour me faire supporter votre silence sans murmures; vous avez vu mon chagrin, et, si vous saviez ce que c'est que de se trouver seule, malade, au milieu d'indifférents et dans un pays perdu, vous me pardonneriez d'avoir eu besoin d'une preuve matérielle du souvenir de mes plus chers amis.

» J'ignore combien de temps je pourrai supporter les douches, et je partirai dès qu'il sera possible. Vous me

demandez ce que c'est que mon médecin: il n'est pas plus mauvais qu'un autre. J'avais d'abord accusé ses lenteurs, mais il paraît qu'il a réellement été effrayé de ma faiblesse : je lui pardonne!

» Votre goût pour les hauteurs me gagne depuis que je me sens écrasée sous le poids des montagnes dont je suis environnée; les géants qui avaient osé combattre les Dieux n'étaient pas plus maltraités que moi. Pas une échappée pour la vue, pas une possibilité de grimper; mes forces ne le veulent pas, et je ne connais pas un seul promeneur qui voudrait d'ailleurs se soumettre à marcher si lentement, à s'arrêter aussi souvent. Je n'oserais pas le demander à une vieille connaissance. En deux mots, je n'ai fait société avec personne. Le climat est un des grands inconvénients du pays: aujourd'hui, un jour d'août; demain, un jour de janvier. Quelquefois on éprouve cette variation dans la même journée. Au reste, on ne se doute ici de l'excès ni de la chaleur ni de la sécheresse, mais les échos ne répètent que des désolations, et les vôtres m'affligent. Je crains que vous ne finissiez par en souffrir. Cependant, songez ce que doit être Paris, son odeur, sa poussière; cette idée me réconcilie avec le Mont-Dore. Je n'ai point reçu la lettre que vous m'avez adressée à Clermont; j'ai passé moi-même à la poste et, depuis moi, une de mes cousines y a envoyé tous les jours. Je regrette beaucoup cette lettre, elle m'eût épargné bien des chagrins.

» Les nouvelles de Rome sont très tristes, très ennuyées, très mécontentes; j'en excepte la dernière, qui était d'une inconcevable folie.

» Adieu, j'embrasse tendrement madame Joubert. Je ne finis pas cette lettre, je la reprendrai incessamment; je vous écris avec joie, mais avec fatigue, et je suis souvent obligée de m'interrompre pour aller compter les solives. »

Le courrier ne passait à Villeneuve que trois fois par semaine, et les lettres du Mont-Dore n'y arrivaient pas régulièrement. M. Joubert, inquiet de la santé de madame de Beaumont, se désolait de ne rien recevoir. Il avait eu cependant des nouvelles indirectes par madame de Vintimille, et il raconte le plaisir qu'il a ressenti en les lisant. La lettre de madame de Vintimille lui avait été remise au moment où il montait en voiture pour se rendre à la maison de campagne d'un de ses beaux-frères : « Je ne l'avais pas ouverte avant de partir, dit-il, parce qu'il m'avait fallu du temps pour jurer, tempêter et gémir de ce que je n'en recevais pas d'autres que celle-là. Nous allions à Bussy tristement, lorsqu'en lisant cette lettre, à la lueur d'une des quatre lucarnes de notre fourgon, j'ai trouvé et articulé la mention qu'elle faisait de vous : la carrossée eut, comme moi, une surprise qui ragaillardit tout le monde, jusqu'aux enfants et au cheval. Songez donc quelquefois avec quelle incurable fidélité on vous aime dans ce petit coin de terre, et que cela vous engage à guérir et à

nous faire part de ce que vous tenterez pour cette bonne œuvre. »

Il ajoute, pour la distraire, que son frère Arnaud, alors en traitement à Vichy, et qui doit passer par le Mont-Dore en revenant à Paris, a rencontré aux eaux un M. de Chazal, vieillard de soixante-seize ans, gai et bien portant, dont le régime consiste à *se tenir en appétit en ne mangeant pas*, qui considère une cuillerée à café de miel dans un verre d'eau, tous les matins, avec une rôtie de pain bien grillée, comme un régime excellent et recommande surtout de croire toujours qu'on souffre moins que l'imagination ne prétend. La supérieure de Villeneuve, d'après M. Joubert, vit elle-même, depuis quatre mois, d'un verre d'eau rougie et sucrée et supporte à merveille ses quatre-vingts ans. « Vous n'avez que trente et peu d'années, écrit-il en lui transmettant ces détails encourageants; si vous pouvez vous résoudre à vivre quelquefois couchée et à compter les solives souvent, vous vivrez autant que la supérieure, et vous serez aussi vive, aussi gaie que le M. de Chazal de mon frère. »

La lettre du 29 août est adressée à madame Joubert; elle annonce une légère amélioration et se termine par le portrait de la femme de chambre de madame de Beaumont.

Au Mont-Dore, ce lundi 29 août 1803.

« Votre lettre a suivi de bien près celle de M. Joubert, toutes les consolations me sont arrivées à la fois, ma belle dame; j'en avais besoin, car j'étais bien chagrine. Je mettais un prix infini à recevoir un mot de l'un de vous en arrivant; il me semblait que ce mot me donnerait le courage de supporter le long silence de tout le monde. Je n'ai rien trouvé, rien reçu, les courriers arrivaient sans m'apporter ce que je désirais; je me disais : M. Joubert est peut-être dans ses impossibilités d'écrire, mais Madame, pourquoi garde-t-elle le silence? Je ruminais toute seule tristement et souffrant beaucoup; à présent je n'ai plus de regrets que ceux de vous avoir causé de l'inquiétude. Au reste, quelque soin que j'y eusse pu mettre, mes lettres n'auraient pas été bien rassurantes ; je suis arrivée bien malade, et, jusqu'au moment où j'ai pris des bains, qu'on ne me croyait pas en état de prendre, j'ai été persuadée que le Mont-Dore serait mon tombeau; c'est la première idée qui m'a frappée en y arrivant, sans avoir cependant l'orgueil de croire qu'il fallait d'aussi hautes montagnes pour m'ensevelir. J'ai ces maudites, maudites montagnes sur le nez ou plutôt sur la poitrine, elles m'oppressent véritablement, et je n'ai d'autre plaisir dans mes promenades solitaires qu'à les déranger, à les empiler, enfin à me faire jour quelque part. Pour en finir de moi, ma belle dame, je vous dirai que, depuis cinq jours que je prends des grands bains

et des douches, je suis mieux, et voici à peu près en quoi consiste ce mieux : j'ai plus de forces; la diminution de la toux, je l'attribue au silence et au repos qui sont excessifs; ma poitrine reste opiniâtrement serrée, sans me faire d'autre mal; mais c'est bien assez pour m'ôter l'espoir de guérir. Je dois restituer quelques degrés à nos bains, ils ont trente-cinq degrés, près de trente-six; je n'y reste pas longtemps. Je suis curieuse de savoir si M. votre frère prend ses bains à quarante. Je voudrais trouver un autre mot pour exprimer combien je désire avoir de ses nouvelles; je ne crois pas avoir eu l'esprit de lui en demander, tant j'étais offusquée de la vue du Mont-Dore, de sa saleté, de ses puces, de ses cochons, de ses habitants et de ses étrangers; peut-être viendra-t-il incessamment, malgré mes représentations et ma description du pays. Je voudrais le savoir, car mon séjour ici est très incertain. Si j'ai la force de supporter les douches de suite, il ne sera pas long, et Dieu sait avec quelle impatience j'attends le jour de la délivrance; je compte m'en aller en litière, pour soigner mon mieux, s'il subsiste. Je rencontrerai peut-être M. votre frère sur son mulet! Quelle joie, quelle surprise, si j'eusse rencontré M. Joubert! L'impossibilité m'a fait quelque chose de si gros devant les yeux que je n'ai été frappée de cette idée que de souvenir. Dites-lui, je vous prie, à M. Joubert, que je suis fâchée de lui voir prendre Villeneuve en aversion. Si son imagination lui représentait Paris, comme je me le représente dans ce moment, il me semble qu'il serait plus indulgent. Vous savez qu'ici nous ne nous doutons ni de la chaleur, ni de la sécheresse. La Dordogne va son train,

s'échappant de partout; elle court très vite pour fuir ce vilain pays. Je vois que vous l'avez complètement oubliée; elle est limpide et vive, mais elle est toute nue, sans rivage, sans arbres.

» Je m'aperçois que j'ai très mal répondu à la lettre de M. Joubert; il me parle de madame Saint-Germain. Elle est insupportable en voyage, elle est tout empêtrée. Tout ce qui est inutile est sous sa main, tout ce qui est utile manque, elle est toujours effarée, elle ne sait ni faire un compte ni donner un ordre; elle veut tout faire, cela ne se peut pas; tout manque, je m'impatiente intérieurement; elle prend de l'humeur, et tout finit par s'apaiser sans en mieux aller; ici c'est le train accoutumé. Elle boit des eaux et s'en trouve très bien; j'en bois, sans qu'elles me fassent ni bien ni mal; c'est par ordre, ainsi ne grondez pas. Mon habit de cheval serait encore tout neuf, s'il ne m'avait servi contre le froid; il n'y a point ici de selle anglaise, et puis je ne saurais monter toute seule et je ne connais âme qui vive.

» Vous savez, ma belle dame, comme je suis devenue gourmande, d'autant plus que je n'ai point d'appétit; voici l'abrégé de notre cuisine : du beurre détestable, de la viande desséchée, des légumes crus et point de fruits.

» Adieu, ma belle dame; je finis ce griffonnage, interrompu dix fois, pour vous prier de ne pas perdre un moment à me récrire un mot, à cette adresse : « Madame de Vichy, rue des Capucins, pour remettre à madame de Beaumont, à Clermont, département du Puy-de-Dôme. »

» C'est une chose merveilleuse que la douche, j'en ai pris une d'une demi-heure ce matin, je suis mieux que je n'ai encore été. Dans cette bonne disposition, j'embrasse M. Joubert et vous, ma belle dame. J'écrirai à M. Joubert avant mon départ, qui sera, je crois, de demain mardi en huit, mais je m'arrêterai à Clermont. »

Madame de Beaumont annonce ensuite son départ du Mont-Dore et son intention de se rendre à Lyon. Elle ne sait pas encore où elle passera l'hiver; et, sans conserver beaucoup d'espoir, elle croit avoir éprouvé quelque bien des eaux.

Au Mont-Dore, ce 4 septembre 1803.

« Combien chaque lettre que je reçois de vous me donne de remords! J'avais fait un effort de courage pour vous écrire de Clermont; je n'y ai pas trouvé un mot de vous, je n'en ai point vu arriver à mon triste Mont-Dore, et, au lieu de jeter tout de suite les hauts cris, comme une sotte enfant, j'ai attendu pour me plaindre que le chagrin inondât mon cœur. Alors je vous ai écrit une lettre bien maussade que je voudrais ravoir, mais que cependant vous me pardonnerez un jour. Vous savez que les malades ressemblent aux enfants, et j'étais bien malade, beaucoup plus que je ne le disais et que vous ne le croyiez. Tous les passants me condamnaient sans rémission, je le voyais, et j'étais de leur avis. Cela ne compte pas; mais

le médecin en faisait autant; il m'a avoué que jusqu'à l'effet du premier bain, qu'il ne croyait pas que je pusse supporter et que j'ai pris malgré lui, il trouvait impossible de me tirer d'affaire; j'ai appelé de leur arrêt, jusqu'à une rechute qui sera pour cet hiver; elle sera d'autant plus facile que je n'ai pas perdu l'habitude de tousser. Vous avez eu tort de rire des puces et des cochons et de la saleté du lieu; je vous affirme que, dans l'état de faiblesse où j'étais, le tourment et le dégoût ajoutèrent beaucoup à mes souffrances. Je crois que l'ennui m'est bon, ce qui, d'après Figaro, est bien mauvais signe; ce n'est pas lui cependant qui me chasse, c'est le froid. Il gèle toutes les nuits, et un vent de nord très violent fait plus mal que les bains ne feraient de bien. Demain donc, je prends ma dernière douche, et après-demain mes adieux au Mont-Dore, où je ne retourne que sous peine de la vie. Je ne voudrais pas donner à un tyran l'idée d'exiler dans un tel lieu. J'irai de là, c'est-à-dire de Clermont, à Lyon; j'y attendrai des lettres qui décideront de mon hiver. Le médecin d'ici me conseille fort de le passer dans le midi de la France et, comme de raison, de revenir l'année prochaine. Je dois avouer que ce médecin, qui ne me plaît pas, est instruit, qu'il est fort simple dans son langage et dans sa médecine, et point du tout charlatan sur ses eaux; il m'en a fait boire constamment; j'ai obéi, car je suis devenue très docile.

» Je n'ai point reçu de nouvelles de M. de Chateaubriand depuis ma dernière lettre, elles étaient extravagantes de gaieté; j'en trouverai à Lyon, où, quelque parti que je prenne, je resterai au moins jusqu'au 18 septembre;

voyez si vous avez le temps de m'y faire parvenir un mot. J'écrirai de Clermont à madame Joubert. Je lui demande pardon de vous avoir inquiétés, je vous en demande pardon à vous-même du fond de mon cœur. Conservez-moi votre amitié, et soyez sûrs tous les deux qu'elle est peut-être le plus fort lien qui m'attache à la vie : Villeneuve et Rome renferment ce qui m'est le plus cher au monde. Madame de Vintimille vous a donné de mes nouvelles, mais ne m'a pas répondu. M. Julien m'a écrit ; à Paris, il n'a pas voulu me quitter qu'il ne m'ait vue pendue ou plutôt rouée ; il m'a embarquée dans un cabriolet que je n'oublierai de ma vie, tant j'en suis restée meurtrie. Vous ai-je mandé que nous avions pensé brûler? Le feu a pris à une maison couverte de paille, environnée de maisons couvertes de même ; un peu de vent, tout était consumé ! Nous en avons été quittes pour la peur.

» Adieu, écoutez patiemment mon bavardage et pardonnez mon silence ; j'embrasse vous et madame Joubert. »

Les deux lettres suivantes, dont l'une est adressée à madame Joubert, sont écrites de Clermont, où madame de Beaumont s'était arrêtée quelques jours chez madame de Vichy, sa parente, et dont elle avait fort goûté le site et les environs. Elle remercie chaudement ses amis qui lui avaient demandé de venir passer l'hiver près d'eux, mais persiste dans son projet d'aller à Lyon. C'est là qu'elle prit la résolution fatale de se rendre en Italie.

Clermont, le 8 septembre 1803.

« Mon premier soin, en arrivant à Clermont, a été de réclamer cette lettre perdue qui m'a causé tant de chagrin et qui m'a rendue si maussade; on l'a trouvée avec beaucoup de peine, et, lorsque j'ai demandé la cause de cette négligence, on m'a répondu que jamais on ne regardait au dos d'une lettre; j'ai montré l'avertissement, mais il a bien fallu se payer de mauvaises raisons et se retirer bien vite pour lire mes trésors. Je tenais trois lettres de vous; l'enfant perdu a eu d'abord la préférence. Je trouve qu'on est sévère pour ce pauvre *Mercure*, il m'a fait plaisir au Mont-Dore, et il est très en vogue à Clermont. Tout ce que vous me mandez de Fontanes m'a fort divertie, et je me réjouis qu'il relise le livre de notre ami, mais où peut-il prendre que nous ne le voyons pas avec plaisir[1] ? Il me semble qu'on doit lire sur ma figure et qu'ayant si bien le talent naturel d'exprimer la déplaisance, elle devrait aussi exprimer le *bien aise*; il faut donc prendre mon parti de n'être que maussade. Je vous dirai quelque jour la cause des assiduités de M. de Lézay, elle est vraiment plaisante. Mais combien vous étiez dans l'erreur de croire que l'activité dans laquelle je vivais était une preuve et une cause de mieux! Elle me tuait;

1. Madame de Beaumont avait mal compris la lettre de M. Joubert; celui-ci avait dit que M. de Fontanes croyait à tort la société de la rue Neuve-du-Luxembourg mal disposée contre un de ses amis.

la pauvre goutte d'huile se consumait, avec une rapidité effrayante, je le sentais, et en arrivant au Mont-Dore je ne sentais presque plus rien. Ces eaux ont été chercher de la vie je ne sais où; enfin me voilà marchant sans peine et plus animée que je ne le voudrais, car je crains que l'huile ne brûle trop vite. Me voilà devenue une vraie poule mouillée. C'est ce que vous voulez. Cependant une journée a pensé me faire perdre tout le fruit de mes eaux. Les derniers jours que j'ai passés au Mont-Dore ont été troublés par le vent du Nord le plus froid, et le jour de mon départ il a été si violent qu'il a tout renversé; que, vêtue comme au mois de janvier, j'ai horriblement souffert du froid; il en est résulté que je suis arrivée à Clermont avec de fortes douleurs dans le cou, dans les épaules et un rhume qui durera plus longtemps qu'elles n'ont duré. Arriver par un orage et s'en aller par une tempête, il me semble qu'il y a là du guignon! Vous voyez que j'ai bien fait de m'obstiner à rester et de m'obstiner à prendre des bains. Le médecin m'a juré que désormais il n'oserait pas s'opposer au violent désir d'un malade. Quoiqu'il ait vu des exemples merveilleux de ces eaux, il ne revient pas de l'effet qu'elles ont fait sur moi, des forces qu'elles y ont été rechercher.

» J'ai reçu le 6 septembre votre lettre du 1er et une sans date, mais me fût-elle parvenue dans le fort de ma détresse, croyez-vous que je fusse arrivée au milieu de vous avec l'idée d'y mourir, et c'était la seule qui m'occupât; je n'aspirais qu'à un mot de vous, quoique j'aie vivement senti toute l'horreur de la solitude et que j'aie beaucoup perdu de mon goût pour l'auberge. D'ailleurs, je n'eusse pas été

en état de soutenir le voyage. Je n'en ai pas moins senti tout ce qu'il y a de bon et d'aimable dans votre proposition, j'en suis touchée sans en être étonnée ; vous et madame Joubert, êtes bien les amis qui savent aimer de la manière la plus aimable, aussi j'aurais bien dû n'accuser que la poste de votre silence ; je ne me pardonne pas ; mais vous devez me pardonner, parce que j'ai été bien malheureuse ; sans l'exactitude de Rome, je me serais crue abandonnée du monde entier. Je vous ai mandé qu'il me serait impossible de vous donner ma marche précise avant d'être à Lyon ; ainsi je ne rabâcherai pas. Je veux vous dire que la ville de Clermont m'enchante, ses toits plats, les fontaines, les points de vue, sa cathédrale, tout cela en fait une ville singulière et plus agréable que tout ce que j'ai vu, excepté Lyon. Demain, je dois faire une promenade aux environs : je vous en rendrai compte. Cette pauvre ville est encore tout épouvantée d'un horrible fratricide qui s'y est commis ; c'est l'histoire de Caïn, renouvelée de la Bible, mais beaucoup plus atroce : un frère aîné, mauvais sujet, jaloux de son cadet, jeune homme très intéressant, sachant que son grand-père lui laissait cinquante mille livres, a dans la nuit massacré son frère ; il l'a percé de vingt coups de sabre. La malheureuse mère, venue au bruit, mais trop tard, a été baignée du sang de son fils chéri ; le monstre s'est sauvé. Dans le premier moment de son désespoir, elle a accusé l'aîné de ses fils ; puis elle est tombée dans un affreux délire, chargeant et déchargeant tour à tour le coupable. On n'a pu cacher au vieillard cet horrible événement, et on prétend qu'il se reproche d'avoir élevé ce monstre dans de mauvais principes. Le malheur de cette

famille est de ceux sur lesquels l'imagination ne saurait s'arrêter.

» Le médecin de M. votre frère me semble un vieux fou, son régime ne sera pas sûrement adopté par moi; mais je crains bien de vous retrouver à la rôtie et à la cuillerée de miel. Ce soin continuel de sa santé me semble la plus cruelle de toutes les maladies; et votre vieille prieure, vous appelez cela vivre? Lisez, si cela est possible, cet horrible griffonnage. Madame Saint-Germain m'a tant de fois interrompue de ses sottes et inutiles questions que j'ai fait cent bêtises. Cette lettre devrait être jetée au feu, mais le moyen de la recommencer!

» Adieu, j'écrirai ce soir à madame Joubert. »

Clermont, 9 septembre 1803.

« Je rentre d'une promenade ravissante, j'ai vu le pont de pierre, ses incrustations, j'ai vu des arbres superbes, des prairies enchanteresses, des perspectives immenses; toute cette joie s'est terminée par une quinte de toux, telle que je n'en avais pas eu depuis bien longtemps; elle est suivie d'une violente irritation à la poitrine. Il en résultera donc, de toute la peine que je me suis donnée, que j'aurai acquis la force de résister un peu plus longtemps au mal! M. de Chazal en dira ce qu'il voudra, on n'est pas maître de rejeter une idée noire, lorsqu'elle vous obsède; je plaide ici une cause qui n'est pas la mienne. Plût à Dieu que mon imagination seule fût malade! Mais pourquoi, ma belle dame, vous entretenir de ces tristes sottises,

lorsque je devrais n'employer mon temps qu'à vous remercier de votre aimable lettre, de votre aimable proposition, que je n'accepte pas pour le moment. Je vais à Lyon. Là je me déterminerai ou à revenir, ou à passer mon hiver dans des pays chauds. Je vous écrirai aussitôt que je saurai ce que je veux et ce que je puis.

» Nous avions au Mont-Dore un médecin qui est exactement le pendant de celui de Vichy; c'est un vieux commandeur de Lacépède, qui, pour son plaisir, exerce la médecine depuis quarante ans, qui a fait des cures superbes, qui est grand, maigre, sec, et qui a par-dessus l'autre le mérite de magnétiser; je ne sais malheureusement rien de ses systèmes, car il en a aussi; il marche et fait marcher beaucoup ses malades, voilà tout ce que je sais. Je n'en ai rien dit à M. Joubert, parce qu'il n'aime pas les *pendants*. J'ai aussi oublié de lui faire compliment des *Mélanges* de M. Suard; il les attendait avec impatience, et enfin ils paraissent.

» Je voulais lui dire que cette cousine que j'ai retrouvée ici est la meilleure, la plus excellente personne qui existe au monde, qu'elle m'adore, parce que je suis fille de ma mère, et que j'entends parler ici de mes vieux parents et de mon malheureux père d'une manière qui me donne de vraies jouissances.

» Adieu, Madame, j'aurais beaucoup de choses à vous dire encore, si je n'étais pas obligée d'aller compter les solives. Si je ne m'embarque pour le Midi, j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. A présent que je suis moins enfant, le plaisir de voir de l'écriture de M. Joubert est troublé par la crainte qu'il ne soit fatigué d'écrire. Il ne

me dit pas comment il a trouvé son frère, et si lui-même est content ou peu mécontent de sa santé. »

M. Joubert, informé, par une lettre qui nous manque, de la résolution prise par madame de Beaumont d'aller à Rome, ne pouvait prendre son parti de ce voyage ; il avait le pressentiment qu'un séjour dans cette ville serait fatal à son amie. Le 14 septembre, il lui écrit : « Je n'ose m'opposer au Midi, il s'agit de tousser moins, et cela est sacré. Néanmoins, je crois quelquefois que le vent du désert et le froid de l'isolement vous sont plus funestes que tous les autres. » Le 12 octobre, il ajoute : « Je n'ai jamais entendu dire que l'air de Rome fût bon à rien. Vous me ferez haïr et détester ce lieu dont je rêvais avec tant de délices, par la seule raison que vous y êtes allée, ce semble, mal à propos. Nous parlons sans cesse de vous dans tous les coins de la maison, mon frère, madame Joubert et moi. Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre, et nous n'avons encore parlé à personne de ce quartier d'hiver qui nous désole. » Quand il reçut la lettre datée de Milan, il comprit à l'écriture toute la gravité du danger.

« Je suis arrivée à Milan en beaucoup meilleur état que

je ne l'espérais, quoique extrêmement fatiguée ; j'ai passé une journée et demie, non pas à compter les solives des planchers, mais à considérer des bonshommes à figure étrange, des oiseaux et des papillons; tout cela est déjà un peu fort pour ma tête, qui est d'un vide complet. Le mouvement de la voiture suspend ma toux, jusqu'à ce que la fatigue devienne extrême, de sorte que, si je pouvais bien voyager à mon aise, ce serait peut-être le meilleur de tous les remèdes ; maudit argent ! Je vais faire le reste du voyage plus commodément dans un bon cabriolet, avec le frère de Bertin, nos gens suivant dans un autre; cela me redonne du courage.

» La Savoie, depuis le pont de Beauvoisin jusqu'à Chambéry, et plusieurs lieues au delà, est un pays enchanteur : c'est Luciennes avec toutes ses variétés et peut-être une plus belle végétation. Le Piémont est excellent pour celui qui recueille, mais ennuyeux. Le Milanais est plus varié et plus agréable, moins cependant à mon gré que la Savoie. Ce qui me confond, c'est l'éclat de la verdure.

» Adieu, je ne vous écrirai plus que de Rome. Adieu, j'espère que le repos me rendra un peu moins imbécile; j'espère surtout que vous continuerez de m'aimer telle que je serai. Cela seul me rassure, le reste est douteux. J'embrasse madame Joubert. Mon cœur n'est que tristesse, aucun rayon de joie n'y a encore pénétré.

» Milan, 1er octobre 1803. »

Cette lettre est la dernière que nous ayons trouvée, et peut-être la dernière écrite par madame de Beaumont. M. Joubert répondit : « Votre lettre datée de Milan, 1er octobre, est arrivée ici le 8. La date qui la terminait portait dans ses caractères une telle empreinte d'accablement et de fatigue que les larmes m'en sont venues aux yeux. »

Madame de Beaumont était partie épuisée de Milan, sous la conduite de M. Bertin l'aîné, propriétaire des *Débats*, exilé alors en Italie, que M. de Chateaubriand avait envoyé au-devant d'elle. Elle le trouva lui-même à Florence. La faiblesse et la maigreur de la malade avaient augmenté d'une manière effrayante, elle ne pouvait plus ni marcher ni monter un escalier. M. de Chateaubriand la conduisit à Rome et l'installa dans un appartement retenu pour elle près de la place d'Espagne, sous le mont Pincio. Les médecins de Rome furent appelés, et déclarèrent qu'un miracle seul pouvait la sauver. Chaque jour à midi, quand le temps le permettait, elle faisait une promenade en voiture ; mais bientôt ses forces disparurent tout à fait, elle ne put même plus quitter sa chambre, et le jeudi soir, 3 novembre, les médecins avertirent M. de Chateaubriand qu'il était temps pour elle de songer à mettre ordre à sa conscience. Il accomplit avec un profond déchirement le suprême

devoir de prévenir madame de Beaumont du danger qui la menaçait; avec un calme surprenant, elle fit appeler l'abbé de Bonnevie, ancien aumônier à l'armée des princes, où M. de Chateaubriand l'avait connu, et attaché, comme grand vicaire, au cardinal Fesch; elle se confessa et fut ensuite administrée par le curé de la paroisse. Le vendredi, 4 novembre, à trois heures de l'après midi, elle rendit le dernier soupir.

Le lendemain à sept heures du soir, suivant l'usage italien, son corps fut transporté, à la lueur des torches et au milieu d'un grand nombre de Français accourus de toutes les parties de Rome, à l'église de Saint-Louis-des-Français. Le dimanche eut lieu la messe d'enterrement, puis le corps fut enseveli dans l'église même. Plus tard, et par les soins de M. de Chateaubriand, un tombeau de marbre blanc, que l'on peut voir encore à Saint-Louis-des-Français, fut élevé près de ceux des la Trémouille, des d'Ossat et des Mortemart. Il représente madame de Beaumont couchée et montrant au-dessus d'elle les médaillons de ses parents morts pendant la Terreur avec l'inscription : *Quia non sunt!* Une seconde inscription, gravée sur le marbre, porte ses noms et les deux phrases qui suivent : « Après avoir vu périr son père, sa mère, sa sœur et deux de ses frères, elle vint ici finir

ses jours. F.-A. de Chateaubriand éleva ce monument à sa mémoire [1]. »

La mort ne fit pas oublier madame de Beaumont, et tous ceux qui l'avaient connue gardèrent fidèlement son souvenir. Nous avons vu précédemment les regrets de M. de Fontanes; madame de Vintimille écrivait de son côté à M. de Chênedollé : « Quelle perte nous avons tous faite par la mort de cette malheureuse amie ! Je ne puis dire le chagrin que je ressens ; c'est une plaie qui ne se fermera jamais ; l'idée de ne plus la revoir me poursuit sans cesse, et il m'est doux de parler de cette peine à une personne qui, j'en suis sûre, sait m'entendre. » Quant à M. Joubert, « il honora de bien des larmes, nous dit M. P. de Raynal, les funérailles lointaines de l'amie qui lui avait été si chère; la nouvelle du triste événement lui était parvenue à Villeneuve ; il y resta tout l'hiver suivant, silencieux et enveloppé de sa douleur. » Il ne se consola jamais de la mort de « cette jeune femme qui n'avait paru dans la vie que pour en souffrir tous les maux », de celle qu'il appelait encore

1. Voyez à la fin du volume un appendice qui contient deux lettres de M. de Chateaubriand à M. le comte de la Luzerne sur les derniers moments de sa belle-sœur. L'auteur de ce touchant récit, sachant l'affection de M. Joubert pour madame de Beaumont, lui avait fait parvenir une copie de ces lettres, et cette copie a été retrouvée par bonheur dans les papiers de M. Joubert.

« la plus nécessaire de ses correspondances » ; il parle dans ses lettres « du grand vide qu'elle lui a laissé, de la pauvre société dissoute » ; et, écrivant à M. de Chênedollé, il lui dit : « Je ne vous dirai rien de ma douleur, elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupait pour moi dans le monde ! » Plus tard, à la fin de 1807, correspondant avec madame de Guitaut et lui parlant de sa fille Pauline, il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Son nom appartenait à une femme bien regrettée, bien digne de l'être, et dont l'amitié a fait les délices des dix dernières années de ma vie. J'ai déjà souhaité bien des fois que Pauline de Guitaut fût plus heureuse que Pauline de Montmorin. »

III

M. DE CHATEAUBRIAND

Ce fut en 1800, au retour de l'émigration, que se formèrent, par l'entremise de M. de Fontanes, ainsi que nous l'avons déjà raconté, les relations de M. Joubert avec M. de Chateaubriand. Elles devinrent bientôt très intimes et subsistèrent sans altération jusqu'en 1824, époque de la mort de M. Joubert. Le grand écrivain, qui avait quelques années plus tôt vu disparaître également M. de Fontanes, a bien souvent exprimé le vide laissé dans sa vie par la perte de ces deux amis.

M. Joubert passait, on le sait, une partie de l'année dans sa chère retraite de Villeneuve-sur-Yonne, et M. de Chateaubriand, surnommé par ses amis le

poète voyageur, s'éloignait plus souvent encore de Paris. La supériorité d'esprits si distingués, leur mutuelle confiance, les incidents si considérables et si variés de l'existence littéraire et politique de M. de Chateaubriand, devaient donner le plus vif intérêt à leur correspondance ; elle a malheureusement péri presqu'en entier.

Lorsqu'avec une sollicitude qui n'épargna aucune démarche, le premier éditeur de M. Joubert recueillit ses lettres en 1842, il songea d'abord à celles qu'avait dû recevoir M. de Chateaubriand, et il les lui demanda. Mais celui-ci ne les avait pas conservées, et l'on n'en put retrouver qu'une seule, remontant à 1819, et qui est contenue dans le premier volume des *Pensées*[1]. Quant aux lettres de M. de Chateaubriand à M. Joubert, les recherches les plus attentives ne m'ont permis d'en réunir qu'un nombre très restreint. M. Joubert avait dû les garder, mais tous ses cartons furent remis après sa mort à M. de Chateaubriand pour la publication des *Pensées*, et tout porte à croire que celui-ci, retrouvant les lettres qu'il avait adressées pendant plus de vingt ans à M. Joubert, les

1. La copie de cette lettre, qui avait servi de recommandation très originale et très spirituelle près de M. de Chateaubriand à M. Maillet-Lacoste, avait été conservée très précieusement par celui-ci, et fut remise par lui à la famille de M. Joubert. V. *Pensées*, I, 259.

réunit aux documents dont il s'entourait alors pour la préparation de ses *Mémoires*, et ne songea plus à les rendre; il les brûla sans doute par mégarde, lorsque, plus tard, quittant sa maison de la rue d'Enfer, il mit le feu, comme il le raconte lui-même, à une grande partie de ses papiers. L'insertion dans les œuvres de M. de Chateaubriand de plusieurs de ces lettres dont l'original a disparu, semble autoriser notre supposition.

Les lettres qu'on va lire sont au nombre de quatre: trois remontent à 1803 et complètent le récit du premier voyage de M. de Chateaubriand en Italie ; la quatrième est de 1822 et datée de Londres, où il venait d'arriver comme ambassadeur.

La première est écrite de Lyon, où M. de Chateaubriand, nommé récemment secrétaire de la légation française à Rome, avait dû se rendre pour recevoir les instructions du cardinal Fesch, son ministre. Elle est adressée tout à la fois à M. de Chênedollé, qui espérait être bientôt attaché à la même légation, et à M. Joubert. M. de Chateaubriand, âgé seulement de trente-cinq ans, était à ce moment dans tout l'éclat de sa réputation littéraire. Le succès du *Génie du Christianisme*, publié l'année précédente, avait été considérable et de beaucoup supérieur aux espérances de son auteur. Lui-même raconte dans ses *Mémoires*

10.

avec quelles hésitations et quelles craintes il avait, en 1799, dans son exil à Londres, entrepris l'apologie de la religion catholique, qui, après les attaques si prolongées des philosophes, venait d'être exposée aux persécutions les plus terribles : « Quelle espérance pouvais-je avoir, dit-il, moi sans nom et sans prôneurs, de détruire l'influence de Voltaire, dominante depuis plus d'un demi-siècle, de Voltaire, qui avait élevé l'énorme édifice, achevé par les encyclopédistes et consolidé par tous les hommes célèbres de l'époque? » Mais l'œuvre, apparaissant au moment où le Premier Consul signait à la fois le Concordat et la paix d'Amiens, correspondait admirablement au besoin de foi et de consolations religieuses qu'éprouvaient toutes les âmes chrétiennes, après tant d'adversités subies et de spectacles tragiques. Bonaparte le comprit mieux que personne, et, le jour de Pâques 1802, en même temps qu'il ordonnait de publier avec grand appareil le Concordat dans tous les quartiers de Paris et qu'il assistait lui-même, entouré de ses généraux, au *Te Deum* solennel chanté à Notre-Dame, pour célébrer la paix générale et le rétablissement du culte, il faisait insérer au *Moniteur* par M. de Fontanes un compte rendu officiel du *Génie du Christianisme*. M. de Chateaubriand pouvait donc justement écrire vers cette époque : « J'aurai

joui à peu près de tous les succès littéraires qu'un homme peut atteindre pendant sa vie [1]. »

On comprendra dès lors le regret qu'il manifeste de quitter Paris, si plein du bruit de son nom. Ce regret était d'autant plus grand qu'il ne trouvait pas le titre de secrétaire de légation tout à fait digne de son mérite ; il eût désiré une situation diplomatique plus indépendante, et ne s'était décidé à partir pour Rome que sur les instances de son ami M. de Fontanes et du vénérable abbé Émery, directeur du séminaire de Saint-Sulpice : le premier, admirateur passionné de Bonaparte et plein de confiance en son génie, tenait à attacher de bonne heure M. de Chateaubriand à la fortune du Premier Consul ; le second représentait à l'auteur du *Génie du Christianisme* combien le poste de Rome lui convenait au lendemain du Concordat, quelle signification devait avoir sa présence en Italie, et quelle influence salutaire elle pouvait exercer sur les relations de la France et de la Papauté.

M. de Chateaubriand ne s'éloignait pas non plus sans tristesse de ses amis et de la société, qui, avant la maladie de madame de Beaumont, se réunissait chaque soir dans le salon de la rue Neuve-du-Luxem-

1. Lettre à M. Guéneau de Mussy, 31 août 1803.

bourg, et se rassemblait depuis peu dans celui de M. Joubert.

Un court passage de cette première lettre est cité dans la notice biographique de M. Joubert, où on la signale comme « un premier sourire de cette imagination devenue si pathétique et si grave en traversant les événements et les années ». M. de Chateaubriand s'y montre en effet sous le jour le plus aimable, plein d'affection pour ceux qu'il a laissés à Paris, d'enthousiasme pour les beautés de la nature, de simplicité et de bonne humeur.

Avant de décrire le Morvan et les coteaux du Lyonnais, il raconte son passage à Villeneuve-sur-Yonne, qu'il ne connaissait pas encore, et son chagrin de n'avoir pu distinguer la maison de M. Joubert.

A MM. DE CHÊNEDOLLÉ ET JOUBERT

Lyon, dimanche de la Pentecôte, 1803.

« Je suis arrivé hier au soir à onze heures, mon très cher ami. Si le cardinal m'avait suivi d'aussi près qu'il l'avait dit, il serait ici actuellement. Ainsi je conclus qu'il n'est pas parti, et Dieu sait quand il arrivera! Je crains bien d'être ici pour une huitaine de jours.

» La rapidité de mon voyage m'a empêché de bien jouir des magnifiques campagnes que j'ai parcourues depuis

cinq ou six lieues avant Autun jusqu'à Lyon. Mais je doute, cher Chênedollé, que l'Italie nous offre rien de plus beau. Je vais essayer de te les décrire pour toi, pour notre petite société et surtout pour Joubert. Ce morceau de ma lettre le regarde particulièrement, et, pour le traiter à sa façon, je vais prendre les choses dès leur *source*.

» Jeudi, à une heure et demie, mon cher Joubert, j'étais embarqué pour l'Italie. J'avais fait le brave en partant, mais je ne fus pas plus tôt seul que je commençai de pleurer, et cela m'empêcha de voir ce qui se passait au faubourg Saint-Antoine. De sorte que vous serez obligés de renfermer votre curiosité sur ce point. Je sens que cela est bien pénible, mais voici de quoi vous dédommager. Je ne m'aperçus de la verdure des arbres qu'aux environs de Melun, où un gros oh ! oh ! à la manière de Saint-Germain[1], me tira du fond de mes souvenirs, qui étaient tous pour vous; j'entends pour *vous, la société*. C'était Auguste, qui avait vu deux chèvres se tenant debout pour manger les feuilles d'une branche. Cela avait charmé Auguste, et j'en fus moi-même charmé. Nous arrivâmes à Melun, et, pour former mon jeune homme, je lui dis de descendre, de hâter les postillons, etc. Auguste court à l'écurie, et je le vois le moment d'après reparaître monté sur le porteur, un fouet à la main et plein d'une joie qu'il ne pouvait cacher. — Nous voilà roulant de nouveau. Je remarquai sur la gauche une vue, le long de la Seine, assez agréable. C'est un coteau planté, la

1. Domestique de madame de Beaumont, et mari de sa femme de chambre.

rivière au pied, quelques villages épars au fond et des lointains de forêts. — J'ai vu un singulier effet de bois : dans un taillis de trois ou quatre ans, tout le fond des branches, à partir du tronc, était couvert de feuilles séchées et rougies de l'autre année, et la cime des branches portait des feuilles nouvelles d'un vert tendre ; j'ai comparé cela dans ma tête à un cœur qui aurait eu beaucoup de chagrins autrefois et qui commencerait à pousser de jeunes espérances. Une autre comparaison bien différente m'est venue, en voyant la Seine limoneuse, quoiqu'il fît un temps serein : c'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur, le fleuve reste teint des eaux de la pluie, et à soixante lieues, comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : Les flots ou les jours ont été troublés à leurs sources. Je ne sais ce que je vous écris, mais vous recevrez tout cela, bon ou mauvais.

» Rien de remarquable jusqu'à Sens, où nous arrivons à onze heures. Seulement Auguste a demandé plusieurs fois d'un air capable au postillon : « N'est-ce pas là Villeneuve-la-Guyard ? N'est-ce pas là l'Écluse ? etc., » et il se trompait toujours. Mais il avait l'air de connaître le monde. A Sens, il ne voulait pas absolument que ce fût Sens, et il m'a presque impatienté. Il faut vous dire qu'il parle comme son père et comme sa sœur, ayant cette grosse voix des jeunes gens qui deviennent hommes ; les bonnes femmes appellent cela *muer* de voix ; *sa voix mue*. J'aime cela, parce que je vois un oiseau qui change son duvet en plume.

» Nous frappons à la porte de l'auberge, car nous vou-

lons souper : tout le monde dort. Une servante crie enfin : « Qui est-ce qui est là ? — Des voyageurs, ouvrez! — Ah! ce n'est donc pas de la troupe ! — Non, deux messieurs en poste. » — On ouvre : la servante paraît, tenant un bout de chandelle à la main. Nous descendons, on nous introduit dans la cuisine : « Ces messieurs couchent-ils? — Non, ils soupent. Vite! Qu'avez-vous à me donner? » — On va interroger la maîtresse, qui est dans son lit, au fond de la cuisine : « Monsieur, la maîtresse va se lever. » La maîtresse paraît à moitié habillée : une figure honnête, un son de voix fort doux : « Monsieur veut-il une volaille? — Oui. — Et des asperges? — Je veux bien. » Elle regarde Auguste et devine qu'il est mon domestique, mais elle n'ose pas trop le dire. On allume un grand feu, on établit une table dans le coin d'une grande cheminée. Je vois rôtir le poulet. Auguste vole son assiette, qu'on avait mise sur la même table, et s'établit sur la table de la cuisine. J'ai un peu détourné la tête pour le laisser faire : il me tirait d'un grand embarras ; je n'aurais pas voulu l'humilier, et en même temps il était bon qu'il se tînt d'abord à la distance où il doit être. On me sert le poulet, je le partage, j'en donne la moitié à Auguste, qui mourait de faim. Tandis que nous mangeons, on frappe à la porte : ce sont trois voyageur du coche d'Auxerre, ils arrivent faisant un grand bruit, et tombent dans le silence en me voyant. Ils reprennent courage : « Nous avons acheté cent cinquante milliers de sucre, dit l'un, *payés au comptant !* — La guerre va faire renchérir les sucres. — M. Simon en attend de l'Orient. — Allons, messieurs, on vous attend à la dili-

gence, » dit un cocher qui survient. — « Achevons notre bouteille de bière. Bonsoir, madame. » Tout sort. Je paye le souper douze francs, c'est très cher; mais j'ai oublié six œufs dans le menu, une bouteille de vin et une mauvaise soupe. Nous partons.

» J'avais calculé qu'il ferait jour, lorsque nous arriverions à Villeneuve-sur-Yonne. Mon cher Joubert, quelle fatalité! Je m'endors et ne me réveille qu'à la porte, hors de la ville! Il fait grand jour, je demande où est Villeneuve, je regarde derrière moi, et je vois une jolie petite église. Je descends, je cours à l'église, je cherche à découvrir votre rue. Madame de Beaumont me l'avait décrite: une petite rue en montant à gauche. Je crois que je l'ai vue, je n'en suis pas très sûr; il n'est que quatre heures, le moyen d'éveiller mademoiselle Piat[1]? Je balance un moment, mais enfin je renonce à ce pèlerinage. Qui m'aurait dit que dans cette petite ville demeurerait un homme que j'aimerais tendrement, un homme rare, dont le cœur est de l'or, qui a autant d'esprit que les plus spirituels et qui a, par-ci par-là, du génie? Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous. Il n'y a point d'homme d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie. Après cela, rengorgez-vous, et convenez que je suis un grand homme, mais mangez du *roast-beef* et buvez du vin de *Porto*, vous avez besoin de vous fortifier. Mon cher enfant, *il faut faire vie ou*

1. Vieille demoiselle de Villeneuve qu'aimaient beaucoup M. Joubert et madame de Beaumont.

feu qui dure, je ne sais lequel on dit. Mais cela veut dire qu'il faut vous conserver longtemps et très longtemps pour madame de Beaumont, pour madame de Vintimille, pour M. Julien, pour M. Pasquier, pour Chênedollé, pour le vénérable Fontanes, et enfin pour moi. C'est par politesse pour la *société* que je me nomme le dernier.

» Au reste, je trouve madame de Beaumont trop sévère : les coteaux de Villeneuve sont, il est vrai, secs et pelés, mais ils sont assez hauts et ont un faux air de montagnes qui ne leur va pas mal. J'ai vu aussi certain bois dans un enfoncement qui pourrait être produit parmi les pièces du procès; sans compter les couchers de soleil, qui sont beaux de l'aveu des deux parties. Je n'ai vu qu'un soleil levant, qui n'était pas merveilleux à la vérité, mais le matin n'est pas le soir, et je tiens qu'à la brume, entre chien et loup, Villeneuve est un très joli pays. Il y a des beautés qui, comme vous le savez, ne supportent pas le grand jour. Franchement, je vous aime encore mieux juché dans votre bibliothèque de la rue Saint-Honoré que dans la petite rue en montant à gauche, que j'ai vue à quatre heures du matin. Je crains que le maire, s'il m'a aperçu, ne m'ait pris pour un Anglais qui venait examiner les lieux et peut-être sonder l'Yonne, pour y conduire la flotte de Nelson.

Rien de bien remarquable jusqu'à Auxerre. Une poste après cette dernière ville, commence le vilain pays dont m'a parlé madame de Beaumont. J'ai reconnu le ruban blanc parcourant tristement, non pas des bruyères, mais de vilains coteaux roussâtres, où les ceps de vigne s'aperçoivent à peine. J'ai vu aussi le petit coin de vallon après le vi-

lain pays; c'est une vue très fraîche sur l'Yonne; mais à Pierre-Écrite, neuf lieues avant Autun, commence un pays enchanté. Ce sont des espèces de petites montagnes, comme dans le Bourbonnais, mais elles sont beaucoup plus agréables, parce qu'elles sont couronnées de forêts, et leurs vallées sont laissées en herbe; il y paît ces bœufs du Morvan, qui font, je crois, la richesse du pays; l'espèce en est assez petite, mais elle a l'air plus vigoureux et elle est d'une vue plus agréable que les grands troupeaux du Cotentin. Je me suis trouvé engagé dans les monticules, partie de jour et partie de nuit, les oiseaux chantaient de tous côtés, et j'ai entendu à la fois les trois passagers du printemps, le coucou, la caille et le rossignol. Un petit bout du croissant de la lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sens que, si la lune n'avait pas été là réellement, je l'aurais toujours mise dans ma lettre. C'eût été à vous à me convaincre de fausseté, l'almanach à la main [1]. Tandis que je faisais un roman, Auguste dormait sur mon épaule. Pauvre jeune homme, il va commencer la vie sous les auspices d'un maître dont les premiers jours n'ont été protégés par personne; nul ne s'est chargé de me faire voyager, mais je ne suis pas *Auguste*, et tout le monde n'est pas le filleul de madame de Beaumont. Savez-vous que j'eusse assez aimé autrefois à être l'esclave d'un bon maître? Je suis sûr que cette propriété de l'homme sur l'homme devait établir parmi les anciens des relations

1. Cet aimable et spirituel aveu ne donne-t-il pas le secret de M. de Chateaubriand sur des procédés de description auxquels ce grand artiste avait probablement eu bien souvent recours?

d'amour et d'intérêt que nous ne connaissons plus. C'est pourquoi le mot domestique, qui vient de *domus*, indiquait dans le serviteur une partie de la maison, presque un membre de la famille. Tout cela n'est pas bien fier, mais je suis ennuyé de courir toujours pour mon compte les chances de la vie, et, si quelqu'un voulait se charger de me nourrir, de me vêtir et de m'aimer, cela me ferait grand plaisir.

On peut remarquer, en traversant la Bourgogne, le berceau de notre nation et pour ainsi dire la source du sang français : les hommes et les femmes ont les traits délicats, la taille élégante, la démarche gracieuse. Je ne sais quoi de leur vin semble couler dans leurs veines. Ils sont proprement vêtus, leurs équipages champêtres sont légers, leurs chariots, portés sur quatre petites roues en bois blanc et traînés facilement par un seul cheval, semblent faits pour être dessinés dans des tableaux de paysages. A Chalon et le long de la Saône jusqu'à Lyon, la scène change ; vous commencez à trouver de grands hommes, des femmes bizarrement vêtues, portant sur la tête une cornette de toile blanche surmontée d'un petit chapeau plat de castor ; il y a ici évidemment un mélange de sang, d'usage, de mœurs suisses : j'ai vu, dans des gravures des treize cantons, des paysans ressemblant absolument aux paysans du Mâconnais. La nature change également de face. Ce ne sont plus de petites vallées, irrégulièrement dessinées dans les détours d'une multitude de petites montagnes ; c'est un immense vallon, formé d'un côté par une chaîne de ces montagnes du Morvan qui vont se joindre à celle du Forez, du Bour-

bonnais, du Lyonnais et des Cévennes, et de l'autre dans le lointain par les Alpes. Dans cette vallée coulent le Rhône et la Saône; ils sont séparés par des collines, qui sont presque insensibles à l'œil, quand on les regarde de la haute chaîne de coteaux, qui forment ce que j'appellerai le bord français de cette magnifique vallée. Lorsqu'on a passé Mâcon, on est prêt à se récrier à chaque pas sur la beauté du paysage. La Saône se déroule dans une vallée, qui tantôt est un champ de blé, tantôt une prairie où un homme disparaît en marchant dans la hauteur de l'herbe. Les marguerites, qui y abondent dans cette saison, y forment quelquefois de grandes zones blanches dans la verdure, de manière à vous faire croire que c'est un autre fleuve qui vient se joindre à la Saône. Dans plusieurs endroits, cette prairie est divisée en carrés par des fossés plantés d'arbres, excepté sur le côté que rase la Saône, de sorte que les compartiments sont autant de petits bosquets de verdure qui viennent s'ouvrir sur le fleuve. La rive droite de la vallée est formée par de hauts coteaux, chargés de vignes, de grands bois, de maisons de campagne, de champs de mûriers, les uns présentant parallèlement le flanc à la Saône, les autres n'avançant que leurs pieds ou leurs croupes, de manière que leurs vallons sont perpendiculaires au fleuve. Le côté gauche est une plaine parsemée de petites collines et terminée par les Alpes, dont on découvre la cîme blanchie comme une barrière de nuages à l'horizon.

» Quand j'ai vu ce beau tableau, le soleil se couchait, l'ombre des hauts coteaux du Lyonnais descendait dans la

vallée, dont elle couvrait régulièrement une moitié, tandis que de l'autre côté du fleuve tout était illuminé jusqu'au sommet du mont Blanc.

» Me voilà arrivé à Lyon. Gardons-en la description pour la prochaine lettre; la patience de Joubert doit être fatiguée, je sens qu'il n'aime pas ce qui est long, parce que cela l'empêche de dormir. Je dis donc bonsoir à la *société* : à cette pauvre madame de Vintimille, qui a été si malheureuse; à M. Julien, qui est si heureux; à Saint-Martin, qui est si triste et à qui je dois beaucoup manquer; à Joubert, dont le cœur a tant de sérénité; enfin à toi, cher Chênedollé, que j'aime par-dessus tout, que j'attends en peu de temps, et à qui je n'ai autre chose à recommander. »

La description promise se trouve dans la lettre adressée à M. Joubert de Turin le 17 juin 1803, que M. de Chateaubriand a publiée lui-même dans le volume de ses *Voyages*, et à laquelle nous ferons seulement quelques emprunts [1].

« J'ai revu, dit-il, les vieilles murailles des Romains défendues par les braves Lyonnais de nos jours, lorsque les bombes des conventionnels obligeaient notre ami Fontanes à changer de place le berceau de sa fille... Vous aimez les cloches, venez à Lyon; tous

1. *Voyages*, p. 313, édition Pourrat et Furne, 1832.

ces couvents épars sur les collines semblent avoir retrouvé leurs solitaires. »

Dans ses *Mémoires*, il ajoute qu'il fut témoin, avant de quitter Lyon, des cérémonies de la Fête-Dieu renaissante, présidées avec la pompe et la magnificence des anciens temps par le cardinal Fesch, au milieu du transport et de l'enivrement de la population.

Il rend compte, dans la même lettre, de témoignages reçus sur sa route et qui « lui causèrent le plaisir le plus vif qu'il ait éprouvé dans sa vie ». « Il m'est arrivé quelquefois, écrit-il, tandis que je me reposais dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, me disaient-ils, leur enfant pour me remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait alors ce plaisir vif dont je parle? Ce qui me touchait, c'était, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait naître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Je ne sais ce que vaut mon ouvrage ; mais aurais-je goûté cette joie pure, si j'eusse écrit avec tout le talent imaginable un livre qui aurait blessé les mœurs et la religion? »

Cette lettre contient encore, sur l'aspect des Alpes

à la fin du jour, une phrase que nous ne résistons pas au plaisir de citer et qui peint de la manière la plus heureuse un effet observé souvent dans les montagnes : « L'air devint transparent à la crête des monts; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts et s'élevait vers leur cime[1]. »

Dans une autre lettre, datée de Milan le 21 juin 1803 et publiée également par M. de Chateaubriand, il fait part de l'enchantement produit sur lui par la Lombardie : « Des prairies, dont la verdure surpasse la fraîcheur et la finesse des gazons anglais, se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment; ceux-ci sont surmontés de vignes, qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des pay-

1. M. de Chateaubriand a, dans ses *Mémoires*, décrit avec la même simplicité et la même vérité le lever du soleil, qu'il observa en 1828 sur le Simplon, en se rendant de nouveau à Rome, mais cette fois comme ambassadeur : « Au village du Simplon, j'ai vu le premier sourire d'une heureuse aurore. Les rochers, dont la base s'étendait noircie à mes pieds, resplendissaient de rose au haut de la montagne, frappés des rayons du soleil. Pour sortir des ténèbres, il suffit de s'élever vers le ciel. »

sannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font monter et descendre des barques sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse, jusqu'à Milan, centre du tableau; à droite, on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes. »

Puis il mentionne une visite au général Murat, qui tenait alors, comme gouverneur de la République Cisalpine, garnison à Milan, et une fête donnée à l'occasion du baptême du deuxième fils du général et de Caroline Bonaparte.

Il écrivit encore de Florence plusieurs lettres à M. Joubert, mais ces lettres ont été perdues.

Le 27 juin au soir, il prend la plume en arrivant à Rome, et s'écrie : « M'y voilà enfin, je suis accablé par ce que j'ai vu! Quelle ville! Quels souvenirs! » Et, se reprenant à plusieurs fois pour achever cette lettre souvent interrompue, il la termine par le récit de sa visite au pape Pie VII : « Sa Sainteté m'a reçu hier; elle m'a fait asseoir auprès d'Elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'Elle lisait le *Génie du Christianisme*, dont Elle avait un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne prélat et un

prince plus simple : ne me prenez pas pour madame de Sévigné[1] ! Le secrétaire d'État, le cardinal Consalvi, est un homme d'un esprit fin et d'un caractère modéré. Adieu. Il faut pourtant mettre tous ces petits papiers à la poste[2]. »

Ici s'arrêtent les lettres à M. Joubert, publiées par M. de Chateaubriand lui-même. Le titre de ce travail ne permet pas de suivre le nouveau secrétaire de légation dans tous les détails qu'il donne sur Rome, soit dans la suite du volume de ses *Voyages*, soit dans sa correspondance avec MM. de Chênedollé et Guéneau de Mussy, recueillie par M. Sainte-Beuve[3]. Il faut s'en tenir à celle qu'il entretenait avec M. Joubert et arriver immédiatement à une des lettres qui figurent dans les papiers de M. Joubert, datée de septembre 1803, et relative à madame de Beaumont[4]. M. de Chateaubriand venait de recevoir des nouvelles inquiétantes d'Auvergne, et la malade se

1. « Il faut convenir que nous avons un grand roi ! » disait madame de Sévigné, qui venait de danser avec Louis XIV. « Je le crois bien, ma cousine, lui répondit Bussy, après ce qu'il vient de faire pour vous. »

2. C'est la troisième lettre publiée par M. de Chateaubriand, *Voyages*, p. 328.

3. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, passim.

4. Cette lettre et la suivante ont été insérées dans les *Mémoires d'outre-tombe*, mais elles sont courtes et nous les reproduisons.

plaignait de ne pas avoir de lettre de Villeneuve. Il écrit à M. Joubert :

Rome, septembre 1803

« Notre amie m'écrit du Mont-Dore des lettres qui me brisent l'âme : elle dit qu'elle *sent qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe;* elle parle des *derniers battements de son cœur*. Pourquoi l'a-t-on laissée seule dans ce voyage? Pourquoi ne lui avez-vous point écrit? Que deviendrons-nous, si nous la perdons? Qui nous consolera d'elle? Nous ne sentons le prix de nos amis qu'au moment où nous sommes menacés de les perdre. Nous sommes même assez insensés, quand tout va bien, pour croire que nous pouvons impunément nous éloigner d'eux; le ciel nous en punit; il nous les enlève et nous sommes épouvantés de la solitude qu'ils laissent autour de nous. Pardonnez, mon cher Joubert, je me sens aujourd'hui mon cœur de vingt ans; cette Italie m'a rajeuni; j'aime tout ce qui m'est cher avec la même force que dans mes premières années. Le chagrin est mon élément : je ne me retrouve que quand je suis malheureux. Mes amis sont à présent d'une espèce si rare que la seule crainte de me les voir ravir glace mon sang. Souffrez mes lamentations : je suis sûr que vous êtes aussi malheureux que moi. Écrivez-moi, écrivez aussi à cette autre infortunée de Bretagne. »

M. de Chateaubriand avait à cette époque de

sérieux sujets de tristesse : la maladie singulière de celle de ses sœurs qu'il aimait le mieux, madame de Caud, la charmante et « infortunée » Lucile; les lettres désolées qu'il recevait du Mont-Dore; ses démêlés avec le cardinal Fesch, tout le disposait à ces lamentations dont il s'excuse, et venait augmenter sa disposition naturelle au découragement et à l'ennui. Il ne nous appartient pas d'entrer dans le détail de la mésintelligence qui avait éclaté depuis quelque temps entre M. de Chateaubriand et son ministre. Si le cardinal, ainsi que le reconnaît son biographe [1], fut susceptible et sévère, s'il ressentit quelque ombrage de la situation personnelle d'un secrétaire qu'il n'avait pas choisi, il ne paraît pas douteux, d'autre part, que M. de Chateaubriand n'ait eu le tort de se trop prévaloir de sa réputation et de ses talents, qu'il n'ait été quelquefois imprudent dans ses démarches et que l'imagination vive du poète ne nuisît chez lui aux qualités du diplomate.

Un instant même, il fut question de son rappel à Paris, et tous ses amis, très préoccupés du mécontentement de Bonaparte contre lui, s'employèrent activement à le défendre. Une lettre à M. Molé du

1. Voy. *le Cardinal Fesch*, archevêque de Lyon, par M. l'abbé Lyonnet, 1841, Périsse, II, 280 et s.

21 octobre 1803 témoigne de craintes de M. Joubert; il ignorait la nature et s'exagérait sans doute l'importance des torts qu'on pouvait reprocher à M. de Chateaubriand. Plus âgé que lui de quatorze ans, M. Joubert éprouvait pour « ce pauvre garçon », comme il l'appelle familièrement dans ses lettres, des sentiments d'une affection presque paternelle; il avait encouragé ses débuts, modéré et dirigé parfois la fougue de son génie littéraire, et s'était pleinement réjoui de ses succès. Mais il jugeait, tout ensemble avec une sagacité pénétrante et une indulgente équité, cette nature si richement douée et pourtant incomplète, comme toutes celles où une imagination puissante l'emporte sur la raison. Il n'avait pas échappé à la séduction personnelle qu'exerçait sur son entourage celui que madame de Beaumont nommait l'enchanteur, et que M. Sainte-Beuve, beaucoup plus sévère pour lui après sa mort qu'il ne l'avait été pendant sa vie, représente volontiers comme un enjôleur. Nous trouverons bientôt sous la plume de M. Joubert des témoignages de ce charme auquel on ne résistait guère; mais on ne peut s'expliquer, en restant dans la mesure exacte, ce mélange de bien et de mal qu'en lisant les lettres de M. Joubert, et surtout cette lettre du 21 octobre 1803 à M. Molé, où se trouve un portrait accompli d'un ami après

tout si cher[1]; les nuances délicates n'en sont pas sans doute exemptes de subtilité; M. Joubert le reconnaît lui-même, mais, ajoute-t-il, « la nature en est pleine », et, avec la plume comme avec le pinceau, on n'obtient les ressemblances parfaites qu'en retraçant les moindres détails, après avoir fixé les lignes principales.

Dans cette lettre, qu'il est presque impossible d'analyser, il n'est pas un des reproches adressés plus tard à M. de Chateaubriand, surtout après la publication de ses derniers écrits et des *Mémoires d'outre-tombe*, et quand la vieillesse avait plus fortement accusé certains traits de son caractère, qui n'aient été prévus par M. Joubert : ces facultés tout en dehors, qui ne lui permettaient ni de s'interroger ni de se juger, et le portaient à n'écrire que pour les autres, tandis qu'il ne vivait que pour lui; ce fonds d'ennui que rien ne pouvait combler; cette réserve portée si loin sur tout ce qui le concernait, même avec ses amis; ces manies et cette prodigalité de grand seigneur, que lui avait laissées sa jeunesse, où la seule ambition qu'on lui eût inspirée était de devenir un homme de Cour. « Le voilà, dit M. Joubert, après avoir développé, avec un rare bonheur d'ex-

1. *Pensées*, I, 106.

pression, des observations si fines et si justes, le voilà, je crois, tout entier ; le voilà peint et estimé, en mal, à la rigueur. Eh! bien, avec la même franchise et la même sévérité de jugement, je vous dirai que, s'il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse quelques étourderies, il ne me paraît pas possible qu'il commette des fautes graves. Il y a et il y aura toujours en lui un fonds d'enfance et d'innocence qui le rendent aussi incapable de torts sérieux que de bienfaits suivis. » Et il ajoute : « Il y a un point essentiel, et dont il faut préalablement convenir entre nous, c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable : que, dans le premier cas, nous le défendrons; dans le second cas, nous le consolerons. »

La lettre suivante de M. de Chateaubriand est postérieure à la mort de madame de Beaumont; il avait, on se le rappelle, rempli envers elle tous les devoirs de l'amitié et de la religion[1]; sa conduite, dans cette circonstance, produisit le meilleur effet; elle dissipa même les préventions du cardinal. M. de Chateaubriand avait le don de retourner les cœurs : il en usa vis-à-vis de son ministre, et la réconciliation fut

1. Voy. à la fin du volume l'appendice qui contient les détails très intéressants adressés par M. de Chateaubriand à M. de la Luzerne sur les derniers moments de madame de Beaumont, sa belle-sœur.

complète. M. Joubert put écrire de Villeneuve à M. de Chênedollé : « Un voyageur est venu me donner de ses nouvelles, et, par la tournure des esprits et des événements, son amitié pour madame de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre. Il quittera Rome, ami du cardinal et estimé de tout le monde. C'est un bien bon temps pour partir. »

M. de Chateaubriand songeait déjà à rédiger ses *Mémoires*. Ce projet semble prématuré chez un homme encore jeune, qui n'avait alors à raconter qu'un voyage en Amérique, les premiers événements de la Révolution, un rôle assez effacé dans l'armée des princes et un séjour en Angleterre; mais l'auteur du *Génie du Christianisme* pressentait sans doute les grands événements qui allaient s'accomplir et le rôle qu'un homme de son mérite devait y jouer, et il voulait fixer les éléments de l'histoire future, à mesure qu'ils se dérouleraient devant lui.

Rome, décembre 1803

« Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires de ma vie*. Rome y entrera; ce n'est que

comme cela que je puis désormais parler de Rome. Soyez tranquille, ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher; je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux Enfants-Trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur : un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine. »

Plût à Dieu que M. de Chateaubriand se fût, sur tous les points, conformé au programme dont il faisait alors part à M. Joubert dans un si beau langage, et que, n'imitant pas dans des aveux inutiles le philosophe genevois dont il flétrissait la conduite, il nous eût laissé un tableau moins détaillé de ses misères

et de ses faiblesses! Ses *Mémoires*, où l'on trouve de nombreux passages encore marqués de la griffe du lion, à côté de pages si justement critiquées, auraient fait plus d'honneur à son caractère. Il se plaît dans cet ouvrage à comparer poétiquement la vie à une Alpe difficile à gravir, et l'homme au voyageur qui, parvenu péniblement au sommet, regarde l'espace parcouru, les sentiers qu'il eût dû choisir et à l'aide desquels il se fût élevé par une pente adoucie, et le point où il a commencé à s'égarer. Ne pourrait-on continuer la comparaison et ajouter que, si ce voyageur fait au retour le récit de sa course, il décrit surtout les merveilles du chemin et n'insiste d'ordinaire ni sur les mauvais pas qu'il a rencontrés, ni sur les chutes qu'il a pu faire ?

Bientôt M. de Chateaubriand obtint une situation indépendante et fut nommé ministre dans le Valais. Il quitta Rome et visita l'Italie méridionale avant de rentrer en France. Il se trouvait à Paris, au mois de mars 1804, prêt à partir pour la Suisse, avec madame de Chateaubriand. Déjà le conseil de la catholique ville de Sion lui avait manifesté dans une lettre flatteuse la joie qu'elle éprouvait de voir arriver dans ses murs le défenseur illustre de la religion. Le 18 mars, il prit congé du Premier Consul et fut frappé de l'altération de son visage. Le

21[1], se trouvant vers midi près des Tuileries, il entendit tout à coup annoncer par des crieurs le jugement du duc d'Enghien. Il rentra chez lui sous le coup d'une vive indignation et rédigea sa démission. Madame de Chateaubriand, naturellement portée vers les sentiments généreux, accepta avec un grand courage la détermination de son mari, et la lettre fut envoyée à Bonaparte. A partir de ce jour et jusqu'à la fin de l'Empire, M. de Chateaubriand resta étranger à la vie publique.

Ses relations avec M. Joubert devinrent de plus en plus fréquentes; elles étaient d'ailleurs rendues plus intimes par l'affection qui s'était établie depuis peu entre madame de Chateaubriand et madame Joubert. Dans l'année 1804, M. et madame de Chateaubriand passèrent plusieurs mois à Villeneuve, et nous trouvons, dans une lettre du 18 novembre, écrite par M. Joubert à M. Molé, pour le prier de venir rejoindre ses amis, un passage curieux sur le caractère aimable et facile de M. de Chateaubriand : « Je serai fort aise que vous le voyiez ici, pour juger de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de

1. M. de Chateaubriand dit le 20, mais il fait évidemment erreur, puisque le duc d'Enghien n'arriva à Vincennes que dans la soirée du 20 mars.

quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas; s'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. Le pauvre garçon a perdu depuis huit jours sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser; arrivez donc, arrivez vite. Je vous verrai volontiers tout seul, mais je vous verrai sans peine mêlé à cette société. »

Lorsqu'ils étaient à Paris, M. de Chateaubriand et M. Joubert s'écrivaient sans cesse; nous avons recueilli un grand nombre de petits billets qui, précieux pour les amateurs d'autographes, sont trop courts et trop intimes pour intéresser sérieusement le lecteur. Nous n'en reproduisons qu'un seul, à titre d'exemple; il renferme d'ailleurs la trace d'un usage très commun dans les correspondances du dix-septième siècle, habituel dans le cercle intime de M. Joubert, et que nous retrouverons fréquem-

ment dans les lettres de madame de Chateaubriand, celui des sobriquets de société.

M. de Chateaubriand était familièrement surnommé le *Chat*, soit par abréviation de son nom, soit à cause d'une écriture détestable et illisible, qui fit, à Rome, le désespoir du cardinal Fesch: « Mon écriture, lit-on dans les *Mémoires d'outre-tombe*, était un obstacle à mes talents, et le cardinal haussait les épaules, quand il apercevait ma signature. » Madame de Chateaubriand était la *Chatte*. On désignait MM. de Chênedollé et Guéneau de Mussy, sans doute à cause de la mélancolie de leur caractère, par les noms de *grand* et de *petit Corbeau;* quelquefois aussi, M. de Chateaubriand était plaisamment appelé *l'illustre Corbeau des Cordillières*, par allusion à son voyage en Amérique. M. de Fontanes, ayant dans sa petite taille quelque chose de ramassé et d'athlétique, était comparé au sanglier d'Érymanthe, et nommé le *Sanglier*. La pauvre madame de Beaumont avait de son vivant le sobriquet poétique d'*Hirondelle*. Quant à M. Joubert, ami des hauteurs et à cette époque encore grand promeneur, celui de *Cerf* lui avait été donné; et sa femme, pleine d'intelligence et de bonté, mais parfois un peu sauvage, acceptait volontiers celui de *Loup*. Le petit billet que nous copions est écrit par M. de Chateaubriand avant de partir pour

Dieppe, où il avait tenu garnison en 1786, comme sous-lieutenant au régiment de Navarre, et où il retrouvait aussi, avec le spectacle de la mer, le souvenir de son enfance, passée au bord de l'Océan :

« Mon cher ami, je voulais aller vous embrasser. Je pars cette nuit pour Dieppe; j'ai grand besoin de respirer un peu l'air de ma nourrice, la mer. La *Chatte* va se trouver bien seule, puisque vous partez aussi. Je vous embrasse donc tendrement, ainsi que le *Loup*. »

Une lacune considérable dans la correspondance de M. de Chateaubriand nous oblige à passer brusquement de 1804 à 1822. On connaît la part active que, dès la première Restauration, il prit à la vie politique; il suivit pendant les Cent-jours Louis XVIII à Gand, et fut nommé bientôt ministre d'État et pair de France; en 1821, il fut envoyé comme ambassadeur à Berlin, mais n'y resta que quelques mois, et donna sa démission lorsqu'à la chute du ministère présidé par le duc de Richelieu, MM. de Villèle et de Corbière quittèrent le pouvoir. Mais M. de Villèle ayant été chargé de former un nouveau cabinet, l'un de ses premiers soins fut de nommer M. de Chateaubriand à l'ambassade de Londres, en remplacement du duc Decazes, que Louis XVIII, forcé de se séparer de son ministre favori au mois de mars 1820, avait

voulu dédommager par ce grand poste diplomatique. M. de Chateaubriand, dès son arrivée en Angleterre, écrivit à M. Joubert la lettre qu'on va lire; elle termine la trop courte série de celles que nous avons retrouvées :

Londres, 9 mars 1822.

« Vous savez, mon cher ami, que je n'aime point les adieux, et c'est pour cela que je ne vous ai pas embrassé en partant. Me voilà dans ce Londres où j'ai passé ma jeunesse, et c'est en revenant de Londres que je vous ai vu pour la première fois. Je suis fort attristé par tout ce que ce lieu me rappelle ; et hier, en revoyant Kensington, le souvenir du pauvre Fontanes me mettait les larmes aux yeux. Tout me paraît noir et triste ici. Je m'y ferai, mais je suis enchanté que la *Chatte* n'y soit pas venue, elle y mourrait : le charbon de terre, le brouillard, l'humidité, sans parler de la société, lui seraient insupportables.

» Je suis au milieu des ouvriers qui meublent et peignent la maison. Vous jugez quel ennui et quelle souffrance! J'en ai pour des mois à passer ainsi, et peut-être qu'alors il y aura d'autres chances d'avenir.

» Bonjour, mon cher ami, j'embrasse le *Loup* et vous bien tendrement; mille choses à Frisell, qui doit venir me voir. »

M. de Fontanes était mort depuis moins d'un an, et M. de Chateaubriand, qui l'avait connu jadis à Londres, ressentait une vive tristesse à la vue des lieux où ils s'étaient livrés à de si longues causeries. « C'est le premier ami que j'aie compté dans ma vie, dit-il dans ses *Mémoires*, et il a marché vingt-trois ans à mes côtés; la mort tragique d'un fils l'a jeté dans la tombe avant l'heure ! » Le nouvel ambassadeur retrouvait aussi en Angleterre le souvenir de son frère aîné, le comte de Chateaubriand, qui, après avoir été secrétaire à Londres, à l'époque où le marquis de la Luzerne y représentait la France, avait péri sur l'échafaud le même jour que la comtesse de Chateaubriand, sa femme, madame la présidente de Rosanbo, sa belle-mère, et M. de Malesherbes, père de cette dernière. Les *Mémoires* contiennent quelques pages charmantes sur la vie de M. de Chateaubriand à Londres, de 1793 à 1800, et sur les contrastes extraordinaires qu'elle présentait avec son existence nouvelle. Il était arrivé dans cette ville le 21 mai 1793, malade et sans argent, en compagnie de M. Hingant, conseiller au parlement de Bretagne; ils y avaient d'abord logé dans un grenier, et y seraient morts de faim tous les deux, sans les ressources que leur procurèrent bientôt quelques travaux obscurs : « Nous priions, dit-il, le 21 janvier et le jour de la mort de

la reine, tout émus d'une oraison funèbre prononcée par le curé émigré de notre village; nous rencontrions dans les rues des prêtres martyrs portant le petit collet, le grand chapeau à trois cornes, la longue redingote noire usée; les Anglais les saluaient en passant. » Il habitait aujourd'hui l'hôtel de Portland-Place, et était en Angleterre l'ambassadeur de la monarchie restaurée!

M. Joubert ne devait pas survivre longtemps à M. de Fontanes, mais il put voir encore son illustre ami, réalisant les autres chances d'avenir, auxquelles il faisait allusion dans sa lettre datée de Londres, prendre part au congrès de Vérone et siéger comme ministre des affaires étrangères dans les conseils de Louis XVIII. M. Joubert rendit le dernier soupir un mois avant le jour où M. de Villèle, congédiant brutalement du ministère son collègue et son ami, le jeta dans une opposition qui fut à la fois si funeste à la Restauration, à la France et à la gloire de M. de Chateaubriand lui-même.



MADAME DE CHATEAUBRIAND

Imp. A. Salmon.

IV

MADAME DE CHATEAUBRIAND

M. Buisson de Lavigne, père de madame de Chateaubriand, avait épousé mademoiselle de la Placelière ; l'un et l'autre moururent jeunes, laissant deux filles. L'aînée se maria au comte du Plessis-Parscau, capitaine de vaisseau, qui fut plus tard contre-amiral. La plus jeune, Céleste de Lavigne, avait dix-sept ans en janvier 1792, et demeurait à Saint-Malo chez son grand-père, chevalier de Saint-Louis et ancien commandant de Lorient, quand M. de Chateaubriand vint rejoindre en Bretagne sa mère et ses sœurs. Il était récemment débarqué d'Amérique, où il s'était rendu l'année précédente dans l'espoir de découvrir au nord-ouest un passage entre le détroit de Behring

et la baie d'Hudson, et d'où il revint à la nouvelle de la fuite du roi et de son arrestation à Varennes. Il ramenait, comme il le dit dans ses *Mémoires*, non des Esquimaux des régions polaires, mais deux sauvages d'une espèce inconnue, Chactas et Atala.

Il fait ainsi lui-même le portrait de mademoiselle de Lavigne : « Elle était blanche, délicate, mince et fort jolie; elle laissait pendre, comme un enfant, de beaux cheveux blonds, naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs. Je la reconnaissais de loin, sur le *Sillon*, à sa pelisse rose, sa robe blanche et sa chevelure blonde, enflée par le vent. » Pressé par ses sœurs qui aimaient beaucoup cette jeune fille et séduit par la dot, au moins autant que par les agréments de mademoiselle de Lavigne, il demanda sa main et l'épousa; le mariage religieux, célébré par un prêtre non assermenté, ne put avoir lieu qu'en secret. « C'était une nouvelle connaissance que j'avais à faire, poursuit M. de Chateaubriand, et elle m'apporta tout ce que je pouvais désirer; elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à donner le bonheur, que j'ai trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. »

Il quitta bientôt sa femme, après quatre mois seulement de mariage, pour rejoindre, avec le

comte de Chateaubriand, son frère, l'armée des princes. Pendant qu'il supportait, comme simple soldat, dans la septième compagnie bretonne, et ensuite comme émigré à Londres, des *misères* de toutes sortes, sa femme était jetée, avec sa belle-sœur Lucile de Chateaubriand, dans les prisons de Rennes, elle y resta depuis les premiers mois de 1793 jusqu'au neuf thermidor, et montra une énergie qu'on n'aurait pu attendre d'une nature aussi frêle.

Nous n'avons pas à rechercher les causes qui, même après la rentrée de M. de Chateaubriand en France, empêchèrent pendant plusieurs années la réunion des deux époux. M. de Chateaubriand a donné, sur cette partie délicate de sa vie, peu d'explications dans ses *Mémoires*. Ce qui paraît certain, c'est qu'après être venue le voir à Paris, en 1801, madame de Chateaubriand retourna en Bretagne, et qu'ils ne reprirent la vie commune qu'au commencement de 1804, après le retour de M. de Chateaubriand d'Italie. Madame de Chateaubriand ne manifesta jamais le moindre ressentiment de cette longue séparation, et témoigna en toute circonstance à son mari l'attachement le plus tendre et le plus dévoué nous en trouvons l'un des premiers effets dans l'approbation courageuse qu'après la mort du duc d'Enghien, elle s'empressa de donner à la déterm-

nation prise par M. de Chateaubriand de se démettre des fonctions de ministre de la République française dans le Valais.

Présentée par son mari, vers le commencement de 1804, à M. et à madame Joubert, elle attira tout d'abord leur sympathie par le charme répandu sur toute sa personne et ne tarda pas à se lier très intimement avec eux; elle avait conservé une physionomie vive, régulière et expressive, mais les longues et cruelles épreuves qu'elle avait traversées avaient profondément altéré sa santé, et son teint était devenu d'une blancheur transparente.

Douée d'une grande sensibilité et d'une extrême bonté, qui se manifestaient en toutes circonstances et se traduisirent plus tard par des actes de charité véritablement exceptionnels, madame de Chateaubriand avait en même temps tous les dons de l'esprit. Sa vive imagination, fécondée par une instruction étendue et une mémoire très heureuse, rendait sa conversation charmante; capable de dire son mot dans les questions les plus élevées, elle brillait au premier rang dans les entretiens familiers, éclipsant par sa verve brillante et son langage pleins de traits M. de Chateaubriand lui-même. « Je ne sais, dit-il, s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme : elle devine la pensée et la

parole à naître sur le front ou sur les lèvres de la personne avec qui elle cause; la tromper en rien est impossible. D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, racontant à merveille, madame de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages; elle craindrait d'y rencontrer des idées qui ne sont pas les siennes, ou de découvrir qu'on n'a pas assez d'enthousiasme pour ce que je vaux. Quoique juge passionné, elle est instruite et bon juge. » Le lecteur verra lui-même, s'il prend la peine de parcourir les lettres qui suivent, à quel point est justifiée cette appréciation écrite par M. de Chateaubriand moins de deux ans avant sa mort; le style de madame de Chateaubriand toujours naturel, élégant et original, suffirait à lui seul pour donner une idée juste de son caractère et de son esprit.

Une grande quantité des lettres adressées par elle à M. et à madame Joubert ayant par bonheur été conservées, nous publions celles qui nous ont semblé les plus remarquables; celles de M. Joubert à madame de Chateaubriand ont disparu.

La correspondance débute en 1806. M. de Chateaubriand, comme l'écrit alors madame de Custine à M. de Chênedollé, réalisait enfin sa *chimère de Grèce*. Ayant conçu depuis quelque temps le plan des

Martyrs, il voulut, au lieu de se hâter et de se satisfaire à trop peu de frais, en terminant et publiant rapidement cet ouvrage, visiter auparavant l'Orient. Il désirait, lit-on au début de l'*Itinéraire*, avoir vu les pays où la principale scène des *Martyrs* étai placée : « D'autres ont leurs ressources en eux-mêmes, ajoute-t-il modestement; moi, j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux. » Il quitta Paris le 13 juillet 1806 avec madame de Chateaubriand; elle devait l'accompagner jusqu'à Venise et revenir d'Italie avec le *fidèle* Ballanche, cet homme excellent, qui, suivant M. de Chateaubriand, possédait en même temps le talent et la bonté.

Ils venaient d'arriver à Venise, lorsque madame de Chateaubriand adressa à ses amis, alors établis à Issy, chez M. Arnaud Joubert, cette première lettre :

A MADAME JOUBERT, A ISSY

Venise, 26 juillet 1806.

« Je vous écris à bord du *Lion d'Or*, car les maisons ic ne sont autre chose que des vaisseaux à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin, qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est

là que les habitants vont se sécher le soir; je vais y aller aussi après mon dîner. *Il vero Pulcinello*, qui a survécu au Doge, fait sa résidence sur cette belle place; au reste, je me réserve à vous parler de l'Italie, quand je serai à Villeneuve, parce que, comme vous savez, *verba volant*, c'est du latin ! Je laisse au grand peintre qui est avec moi le reste du proverbe; mais tout ce que je puis vous dire à la louange de l'Italie, c'est que je vous y souhaite.

» M. de Chateaubriand ne vous écrira pas de Venise, c'est moi qu'il a chargée de ce plaisir. Il partira lundi pour Trieste. Il a trouvé ici deux maudits juifs qui lui ont donné les plus belles espérances pour son voyage. Il vous a écrit de Turin et de Milan, il dit que vous devez être content de lui. Il est tout glorieux aujourd'hui, parce qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son ouvrage qui s'imprime ici et qui paraît dans ce moment. Pour moi, je ne suis que triste, puisque je vais bientôt le perdre. J'attends le pauvre Ballanche, qui quitte tout pour venir me chercher. Je ne resterai point en Italie, j'y suis trop loin de vous. Je vous ai quittés pour quelqu'un que j'aimais mieux que vous, mais maintenant n'êtes-vous pas, dans le monde qu'il m'est permis d'habiter, les personnes que j'aime le mieux? Préparez-vous donc à me recevoir à Villeneuve, et écrivez-moi un mot de consolation à Turin et à Milan, dût ce mot être perdu.

» Mille choses tendres à toute la famille. Rappelez-nous au souvenir des Fontanes et de M. Molé !

» Vous savez notre histoire de Lyon. A présent, vous comprendrez comment on aime mieux un brigand qu'un pistolet. »

L'histoire à laquelle madame de Chateaubriand fait allusion est exposée tout au long dans une lettre de M. Joubert à madame de Vintimille. Nous la reproduisons, malgré son étendue, persuadé qu'on ne regrettera pas de retrouver ici le compte rendu très spirituel d'un récit évidemment composé par le principal acteur lui-même. M. de Chateaubriand avait, le matin de son départ de Paris, visité ses plus chers amis, MM. Molé, de Fontanes et Joubert.

Il passa plus d'une heure avec moi, écrit ce dernier, et nous rîmes comme des fous. Fontanes cautionne aussi sa bonne humeur. Rentré chez lui, il se trouva du temps de reste, et, pour se désennuyer par quelque fantaisie, il se fit apporter des armes; j'entends des armes à acheter, des pistolets, des carabines, des *espingoles*. Je nomme ces dernières sur la foi de la relation qu'on m'a faite, car je ne sais pas ce que c'est. Je n'avais jamais lu ou entendu ce mot depuis Louvet. L'ennui était grand apparemment, et la fantaisie fut forte. Il prit beaucoup de cette menue artillerie; M. de Clausel, homme digne de foi, m'a protesté qu'il lui en avait vu payer pour huit cents francs. Je suppose qu'il lui vint en tête d'équiper quelque petit bâtiment à ses dépens, si, en arrivant à Trieste, il ne trouvait pas la navigation libre, et qu'il prit ces précautions pour s'assurer le voyage d'Athènes à main armée, s'il ne pouvait pas le faire autrement. Quoi qu'il en soit, il eut besoin sans doute de beaucoup d'adresse pour distribuer ce surcroît d'équipage dans sa voiture déjà pleine,

et surtout pour l'y cacher aux yeux très pénétrants de madame de Chateaubriand, qui lui avait déclaré l'avant-veille, en ma présence, qu'en voyage elle aimerait mieux voir un brigand qu'un pistolet. Tous ces arrangements finis, les chevaux arrivèrent et on partit. Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur. Cette dormeuse démarra, en emportant sa femme et lui dans le fond, une énorme femme de chambre sur le devant, et, sur le siège, le frère de sa cuisinière qu'il emmène à Constantinople, et que, par une bizarrerie dont assurément il rira pendant toute la route, il s'est avisé d'habiller comme un *icoglan*. Il faut vous dire que cet icoglan, qui est d'ailleurs un brave garçon, a au moins ses quarante-six ans et la peau d'un rôti brûlé. Or, il l'a affublé d'une espèce de turban bleu orné de galons d'or, petite veste et pantalon de même couleur; il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que le pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il l'avait toujours été, ne pourra faire peur à personne et fera rire tout le monde, à commencer par son patron. Il arriva que le postillon se trouva vêtu comme le domestique, et tout neuf, ce qui fit faire à la portière de la maison des conjectures qu'elle communiquait à tous ceux qui entraient, l'un après l'autre, pour dîner chez sa maîtresse ce jour-là, et qu'heureusement pour lui le voyageur n'entendit pas : « Voyez-vous, Monsieur, voyez-vous, Madame? disait-elle. Le postillon et le domestique ont le même habit, Monsieur part aux dépens du gouvernement. Oh! il a une belle place! » Quelques charitables personnes vou-

lurent se donner la peine de redresser ses idées; mais elle persista dans la haute opinion qu'elle avait de ce départ; et, au passage de la voiture, on remarqua qu'elle fit une de ces profondes inclinations de corps, de ces révérences d'anéantissement que ses semblables réservent pour les occasions où il entre de ce respect qu'on rend aux têtes couronnées... Chateaubriand m'a écrit trois fois. Par sa première lettre, écrite de Lyon, il m'apprenait qu'à Nevers on l'avait jeté dans la Loire. A cela il n'y a rien à dire : on n'est pas responsable du fait d'autrui, fût-on noyé. Mais il me dit, dans la seconde écrite de Turin, qu'il a pensé être brûlé, et ici c'eût été sa faute. Concevez, s'il vous est possible, l'excès de fureur où je suis entré, en lisant les détails que je vais écrire. Et d'abord, il paraît que le jour de son départ de Lyon, il voulut aussi partir tard et voyager la nuit : sans cela, que ferait-on d'une dormeuse? Il paraît encore que dans la matinée il eut du loisir comme à Paris, et que ne sachant qu'en faire, et par la pure horreur du vide, il se mit à charger ses armes. Entendez bien que ce fut toujours en cachette, et par un passe-temps ignoré de tout autre que lui : je vous en ai dit la raison. Tout cela présupposé, voici quel fut et surtout quel risqua d'être l'événement. Il part; au moment où la voiture arrivait sur la place Bellecour, un de ses pistolets prend feu sur son repos; au bruit de l'explosion, madame de Chateaubriand s'évanouit; les chevaux s'arrêtent; tout le monde accourt et les environne On descend; personne, grâce au ciel, n'est blessé; madame de Chateaubriand revient à elle, et déjà on se félicite d'avoir échappé au péril, quand tout à coup quelqu'un

s'écrie que le feu est à la voiture. Je suppose qu'il en sortait de la fumée, et que la pensée que le pistolet parti n'était pas le seul, fit craindre à tous une seconde explosion. Chateaubriand ne dit rien de tout cela, mais on l'imagine aisément, car tout le monde prit la fuite, à ce qu'il dit. Alors il se ressouvint qu'il avait caché dans un coin quatre ou cinq livres de poudre. « Heureusement, dit-il, il ne perdit point la tête; il ouvrit sa voiture, y monta, saisit le paquet fatal, et trouvant que les cordons de ce paquet étaient en feu, il l'éteignit. Sans son courage et son industrie, ajoute-t-il, car l'abominable ose se vanter, plaisanter même, lui, sa femme, la berline, le postillon et les chevaux étaient en l'air! » Il finit en m'assurant qu'une demi-heure après tout était réparé, et que de là à Turin tout s'est passé le mieux du monde. J'en suis charmé, mais après de telles nouvelles, nous avons délibéré et conclu, madame de Coislin et moi : 1° que nous garderions le secret sur ses imprudences; 2° que nous chercherions partout un homme capable de nous plaire et de se faire aimer de nous comme lui; 3° que, si nous trouvions un tel homme, nous lui interdirions, à lui, tout commerce avec nous, et toute administration de son propre talent. Enfin, il nous faut un Chateaubriand plus sage. Voyez si vous en connaîtriez quelqu'un; nous nous brouillerons volontiers avec celui-ci, si vous pouvez nous en fournir un autre, et nous vous conseillerons d'en faire autant. Mais j'ai grand'peur que cette tête-là n'appartienne à un homme unique, et qu'à tout prendre, nous ne soyons éternellement condamnés à l'aimer tel qu'il est, constamment et à la fureur, quoique avec fureur. Sa

troisième lettre est d'un sage. Elle est écrite de Milan, où d'abord il se félicite d'être arrivé exactement huit jours après son départ de Paris et à la même heure, et où en suite il ne dit et ne fait probablement que des choses sensées. Il m'apprend entre autres qu'il a déterminé sa femme à revenir aussitôt après son départ ; il m'annonce que nous la verrons dans un mois et que nous pourrons l'emmener avec nous à Villeneuve, au commencement de septembre, ce qui me fait grand plaisir. Du reste, il paraît, quoiqu'il n'en dise rien, que la poudre et peut-être les armes ayant manifesté leur existence et leur voisinage à madame de Chateaubriand, elle les a fait jeter dans le Rhône ; car son mari, qui aurait sûrement employé son séjour à Milan à les fourbir, s'il les avait encore eues à sa disposition, ne s'est occupé qu'à m'écrire une longue lettre et à regretter ses amis. Il est prêt à pleurer, dit-il, quand il songe qu'il ne pourra pas avoir de nos nouvelles. Il reconnaît qu'on est bien insensé et même bien coupable de s'éloigner aussi volontairement de ceux qu'on aime et dont est aimé. Et pourquoi ? ajoute-t-il, pour aller où ? Il n'en sait rien. Enfin il se montre là ce qu'il est souvent : le meilleur et le plus aimable enfant du monde ; d'où je conclus qu'il était désarmé. »

Quant à la lettre de madame de Chateaubriand, datée de Venise, M. Joubert s'empressa, dès qu'il l'eut reçue, de la copier pour madame de Vintimille, en lui envoyant des nouvelles des voyageurs, et il ajouta : « Si le *Publiciste* (journal hostile à M. de Chateau-

briand) lisait ces lettres, il les trouverait de bon goût et dignes de ses feuilletons. Je vais vous en transcrire quelque chose; cette plume vive et leste mérite, je crois, de vous faire quelque plaisir. »

La seconde lettre de la voyageuse, également adressée à madame Joubert, est écrite après le départ de M. de Chateaubriand pour Trieste, et montre la profonde tendresse qu'il inspirait à sa femme et le regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir l'accompagner.

A MADAME JOUBERT.

Venise, 29 juillet 1806.

« M. de Chateaubriand est parti hier au soir à dix heures. Je n'ai point eu, Madame, la permission de le suivre, comme vous le croyiez et comme je l'espérais. Il a craint pour moi les fatigues du voyage, et je n'ai pu lui faire comprendre tout ce que je souffrirais pendant son absence. Au reste, tout le monde m'assure ici que ce voyage n'est nullement dangereux; mais *je sais combien est funeste le golfe Adriatique et les malheurs que peut causer le blanc Iapyx* [1]. Enfin, je le pleure déjà comme

1. Madame de Chateaubriand connaissait Horace et citait modestement en français ces vers du poète :

. . . Ego quid sit ater
Hadriæ novi sinus et quid albus
Peccet Iapyx.

(Horace, *Carm.*, l. III, xxvii, 18-20).

mort, et il ne me reste qu'autant d'espérance qu'il m'en faut pour me donner une agitation plus insupportable que la douleur.

» Adieu, Madame, recevez ainsi que toute votre famille mes plus tendres compliments.

» J'écrirai à M. Joubert, quand ma tête sera un peu remise. Aujourd'hui, je suis accablée du départ de M. de Chateaubriand et frappée du sirocco. Ce vent vous coupe bras et jambes. Quand il souffle, un Italien ne peut vous dire autre chose que : *sirocco, sirocco;* et vous lui répondez : *sirocco, sirocco.* Avec ce mot, pendant l'été, à Venise, vous savez tout autant d'italien qu'il en faut pour la plus longue conversation. »

M. de Chateaubriand avait quitté Venise le 28 : « Je m'embarquai à dix heures du soir, pour me rendre en terre ferme, lit-on dans l'*Itinéraire.* Le vent du sud-est soufflait assez pour enfler la voile, pas assez pour troubler la mer. A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée. » Il envoya de Trieste à M. Joubert le récit de sa traversée, et celui-ci s'empressa d'écrire à madame de Vintimille : « Chateaubriand parle déjà de son retour. Il nous racontera, dit-il, dans nos foyers, à la fin de cet automne, les choses des pays lointains. Il faut vous dire qu'en arrivant à

Trieste le 30 juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien, prêt à partir pour Smyrne le lendemain et qui semblait avoir appareillé exprès pour lui; aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fût là une galanterie que lui faisait la Providence. Il l'a très chétiennement remerciée et s'est enfin senti content et charmé de son sort. Son étoile, à ce qu'il me marque, commence à l'emporter visiblement, et les prières de Saint-Sulpice ont opéré. Saint-Sulpice, c'est-à-dire le séminaire, fait en effet tous les soirs pour son heureux voyage une prière à laquelle il a beaucoup de foi depuis le vaisseau autrichien. Il me montre un cœur pénétré de la plus orthodoxe reconnaissance. »

Madame de Chateaubriand rentra bientôt en France, et M. Ballanche l'accompagna jusqu'à Paris. De là, elle adressa à M. Joubert les deux lettres qu'on va lire :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Vendredi, 14 août 1806.

« Si vous lisez le journal, vous y voyez sans cesse des articles de Constantinople [1], et point de nouvelles du

1. M. de Chateaubriand n'y arriva que le 13 septembre.

voyageur. On me donne ici autant de mauvaises raisons que j'en veux pour me prouver que cela ne doit pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : que voulez-vous qu'il lui arrive? Hélas! ce qui arrive tous les jours, de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, enfin je meurs de tout. Au reste, ne vous effrayez pas trop de ma solitude, votre frère me tient bonne et fidèle compagnie. MM. Pasquier et Molé ne m'abandonnent pas trop, la chère comtesse pas assez, et le Président a eu le courage de venir déjà deux fois s'ennuyer avec moi de la meilleure grâce du monde [1].

» Adieu, je ne saurais continuer d'écrire, je souffre trop. »

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Août 1806.

« Je viens de recevoir une lettre de notre cher voyageur. Elle est datée du 12 août et écrite de Coron, en Morée; il dit qu'il va traverser le Péloponèse et qu'après avoir vu Sparte, Argos, l'Arcadie et Athènes, son vaisseau le portera à Constantinople, d'où il reviendra en France. Aurait-il oublié Jérusalem ? Je n'ose m'en flatter, je n'ose même le désirer.

» Il faut que je vous quitte, le courrier part, et je ne

1. La chère comtesse paraît être madame de Custine, et le Président est certainement M. de Fontanes, alors président du Corps législatif.

veux pas que ma lettre retarde, parce que je sais qu'elle vous fera plaisir. Je vous demande pour lundi au soir une petite place au coin de votre feu. »

Madame de Chateaubriand était attendue à Villeneuve, lorsqu'elle informa M. Joubert d'un contretemps qui retardait leur réunion.

A M. JOUBERT.

Mardi, 30 août 1806.

« Écoutez la triste aventure, bien triste en effet, puisqu'elle me retient à Paris. Hier à quatre heures, le matin, je partais gaiement pour Villeneuve, lorsqu'à Charenton je me suis aperçue que l'on avait volé ma malle. Je ne pouvais décemment arriver chez vous sans chemises. Il a donc fallu revenir à Paris, où tout le jour je n'ai fait autre chose que courir de chez le commissaire de police à la grande police, de la grande police à la petite, et de la petite police je ne sais où. Enfin, on voulait ce matin me faire courir encore et me faire sortir de ma chère paresse; il faut être pire que les voleurs pour cela,

Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.

» Mais il n'en sera pas ainsi, je ne l'abandonnerai que pour reprendre la route de Villeneuve, qui est cependant

une chienne de route, quoiqu'elle conduise en paradis. Julie jette les hauts cris; elle regrette surtout une chanson qui était dans la poche de son tablier noir, elle a donné cela comme renseignement au commissaire de police. Il faut que je reste ici pour rhabiller cette princesse, qui a perdu beaucoup plus de choses qu'elle n'en possédait, et pour m'acheter des chemises. Ainsi, je ne sais plus quand je vous reverrai; mais j'espère que ce sera à la fin de la semaine, si Messieurs les voleurs veulent le permettre. »

Madame de Chateaubriand arriva au commencement de septembre à Villeneuve; elle devait y passer, nous dit M. Joubert, les premiers mois de son veuvage, mais elle y tomba assez gravement malade et y resta plus longtemps : son mari vint l'y rejoindre au mois de mai 1807, après avoir visité la Grèce, Constantinople, Jérusalem, les ruines de Memphis et l'Espagne. Il fit lui-même un assez long séjour en Bourgogne et y travailla avec ardeur à l'achèvement des *Martyrs*. Il revenait, comme le dit son hôte, riche de belles imaginations et de beaux sentiments et avait hâte de s'en servir pour développer l'idée de son premier ouvrage et mettre en présence dans un même tableau le merveilleux emprunté et fictif de la mythologie et le merveilleux très réel de la religion chrétienne, beaucoup plus favorable, suivant

lui, que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. « Il allait encore par cette nouvelle œuvre agrandir son mérite, sa réputation et la place qu'il occupait déjà dans les esprits. » C'est aussi dans cette paisible retraite de Villeneuve qu'il mit la première main à son *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Un intervalle assez long sépare les premières lettres de madame de Chateaubriand de celles qui suivent. Pendant ce temps, viennent se placer la publication des deux derniers ouvrages de son mari et l'insertion dans le *Mercure* du célèbre article sur la mort du duc d'Enghien, où se trouvait la phrase : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire. » Il faillit attirer sur M. de Chateaubriand le courroux de Napoléon et fut pour madame de Chateaubriand, timide et tremblante quand un danger menaçait son mari, la cause des plus vives inquiétudes. Grâce à l'intervention de M. de Fontanes, le châtiment n'atteignit que le journal et ne fut même pas bien rigoureux. M. Joubert, dans une lettre du 1er septembre 1807, écrit à M. de Chênedollé : « Le pauvre garçon a eu pour sa part d'assez grièves tribulations. L'article qui m'avait tant mis en colère a resté quelque temps suspendu sur sa tête; mais à la fin le tonnerre a

grondé, le nuage a crevé et la foudre en propre personne a dit à Fontanes que, si son ami recommençait, il serait frappé. Tout cela a été vif et même violent, mais court. Aujourd'hui tout est apaisé; seulement on a grêlé sur le *Mercure*, qui a pour censeur M. Legouvé et pour coopérateurs payés, dit-on, par le gouvernement MM. Lacretelle aîné, Esménard et le chevalier de Boufflers. Il paraît que les anciens écrivains de ce journal peuvent aussi y travailler, si bon leur semble. »

Depuis longtemps, M. de Chateaubriand désirait acquérir une maison de campagne près de Paris. Dès 1803, écrivant de Rome à son ami Chênedollé, pour lui confier ses découragements, il lui parlait de son désir de posséder « une chaumière, quelque hutte sur le coteau de Marly, une petite retraite où il put se cacher »; dans l'été de 1807, il acheta, non loin de Sceaux, près du village de Châtenay et du hameau d'Aulnay, la Vallée au Loup. Dans la lettre de M. Joubert déjà citée, celui-ci écrit à M. de Chênedollé : « Chateaubriand viendra tard à Villeneuve, car il a acheté au delà de Sceaux un enclos de quinze arpents de terre et une petite maison. Il va être occupé à rendre la maison logeable, ce qui lui coûtera un mois de temps au moins et sans doute aussi beaucoup d'argent. Le prix de

cette acquisition, contrat en main, monte déjà à plus de trois mille francs. Préparez-vous à passer quelques jours d'hiver dans cette solitude, qui porte un nom charmant pour la sauvagerie : on l'appelle dans le pays maison de la Vallée au Loup. J'ai vu cette Vallée au Loup. Cela forme un creux de taillis assez breton et même assez périgourdin. Un poète normand pourra aussi s'y plaire. Le nouveau possesseur en paraît enchanté, et au fond il n'y a pas de retraite au monde où l'on puisse mieux pratiquer le précepte de Pythagore : Quand il tonne, adorez l'écho. »

Quelques jours après, M. Joubert écrit sur le même sujet à madame de Vintimille : « J'ai dit à Chateaubriand tant de mal de son acquisition ; j'ai jeté de si hauts cris sur les difformités du lieu et sur l'énormité des dépenses où la nécessité de se plaire dans son chez lui va le jeter, il m'a écouté avec une telle patience et m'a répondu avec une telle douceur que, de pure lassitude, d'épuisement et aussi d'attendrissement, je croirai désormais que le lieu est charmant, les dépenses utiles et l'acquisition excellente. Vous nous avez envoyé madame de Chateaubriand enchantée de vous et de tout Méréville. Si elle se plaît un quart d'heure dans son futur manoir, autant qu'elle s'est plu pendant cinq jours dans le

13.

lieu où vous êtes, son mari n'aura pas fait une aussi mauvaise affaire que je l'ai d'abord craint, lorsque j'avais le sens commun. »

M. Joubert avait trop bien prévu les inconvénients de cette acquisition pour M. de Chateaubriand, toujours large dans ses dépenses et incapable de calculer. Dix ans ne devaient pas s'écouler jusqu'au jour où, privé de la pension de ministre d'État, il serait obligé de mettre en loterie, puis de faire vendre aux enchères sa chère campagne de la Vallée au Loup[1].

En attendant, M. et madame de Chateaubriand jouissaient de leur nouveau séjour : « Ces gens-là sont absorbés par leur Vallée au Loup, ils en perdent la tête et moi aussi, » écrit M. Joubert à madame de Vintimille ; et se plaignant en 1810 à M. Clausel de Coussergues de ne plus voir aussi souvent à Villeneuve M. et madame de Chateaubriand, il lui disait : « Je m'y ennuie, parce qu'il me tarde de voir mes amis et surtout les deux *Chats* de la Vallée au Loup, dont nous n'avons point de nouvelles, quoique nous leur ayons écrit. »

M. Joubert reçut bientôt deux lettres datées de

1. La Vallée au Loup fut achetée par M. le vicomte de Montmorency et appartient aujourd'hui à M. le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia.

cette retraite, qui déjà semblait moins charmante à madame de Chateaubriand.

A M. JOUBERT.

La Vallée au Loup, 1812.

« La campagne n'est pas soutenable; pas une feuille, pas un brin d'herbe; Florette est plus bête que jamais et le bel André nous mettra bientôt à la porte. De quoi vous parlerai-je? de la pluie et du beau temps? Du beau temps, il n'en est pas question, il fait un temps horible; pour la pluie, nous savons ce qu'en dire, car, Dieu merci! elle n'a pas cessé de tomber depuis que nous sommes dans la Vallée, ce qui nous rend assez tristes et maussades et nous fait pousser quelques soupirs vers Paris. Dans quinze jours nous y serons, j'espère, ce qui me fera plaisir, je l'avoue à vous seulement, car comment oser dire que je m'ennuie à Val-de-Loup, avec M. de Chateaubriand? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes et le cœur même, si après un tel aveu elles me soupçonnaient d'en avoir un. Le *Chat* ramage des vers par le mauvais temps; quand la pluie cesse, il vole à ses chers arbres, qu'il plante et déplante tant qu'il peut. Pour moi, je ne suis occupée tout le jour qu'à souffler un feu de souches qui ne brûlent pas et à gronder Florette qui ne m'écoute guère.

» Voici une négociation dont je vous charge, c'est de décider le grand maître à venir dîner un de ces jours avec

vous, à la Vallée. On tâchera de lui donner un bon dîner et on lui lira tout ce qu'il voudra. Je voudrais bien que M. de Langeac [1] fût du voyage, mais il faut savoir si cela ne fera pas grimacer le nez du grand maître. Vous voyez que voilà une lettre qui demande une réponse; aussi ne manquez pas de me la faire. Adieu. »

A M. JOUBERT.

La Vallée au Loup, 12 juin 1812.

« Vous devriez bien m'écrire une lettre; il y a tantôt mille ans que je n'ai reçu un mot de vous. Les *Madames* n'en pourraient pas dire autant; cependant vous suez sang et eau pour leur tourner des phrases à leur manière, tandis qu'il ne vous en coûte seulement pas la plus petite transpiration pour m'en faire à la mienne. Que dit madame Joubert de cela? Je parie qu'elle ne met point son *veto* sur notre correspondance, elle sait trop qu'elle ne peut coûter tout au plus qu'une pauvre feuille de papier, mais que des cahiers ne suffisent pas pour la rue Saint-Dominique et des rames pour la rue de Grenelle.

» Madame de Vintimille devait venir déjeuner demain à la Vallée; mais la mort de madame de Fitz-James empêche cette partie; il faut rester à consoler M. de Vintimille, qui ne voit pas une tombe s'ouvrir qu'il ne la croie prête à se refermer sur lui. »

1. M. de Fontanes avait alors pour chef de son secrétariat M. le chevalier de Langeac.

La lettre suivante est datée de Verneuil, près de Meulan, chez madame de Tocqueville, et écrite de grand matin. Madame de Chateaubriand s'éveillait dès l'aube et faisait ordinairement sa correspondance avant de se lever : elle griffonnait sur son petit pupitre ou sur quelque boîte placée devant elle, se servant parfois du premier papier qui lui tombait sous la main et de fort mauvaises plumes. Quand arrivait sa femme de chambre, madame de Chateaubriand avait déjà terminé ses lettres, fait ses lectures et récité son chapelet.

A MADAME JOUBERT.

Verneuil, ce 25 août 1812.

« Je vous écris un mot seulement pour que vous me répondiez, car en vérité il est honteux de ne pas recevoir une seule lettre au milieu de gens qui ont une correspondance à ne plus finir. On a l'air de n'avoir pas d'amis, et cependant j'en ai que je ne donnerais pas pour tous ces consommateurs de papier ; pour moi, je voudrais qu'on n'employât du papier qu'à mettre des papillotes et à faire des romans... Je viens d'effacer deux lignes qui étaient méchantes et même un peu diaboliques ; vous vous en fussiez réjouie, vous, mais M. Joubert s'en serait fort scandalisé.

» Il faut que je vous quitte, parce que je vous écris avec un cure-dents et que cela n'est point du tout aisé. Il n'y a pas plus de plumes ici qu'à la Vallée; je ne puis en aller chercher dans ce moment, car il n'est que six heures et personne n'est levé que moi, qui me réveille avec l'alouette, de douleur de ne pouvoir avaler mon café avant dix heures et demie. Adieu. »

Elle est chez d'autres amis, dont elle ne donne pas le nom, et se fait à l'avance un plaisir des réunions de chaque soir, qui à cette époque avaient lieu chez elle pendant l'hiver. M. de Chateaubriand demeurait alors rue de Rivoli, non loin de M. Joubert, et il dit dans ses *Mémoires* que ses amis Fontanes, Clausel et Joubert venaient après dîner commenter les événements de la journée. M. de Fontanes et M. Joubert, dans ces soirées, se laissaient souvent absorber par les sujets qui se rattachaient à leurs fonctions : « Le zèle même pour la bonne direction de l'instruction, lisons-nous dans la notice de M. P. de Raynal, allait si loin parfois que, fatiguée un soir d'enseignement, de professeurs et de lycées, madame de Chateaubriand s'écria :

L'ennui naquit un jour de l'*Université*.

Elle avait sans doute oublié cette boutade, quand elle écrivait à M. Joubert :

Ce jeudi matin, 1813.

« Nous voici dans le meilleur château du monde, y menant la plus douce vie, si vous partagiez cette douceur avec nous. Jusqu'ici mes pressentiments ne se sont pas vérifiés, mais à l'heure où je vous écris, le *Chat* est à la chasse avec des chasseurs qui n'ont jamais manié le fusil que pour estropier quelqu'un, entre autres le curé du village, qui, dit-on, ne manque pas son coup de cette manière. Aussi je suis dans des transes mortelles qu'on ne nous rapporte plus d'hommes morts que de gibier.

» Adieu, voilà la poste qui part et ne me laisse que le temps de vous dire une grande vérité, c'est que vous et tous les vôtres, vous êtes tout ce que nous aimons au fond, sincèrement et *inaltérablement*.

» Mon cher Monsieur Joubert, je vous prie de bien vous ménager pendant notre absence, afin de pouvoir faire cet hiver les quatre pas de chez vous chez moi. Que voulez-vous que deviennent mes soirées, si vous ne venez y veiller et y dormir ? »

A côté des lettres proprement dites, très nombreuses et dont nous ne donnons qu'un choix restreint, se trouvaient beaucoup de billets sans date, où se montrent au vif l'esprit de madame de Chateaubriand et son affection pour M. et madame Joubert. Les uns paraissent écrits de la Vallée au Loup ;

les autres étaient de petites lettres du matin, envoyées par un domestique et dans lesquelles madame de Chateaubriand demandait des nouvelles de ses voisins, leur annonçait sa visite ou les priait de venir chez elle dans la journée. En voici quelques-uns qui ne paraissent pas indignes d'être publiés :

A MADAME JOUBERT.

Ce samedi.

« Nous allons lundi à Paris. Voulez-vous nous donner à dîner? Un peu de choux pour moi, rien du tout pour le *Chat*. Mais nous verrons sans doute le *Cerf* demain. Est-il raccommodé avec madame de Vintimille ? Adieu, je suis malade aujourd'hui, je vais me ménager pour lundi, afin d'être douce et charmante. »

A MADAME JOUBERT.

« Ne sortez pas pour moi, mais, si vous sortiez ce matin, comme je suis à quatre pas de vous, vous seriez bonne de venir me voir un petit moment. Je suis dans mon lit, bien malade et avec trente-six mille idées dans la tête, que je serais bien aise de faire passer dans la vôtre. »

A MADAME JOUBERT.

Ce mardi.

« Je vous envoie le roman de madame de Genlis. Je l'ai lu, ainsi lisez-le à votre aise et faites durer l'ennui aussi longtemps que vous voudrez.

» Pourquoi M. Joubert est-il venu hier au soir? Il m'avait assuré le matin qu'il ne sortirait pas de la journée ; voilà à présent qu'il devient capricieux ! S'il n'y prend garde, en peu il me ressemblera à faire peur, car on ne saurait se dissimuler qu'il est déjà hargneux et haineux comme moi.

» La première fois que M. le grand maître aura le temps d'aller vous dire qu'il n'a pas le temps de venir nous voir, parlez-lui encore de M. P. »

A M. JOUBERT.

« Sortirez-vous ce matin ? Si vous ne sortez pas, j'irai mourir chez vous, car je suis vraiment à l'agonie. J'ai trois rages, l'une de tête, l'autre d'estomac, et la troisième contre une méchante femme que je voudrais étrangler ! »

A M. JOUBERT.

« Je suis horriblement enrhumée, c'est vous qui en êtes cause. Si je vous avais trouvé hier au soir en rentrant au coin de mon feu, je n'aurais pas été faire une visite à une dame qui se chauffait avec des briquettes qui ne chauffent point et qui ont une odeur insupportable, et cela en sortant de chez madame D., où le dîner, le parler et le foyer étaient à la glace.

» Si vous n'aviez pas été hier à l'Opéra, sans rime ni raison, vous eussiez passé la soirée avec la belle madame de Bérenger, la gentille madame de Caumont et un très ennuyeux personnage. Il fait un temps horrible, mais je vais mourir aujourd'hui, si vous m'abandonnez. Venez dîner, je tâcherai qu'il y ait un plat de la façon de Ménil. »

A M. JOUBERT.

« Il me paraît que nous sommes fâchés; il n'y a pas grand mal à cela, mais ce qui m'embarrasse, c'est comment nous ferons pour nous raccommoder, car nous avons tous les deux tort. En attendant, détestons-nous donc, rien de mieux, mais voyons-nous pour avoir le plaisir de nous le dire. »

A M. JOUBERT.

« M. de Chateaubriand est ce matin tout attendri sur votre compte. Je ne sais pourquoi, mais, afin de calmer sa tristesse et puisque vous ne pourrez pas venir ce soir, il faut absolument que vous veniez dîner avec nous : vous ferez maigre ou gras, comme vous voudrez, nous dînerons avant cinq heures, vous vous promènerez jusqu'à sept, et à huit vous serez prêt à danser une courante avec madame du Boisseron. Nommez votre plat de fantaisie. »

A MADAME JOUBERT.

« Mon *Chat* n'est bon à rien, pas même à manger les souris. Il devait aller hier réclamer le *Cerf* et le sommer de venir manger le plus excellent des foies de veau ; point du tout : il est allé courir de Madame en Madame jusqu'à cinq heures, et ne s'est souvenu de sa commission qu'au moment où mes grandes fureurs ont éclaté contre lui et contre votre époux sans foi. Écoutez : je m'habille tout de rouge comme le khalife Haroun, et je dis que, si le *Cerf* ne vient pas demain partager avec nous le fardeau de Frisell, je ferai raser sa maison, pour n'y plus mettre le pied. Qu'il ne mette pas sa gourmandise en avant, parce que nous aurons un fort mauvais dîner ; mais, pour passer le temps, je lui conterai trois histoires que je sais depuis hier. Clausel sera des nôtres. Et vous, chère dame Vous

savez qu'il y a du plaisir à vous avoir, *parce qu'on n'est pas gourmand chez vous.* »

Nous arrivons à l'année 1813 qui fut en quelque sorte la dernière de l'Empire : vainqueur à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, l'Empereur dut battre en retraite à Leipzig devant ses ennemis réunis, et les coalisés étaient à la veille d'entrer en France. Madame de Chateaubriand, après une visite chez une dame qu'elle appelle la Présidente, fait de celle-ci, élégante et un peu fantasque, un croquis très fin, plus spirituel que malveillant, et dont chaque trait a sa valeur [1].

A M. JOUBERT.

Paris, 11 novembre 1813.

« La paix paraît rétablie pour l'instant dans notre cuisine; mais vous savez qu'il n'y a que des trêves entre les ennemis domestiques; ceux qui gouvernent les États sont à mon avis de bien petites gens auprès des femmes qui

1. Nous avions cru pouvoir d'abord appliquer ce portrait à une femme, dont le mari était alors grand chambellan et président du Corps législatif et qui était elle-même en relations avec madame de Chateaubriand; mais des doutes nous sont survenus, et l'original reste à découvrir d'une manière certaine.

savent gouverner leur maison. Honneur et louange à madame Joubert !

» Je vous dirai que j'ai été voir la Présidente. Elle était plus impertinente et par conséquent plus aimable que jamais. Elle m'a d'abord reçue plus que froidement et m'a quittée en m'assurant que j'étais la femme du monde qu'elle aimait le plus. Vous savez comme moi ce que cela signifie. Je l'ai trouvée environnée de broderies, de chapeaux, de châles, de souliers, etc. ; elle ne rêvait qu'opéra, musique, promenade et bal. Elle a pris la harpe en fureur et en joue sept heures par jour. Au milieu de toutes ces mondanités, elle m'a assuré qu'elle ne respirait que solitude et qu'elle avait pendant six mois hermétiquement fermé la porte à tous les sots qu'elle serait obligée de recevoir cet hiver. Du reste, elle m'a beaucoup demandé de vos nouvelles, il faut que vous soyez terriblement bien sur ses papiers. Je ne saurais vous dire si vous êtes aussi bien sur ceux de madame de Coislin. Elle ne pense plus à autre chose qu'aux Cosaques, dont elle a une peur horrible. M... Bibiloff, Odicoff, Linckoff ?.. Prussien, lui a dit que les barbares se portaient à des excès qui font frémir notre jeune voisine. *Vale et me ama.* »

Madame de Chateaubriand, dans une lettre écrite vers la même époque à M. Joubert, indique bien délicatement que son mari trouvait quelquefois sa chaumière un peu étroite, et avoue qu'elle-même aimerait à y être plus entourée.

La Vallée, vendredi soir.

« Le *Chat* est revenu mardi de Verneuil, et il en est reparti aujourd'hui pour Chanday, chez madame de Caumont; il y trouvera madame d'Aguesseau, il ne vaudra rien à son retour. Pour moi, je m'ennuie à mourir dans ma chère solitude; je n'y ai d'autre occupation que de m'inquiéter et d'avoir peur, occupation au surplus dont je m'acquitte à merveille. Si vous étiez une personne comme une autre, c'est-à-dire comme une autre meilleure que vous, vous, madame Joubert et le petit monstre, vous viendriez me voir dimanche, lundi même; c'est le jour que le *Chat* revient du sabbat, et il ne serait pas fâché de vous trouver ici à son arrivée. Ah! que tous ces jours-ci j'ai regretté mon serviteur Clausel. Car, vous le savez, hors le lundi qu'il consacrait aux affaires de sa province, le mardi à Cambacérès, le mercredi à M. de Montesquiou, le jeudi au Cercle, le vendredi à l'abstinence, le samedi à la pénitence et le dimanche à Dieu, le reste de son temps était à mon service.

» Si vous venez, je vous conterai deux jolies histoires; de plus, vous me ferez un grand et très grand plaisir. Je vous enverrai le cabriolet, ainsi ne vous mettez point en peine d'une voiture. Quel jour le voulez-vous ?

» Ma chère madame Joubert, venez, c'est à vous que je me recommande. »

Celui que madame de Chateaubriand appelait fami-

lièrement son serviteur n'était autre que M. Clausel de Coussergues, célèbre plus tard par son ardeur politique et ses sorties violentes contre M. Decazes, après l'assassinat du duc de Berry. Sous l'empire, il n'était pas mêlé à la politique, et son tempérament religieux et contemplatif, nous dit le biographe de M. Joubert, ne s'était pas encore échauffé aux ardeurs de la discussion parlementaire; il voyait souvent M. de Chateaubriand et M. Joubert, qui avaient pour lui une vive affection. L'un des frères de M. Clausel, aumônier de la duchesse d'Angoulême en 1819, devint plus tard évêque de Chartres.

Nous arrivons à 1816. Madame de Chateaubriand écrit à madame Joubert pour s'excuser d'un silence prolongé; elle est encore à la Vallée au Loup, que son mari ne tardera pas à vendre et où il est assailli de compatriotes venus pour solliciter sa protection.

A MADAME JOUBERT, A VILLENEUVE.

Jeudi, 18 octobre 1816.

« Ingrats voyageurs! comment pouvez-vous croire que j'aime autant mes ennemis que mes amis? Vous à qui je ne souhaite que bonheur et prospérité, tandis qu'il n'y a

pas un seul de mes ennemis que je n'étranglasse jusqu'à septante fois sept fois !

» M. de Chateaubriand a dû vous écrire hier, pour réparer mes torts envers vous. Il les trouve fort grands, il dit que vous êtes trop bons ; il vous le dit peut-être dans sa lettre. Croyez à ses tendresses, mais point du tout à ses compliments. Ni vous ni moi, chère dame, ne sommes trop bonnes. Pour M. Joubert, je conviens qu'il est parfois excellentissime, mais il y a des jours où il s'entend avec nous épouvantablement.

» Je vous dirai, pour décharger ma rage, que depuis un mois nous sommes assiégés des Bretons les plus bretonnants. Il nous en est arrivé deux avant-hier pour dîner ; c'étaient le père et le fils : le père est en enfance depuis dix ans, et le fils fou depuis qu'il est au monde. Aussi il n'y a sorte de gentillesses qu'ils n'aient faites ici tout le jour : le père courait les champs nu-tête, par une pluie horrible ; le fils courait après le père et le cherchait en l'appelant comme on appelle les chiens à la chasse, et, quand il l'avait trouvé, il se perdait à son tour ; enfin, à l'heure du dîner, ils étaient perdus tous les deux, et on les chercha vainement jusqu'à sept heures du soir, qu'on les trouva gambadant dans le potager, après s'être remplis de vin comme des paniers de vendange.

» Vous avez lu de vos yeux la nomination de notre ami Pasquier[1], il dînait ici ces jours derniers avec madame de Vintimille, mais nous ne vîmes percer aucun rayon de sa gloire future.

1. M. Pasquier fut nommé à cette époque président de la Chambre nouvelle.

» Je vais enfin me défaire de Florette, son impertinence et son hypocrisie ne sont plus supportables.

» Adieu, voilà une lettre assez longue, j'espère. Dites à M. Joubert que c'est lui qui m'a appris à ne pas répondre aux lettres qu'on m'écrit. »

M. de Chateaubriand avait été nommé pair de France par le roi Louis XVIII; au commencement de la session de 1816, il fut choisi comme un des quatre secrétaires de la Chambre. Mais bientôt il publia, à l'occasion de la nouvelle loi électorale, une sorte de catéchisme constitutionnel intitulé : *la Monarchie selon la Charte*, qui provoqua les rigueurs du duc de Richelieu; l'ouvrage fut saisi par l'ordre de M. Decazes, ministre de la police, puis rendu à l'imprimeur; mais M. de Chateaubriand se vit rayé de la liste des ministres d'État et privé de la pension attachée à ce titre; il dut se défaire de la Vallée au Loup et chercher une maison modeste à Paris. « Ce pauvre garçon est bien malheureux cette année », écrit alors M. Joubert à madame de Vintimille. Lemoine, secrétaire de M. de Chateaubriand, attaché jadis en la même qualité à M. de Montmorin, père de madame de Beaumont, fut chargé de découvrir ce logement. Madame de Chateaubriand, dans les deux lettres qui suivent, raconte très gaiement ses embarras :

A MADAME JOUBERT.

13 septembre 1817.

« Voilà donc M. de Chateaubriand presque décidé à retourner cet hiver dans l'exécrable Babylone. Pour moi, sauf le plaisir de vous y voir, je m'y déplairai mortellement: chercher encore une maison, la meubler, la monter, etc., voilà bien de la besogne; ma paresse et ma pannerie en sont également effrayées.

» Voilà le plaintif Lemoine qui m'écrit pour me dire qu'il ne peut nous trouver de maison à moins de trois ou quatre mille francs. S'il faut en prendre une à ce prix et payer la voiture du pair, du reste nous irons dîner chez nos amis, et pour le vêtement nous ferons ce qu'un honnête breton recommandait à sa fille, qui lui demandait des chemises: nous nous parerons de notre modestie et de notre innocence.

» Les bons dîners de Montgraham ne m'empêchent pas de regretter la soupe de vendange. »

A M. JOUBERT.

Ce mercredi, novembre 1817.

« Comme je devais croire qu'on obtenait tout avec des bassesses, je vous en ai fait de toute espèce pour hâter votre retour, et il faut que j'aie eu affaire à un original

comme vous pour que cette manière ne m'ait pas réussi.

» Votre ami Molé [1] veut éterniser la mémoire de son règne. Par son ordonnance qui chasse de la marine les hommes qui ont trente ans, il n'y a pas un émigré, pas un échappé de Quiberon qui ne soit à mourir de faim, et entre autres mon beau-frère, qui a atteint l'âge de proscription [2] ». Mais, si nous perdons l'ancienne marine, celle de Bonaparte nous reste, et, si elle n'a pu garder nos colonies, elle prendra bien l'île Sainte-Hélène. Mon Dieu! mon Dieu! où en sommes-nous? On meurt de la politique, et l'on ne peut vivre sans elle. On en parle sans cesse, non pas moi, mais malheureusement j'ai des oreilles qui entendent et quelquefois une langue qui répond. Tenez, pour le moment devenir sourde et voir P. pendu seraient pour moi deux grands points de tranquillité!

» Vous nous trouverez rue du Bac, n° 42, dans un hôtel de belle apparence et dans un appartement loué par Lemoine, où il ne manquait, lors de notre arrivée, qu'une cuisine, une cave, des chambres de domestiques, une remise et une des portes d'entrée. Nous avons obtenu quelques-unes de ces bagatelles, de sorte que nous sommes assez bien pour que ma pannerie ne soit pas aux abois ni ma tête à l'envers.

» J'ai grand besoin de vous, car, depuis que je vous ai quitté, je n'ai pas dit une folie, ni une chose qui eût le sens commun, à mon aise. »

1. M. Molé était ministre de la marine depuis deux mois.

2. Le comte Duplessis-Parscau, alors commandant des élèves de la marine à Brest.

Nous avons déjà raconté qu'à cette époque M. Joubert, dont la santé chancelante inspirait des inquiétudes, avait pris l'habitude de passer une partie de la journée dans sa chambre; il demeurait assis dans son lit, à demi vêtu d'un spencer de soie et entouré de ses livres favoris. Les visites ne lui manquaient pas, et madame de Chateaubriand était très empressée à le distraire; elle venait prendre de ses nouvelles le matin, en sortant de l'église, et passait souvent une partie de l'après-midi dans sa chambre, charmée par la conversation de M. Joubert et le charmant lui-même par toutes les originalités et toutes les spirituelles saillies d'une verve étincelante. Madame de Chateaubriand ne se privait pas d'ailleurs de plaisanter le malade sur des précautions dont l'événement ne devait que trop bien démontrer la nécessité.

A M. JOUBERT.

« Je suis sortie hier par le vent du nord; aujourd'hui je suis malade; le *Chat* a aussi mal à la jambe.

» Vous vous rappelez notre neveu Blossac, que j'avais en horreur? Eh bien, il est destitué par le grand Laîné[1], et cela pour avoir bien fait; c'est, je crois, la première fois de sa vie; aussi le voilà chassé et à notre charge, lui, sa

1. Alors ministre de l'intérieur.

femme et vingt-deux enfants qu'ils vont faire, à présent qu'ils n'ont plus de quoi les nourrir.

» Malgré le poids de mes maux, j'irai peut-être vous voir ce matin ; mais, comme auparavant je vais aller à confesse, je vous préviens que je vous dirai du bien de tout le monde: vous traduirez. »

Samedi matin.

« Je vous écris sur ce que j'ai de plus cher au monde, mon mémoire de cuisine. »

A M. JOUBERT.

Mardi gras 1817.

« Mille remerciements de vos grives ; elles étaient excellentes.

» Le *Chat* prétend qu'il vous a trouvé hier dans le meilleur état de santé possible et qu'il n'a aperçu sur votre visage d'autre enflure que celle d'un honnête embonpoint. Pourquoi gardez-vous donc la chambre et nous envoyez-vous dire que vous êtes à l'extrémité ?

» Venez donc, si vous tenez encore à me voir ; car moi, sur le bord de ma tombe, je suis bien décidée à ne plus monter vos trente-six volées d'escalier, pour garder dans son lit votre figure rubiconde. C'est dit. J'irai vous chercher à quatre heures. »

Madame de Chateaubriand fut elle-même très malade en 1817, et M. Joubert écrivait le 21 juillet à madame de Vintimille : « Madame de Chateaubriand, à la suite d'un catarrhe qui avait extrêmement fatigué sa poitrine, a eu la rougeole à Mont-Boisier. Elle est mieux, mais elle nous a fort inquiétés, et nous avions envoyé son médecin, M. Laënnec. »

Elle prit la plume, dès qu'elle fut rétablie, pour donner de ses nouvelles à M. Joubert :

Lundi, 22 juillet 1818.

« Voici un certificat de vie : je me porte beaucoup mieux, j'ai bien dormi cette nuit pour la première fois depuis vingt-quatre jours, et ce matin je suis forte et tousse fort peu.

» Le bon *Chat* est à la messe : j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel, car en vérité il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! Quelle douceur ! Moi seule, je ne suis bonne à rien dans ce monde. Cependant, quand on ne vaut rien du tout, on n'a pas des amis comme ceux que j'ai.

» Adieu, mille compliments à toute la famille. Écrivez-moi.

» Nous partons samedi pour Montgraham. »

De Montgraham, près Nogent-le-Rotrou, où demeurait alors la famille de Pisieux, elle mande bientôt à M. Joubert :

A M. JOUBERT.

Mercredi soir, 1818.

« M. de Chateaubriand vient de recevoir une lettre qui l'oblige d'aller à Paris; il en serait furieux, si l'espoir de vous y trouver encore ne l'adoucissait un peu. J'espère donc que la pluie, vos malles, vos paquets, vos *si*, vos *mais* vous auront empêché de partir. Au fait, qu'iriez-vous faire à Villeneuve cette année, où il n'y aura d'autre raisin mangeable que celui qui vient tout mûr?

» Dites mille et mille choses tendres à Frisell; je sais qu'il parle comme il faut de M. de Chateaubriand, et cela me va au cœur et y reste. »

Les lettres suivantes sont écrites de Noisiel, chez le duc de Lévis, ou de Paris. M. de Chateaubriand étai alors dans le feu de ce qu'il nomme ses *combats* pour la défense de la liberté de la presse; à l'arme de la parole, il avait ajouté celle du journal et fondé le *Conservateur*. Il parvint à enrôler sous sa bannière les noms les plus illustres : « Je mis la plume à la main aux plus grandes familles de France, » dit-il dans ses *Mémoires*.

Il adjoignit aux Montmorency et aux Lévis MM. de Bonald, de la Mennais, de Villèle, de Corbière, de Vitrolles, de Castelbajac et jusqu'à un prince de l'Église, le cardinal de la Luzerne. Madame de Chateaubriand ne parle du *Conservateur* que pour rappeler les tribulations qu'il lui cause et les dangers qu'il fait courir à son mari. Elle a peu d'espoir d'ailleurs dans le succès de l'entreprise, et l'événement, en amenant le rétablissement de la censure après la mort du duc de Berry, ne devait que trop tôt réaliser ses prévisions.

A M. JOUBERT.

Noisiel, ce 11 octobre 1818.

« Nous nous installons demain dans ce palais, plein non de grandeur mais de meubles, que nous éclairerons avec une lampe, quand cent lampes ne l'éclaireraient pas, et que nous chaufferons avec tout autant de bois qu'il en faudra pour le rendre un peu moins froid que la sommité du mont Blanc. Cependant n'allez pas trop vous effrayer de ce que je vous conte là; vous savez que, bien que je dise toujours la vérité, il y a la partie poétique qu'on peut rayer, et, si je vous ai fourré là le mont Blanc, c'était pour prendre la chose de haut. Au fait, avec ma vanité, mon avarice et mon industrie combinées, je parviendrai à vous faire, sans trop de frais, deux ou trois petits retranche-

ments, où vous aurez froid ou chaud, comme vos caprices l'entendront ce jour-là; ensuite il vous restera un *promenoir* d'environ trois quarts de lieue, bien enclos.

» Le *Conservateur* est-il arrivé jusqu'à vous? M. de Chateaubriand est bien capable de ne vous l'avoir pas envoyé. Voilà un nouvel *ultra* lancé dans le monde et jusqu'à présent fort bien accueilli du public, mais qui n'est pour moi qu'un sujet de tribulations; bien sûre qu'il sera bientôt pour *à qui de droit* un sujet de persécution.

» Adieu, monsieur et madame, vous me manquez bien tous les deux : l'un pour la partie politique, l'autre pour ce qui regarde le ménage, et ensemble pour mon bonheur et ma joie ! »

A M. JOUBERT.

Noisiel.

« Je vous ai donné une marque d'amitié à ma manière, en écrivant à madame Joubert sans lui parler de vous : une personne indifférente aurait-elle manqué à la politesse à ce point?

» Nous voici de retour à Noisiel. Nous rentrons de demain en huit à Paris, pour n'en plus sortir, à moins d'en être chassés, ce qui pourrait bien m'arriver et me ferait grand plaisir.

» Voilà M. le duc de Lévis qui se promène dans son jardin, avec une vieille paire de pantoufles vertes, des bas et une culotte de soie noire, une veste de toile grise écrue,

et par-dessus un spencer de drap bleu coupant les longues basques de la veste. Sa noble tête poudrée est coiffée d'un chapeau de paille brillante ; d'une main il tient une houlette et de l'autre une grappe de raisin. A ce costume de ville et de campagne ajoutez une figure qui n'est d'aucun pays, et vous verrez, comme je le vois, le seigneur de Noisiel.

» Adieu, portez-vous bien pour me faire plaisir et revenez vite pour ne pas me mettre en colère. »

MADAME JOUBERT.

Paris, 17 novembre 1818.

Voilà un beau silence que nous gardons l'une et l'autre ; je le romps pour vous dire des injures. Qui vous aurait crue capable d'être si longtemps sans m'écrire, ne fût-ce que pour vous plaindre de mes rigueurs ? Car enfin il y a deux mois que je ne vous ai donné signe de vie ; vous en auriez été jadis inquiète ou furieuse. Mais vous vous êtes gâtée à mon école, sans que je me sois amendée à la vôtre. Voilà ce que c'est que l'enseignement mutuel !

» On dit que vous revenez à la fin du mois ; si vous saviez combien je le désire ? Que faites-vous à Villeneuve par le vent et la pluie ? Il faut que le *Cerf* revienne au plus tôt prendre possession de son lit, au bord duquel je m'engage à passer comme de coutume tous mes moments de loisir et de santé.

» M. de Chateaubriand vous dirait mille choses, s'il par-

lait; mais, depuis qu'il s'occupe du *Conservateur*, il ne voit, ni n'entend, ni ne répond. »

Madame de Chateaubriand avait, comme on le voit souvent dans ses lettres, l'esprit assez mordant. M. Daniélo, l'un des secrétaires de son mari, qui exprime pour elle des sentiments de respect profond et presque de vénération, reconnaît qu'elle avait l'humeur bretonne, un peu vive et capricieuse, qu'elle se laissait souvent entraîner à des jugements sévères et qu'elle n'arrêtait guère ses critiques que devant Dieu et ses saints. « Encore ne sais-je, dit-il, s'il n'y avait pas quelques saints qui avaient eu bien du bonheur d'être canonisés. »

Mais elle avait pour excuse la vivacité même de son esprit et une égale sévérité pour ses propres imperfections; elle s'avouait, comme on l'a vu plus haut, *haineuse et hargneuse*, et s'adressait quelquefois des reproches excessifs; elle faisait d'ailleurs oublier son défaut par des vertus éminentes. « La charité, ajoute M. Daniélo, était dans son cœur plus que sur sa langue, dans ses actes plus que dans ses paroles. » Admirablement dévouée à son mari, dont elle pardonnait et raillait doucement les faiblesses, fidèlement attachée à ses amis, elle savait compatir à

toutes les infortunes et passait la plus grande partie de son temps à les soulager.

Presque toutes les lettres qui suivent contiennent des détails sur une œuvre qui a rempli vingt-huit années de son existence, l'infirmerie de Marie-Thérèse. L'idée de cette fondation était née dans son esprit, ou pour mieux dire dans son cœur, vers l'année 1815; frappée des souffrances de quelques femmes ruinées par la Révolution et d'ecclésiastiques âgés et privés d'asile, madame de Chateaubriand rêva de leur créer une retraite. Elle parla un jour dans son salon de son projet à quelques amis : une quête fut improvisée et constitua les premières ressources de l'œuvre. Madame de Chateaubriand obtint bientôt le concours dévoué de la duchesse d'Angoulême et l'approbation de l'archevêque de Paris, Mgr de Talleyrand-Périgord. Une maison, située au numéro 86 de la rue d'Enfer[1], fut louée pour la somme de trois mille francs et confiée à la direction des sœurs de Saint-Vincent de Paul; elle prit le nom de la Dauphine; on y admit d'abord un petit nombre de vieux prêtres et de femmes malheureuses.

Madame de Chateaubriand, jusqu'à sa mort, se consacra entièrement à cette œuvre et fit pour son suc-

1. Aujourd'hui numéro 92, rue Denfert-Rochereau.

cès, malgré une santé très délicate, des prodiges d'activité et de dévouement. Chaque jour, après avoir entendu la messe, elle se donnait à sa chère infirmerie : elle visitait d'abord les hôtes de Marie-Thérèse, n'arrivant jamais les mains vides et s'informant des besoins de chacun ; si des demandes d'admission lui étaient adressées, elle faisait elle-même ses enquêtes et allait voir les malades à domicile ; puis elle courait chez ses amis pour recueillir des souscriptions ou des dons en nature ; elle organisait des sermons de charité. Habile acheteuse, elle se chargeait de procurer à l'infirmerie le linge, les meubles, le bois et le vin nécessaires, parcourait souvent même les magasins de revendeurs, d'où elle rapportait ce qui pouvait en tous genres être utile à ses pensionnaires, à la maison ou à la chapelle. Pour créer des ressources à l'œuvre, elle eut l'idée d'y organiser une fabrique de chocolat, qui continue maintenant encore à prospérer et forme le principal revenu de Marie-Thérèse. Elle envoyait des prospectus de tous côtés et dépensait une ardeur extrême à ce qu'elle appelait son commerce ; un jour même, par mégarde, dit-on, mais croirions-nous plutôt par plaisanterie, elle signa : *vicomtesse de Chocolat*, une lettre où elle faisait un éloge enthousiaste de sa marchandise. On put bientôt, grâce à l'accroissement

des revenus, acheter la maison et y construire une chapelle, que bénit solennellement Mgr de Quélen en 1822. M. et madame de Chateaubriand firent don à l'infirmerie d'une petite propriété qui s'y trouvait contiguë; ils vinrent eux-mêmes en 1824 se fixer dans le voisinage, en acquérant un immeuble important, où l'on menaçait d'établir des jeux publics, et y demeurèrent jusqu'en 1831. Fondée et développée principalement par le zèle de madame de Chateaubriand, l'infirmerie de Marie-Thérèse rend encore les plus grands services; elle a cessé de recevoir des femmes et est devenue l'asile exclusif des prêtres âgés et infirmes du diocèse de Paris Ceux qui ont quelques ressources payent une pension, les ecclésiastiques pauvres y sont reçus gratuitement, et une retraite paisible est ainsi assurée à ces hommes vénérables, qui, après avoir prodigué leurs forces pour le bien des âmes et le soulagement de toutes les infortunes, se trouvent trop souvent, à la fin de leur vie, privés de ressources, quelquefois infirmes et presque toujours isolés. L'infirmerie avait été ouverte le 15 octobre 1819, et les religieuses de Saint-Vincent de Paul allaient en prendre possession, quand madame de Chateaubriand écrit à madame Joubert :

A MADAME JOUBERT, A VILLENEUVE.

21 octobre 1819.

« Je me prends au vol pour vous écrire, très chère dame, je n'ai pas un moment à moi, ils sont tous à la rue d'Enfer, n° 86, où je passe ma vie. Je croyais que c'était peu de chose que de monter une infirmerie, mais je vois qu'il en coûte tout autant pour cuire une médecine qu'un gigot de mouton. Nos trois sœurs y entrent lundi ; ma supérieure est une fille charmante, ayant déjà quatorze ans dans les hôpitaux et étant excellente pharmacienne. J'espère que M. Joubert tient toujours à son abonnement de dix francs.

» Vous ne vous mettez guère en peine du pauvre *Chat;* aussi de dépit court-il les champs ; il est en Normandie, ou dans le Perche, ou dans le Maine; là, il oublie (sur les bords de la mer, au Havre, ou en courant la poste, pour se rendre chez madame du Lionfort) la politique, les politiques et le *Conservateur*. Du reste, il me mande que sa santé s'est merveilleusement trouvée de ce vagabondage et que le mouvement des roues lui cause un grand mouvement d'esprit.

» Notre petit *secco*, dit Laënnec, est parti pour son pays de Quimper; il n'a dit adieu à personne, mais il a envoyé son mémoire à tout le monde. Je pense qu'il ne reviendra pas[1]. Enfin, j'ai pris le parti de me porter à merveille et

1. Madame de Chateaubriand parle un peu légèrement ici de l'inventeur de la méthode d'auscultation, qui, après avoir épuisé sa santé

suis décidée à n'avoir plus d'autre médecin que le bon sens et de médecine que le lait d'ânesse.

» Vous, qui n'avez pas un mari en campagne et un hôpital à mener, pourquoi ne m'écrivez-vous pas? Au moins, si c'était que vous fissiez vos paquets pour revenir; mais non, vous songez à hiverner à Villeneuve-sur-Yonne, sans vous inquiéter de Paris-sur-Seine, qui est bien encore la plus triste et la plus puante ville du monde : personne n'est revenu de la campagne; on va, on vient, sans rencontrer un chat de connaissance, et l'on courrait les rues du matin au soir, sans pouvoir trouver le moyen d'y être écrasé une pauvre fois. Paris cependant n'est pas si désert qu'il n'y reste Lemoine et Clausel; je garde le premier comme somnifère; l'autre a repris son caractère d'ambassadeur; c'est lui qui traite de mes affaires d'hôpital avec mon archevêque, mes conseillers, etc., etc.; il est aussi de mon conseil privé, où il n'a point de rivaux, parce qu'il est seul; Victoire est appelée quelquefois extraordinairement, mais seulement les jours où il faut agir d'inspiration; hier, par exemple, elle me conseille d'envoyer Ménil[1] garder l'infirmerie, que la propriétaire venait de quitter. Le bonhomme partit joyeux, mais ne revint pas qu'il n'eût visité tous les cabarets de la barrière d'Enfer, ayant laissé portes et fenêtres ouvertes dans la maison et toutes nos richesses à la garde de Dieu.

» Je me suis mise à vous écrire à six heures; en voilà

à inaugurer cette découverte dans les hôpitaux de Paris, dut à cette époque aller se reposer en Bretagne.

1. Cuisinier de madame de Chateaubriand.

sept, on m'apporte à déjeuner, mais il n'y a point de *Chat*.

» Adieu, chère paresseuse et cher paresseux, vous mériteriez que je... Je ne sais quoi. Bonsoir. »

A MADAME JOUBERT, A VILLENEUVE.

Novembre 1819.

« N'attendez plus rien de moi. Je suis tout à mon hôpital et au désespoir d'y être. Je crains de tomber malade à force de fatigues morales et physiques. Pour m'achever, le pauvre *Chat* vient d'avoir pendant huit jours son rhumatisme tout à fait fixé sur la poitrine et dans la région du cœur. Récamier a été assez inquiet, et le *Chat* l'était à l'excès; pour moi, j'avais entièrement perdu la tête. Il est mieux maintenant, mais il est condamné à faire des remèdes et à ne pas travailler: il travaille et ne fait point de remèdes. Aussi je m'attends tous les jours à le voir retomber.

» Vous aurez bien fait du noir sur les dernières élections[1]? Voilà ce que c'est que les gens à espérances, tout les désespère! Pour moi, qui ne puise ma politique que dans l'Ecriture sainte, je sais que nous avons les vices des derniers temps, c'est-à-dire les vices qui finissent les

1. Les élections de 1819 avaient amené à la Chambre un grand nombre de députés hostiles à la royauté, notamment l'abbé Grégoire.

empires; ainsi tenons-nous pour mortes, pour nous tenir en repos.

» Voilà le *Chat* qui, malgré ses rhumatismes, se *frisote* pour aller chez quelques madames du Lionfort; mais, tout en se faisant beau, il me charge de vous dire qu'il vous aime, qu'il vous remercie de l'avoir lu avec plaisir. Pour moi, je n'aime rien de ce qui vous amuse à Villeneuve, et je dirais à Le Normant[1] de ne plus vous envoyer le *Conservateur*, si je ne savais que pour un article passable il y en a dix des plus ennuyeux.

» Êtes-vous toujours pas trop bonne, chère dame? Pour moi, je suis devenue douce comme une colombe, charitable, point médisante, enfin parfaite. Vous direz peut-être que la modestie me manque? C'est vrai, Votre Excellence, mais cette vertu est si inutile en ce monde qu'il est bien permis de l'oublier de temps en temps.

» On dit que vous revenez du 8 au 9; c'est quelques jours de gagnés. Au surplus, comme le *Cerf* ne peut plus aller sauter sur les montagnes, il n'a rien de mieux à faire que de se réduire aux abois et de venir pleurer avec nous.

» La famille Clausel n'est point encore arrivée; il paraît qu'on veut avant marier la fille aînée et la laisser dame de château dans le Rouergue; c'est bien penser, car on marie mal à Paris les filles qui n'ont rien.

» Nous allons aujourd'hui dîner à Montrouge, où madame de Talaru[2] se trouve de nouveau embarrassée par un

1. Imprimeur de M. de Chateaubriand.

2. Cousine de madame de Chateaubriand.

maître d'hôtel qui lui a volé du vin, un laquais qui, pour n'être pas chassé, s'est donné la jaunisse, en se frottant le visage avec des graines d'asperges, et une femme de chambre qui tombe d'épilepsie.

» *Madame* nomme dimanche *Mademoiselle* d'Artois; mais elle nomme aussi M. Cazes; faites vos réflexions là-dessus, les nôtres ne sont pas gaies. Adieu. »

Celui que madame de Chateaubriand appelle malicieusement et tout court M. Cazes n'est autre que le duc Decazes actuel, qui fut porté sur les fonts baptismaux par la fille de Louis XVI. Madame de Chateaubriand n'avait pu pardonner au père, alors président du conseil, et qui ne devait être fait duc que l'année suivante, la disgrâce de M. de Chateaubriand. Elle se croyait en droit, comme le font quelquefois les femmes les meilleures, de manifester pour les adversaires politiques de son mari une animosité que celui-ci éprouvait à un degré beaucoup moindre. Elle se désolait de voir madame la duchesse d'Angoulême faire au fils de M. Decazes le même honneur qu'à la jeune princesse, fille du duc de Berry.

M. de Chateaubriand était à cette époque également séparé par la politique de M. Molé. L'intimité des deux amis semble d'ailleurs avoir subi quelques éclipses. Nous trouvons dans la correspondance de M. Joubert, à la date du 12 juillet 1806, veille du

départ de M. de Chateaubriand pour l'Orient, une lettre à madame de Vintimille, où il est fait mention d'une réconciliation entre M. Molé et M. de Chateaubriand, et que nous citerons encore :

« J'avais invité à dîner pour mardi, écrit M. Joubert, M. de Chateaubriand et M. Molé. Ils sont venus, l'un à cinq heures et demie, l'autre à six. Il y avait peu de monde, et on a donné une minute aux révérences; après les révérences, ils se sont vus; en se voyant, ils se sont pris la main d'un air charmé et se sont secoué le bras d'une manière très sensible. On a servi. Ils ont été voisins et n'ont cessé pendant tout le repas de jaser très gaiement et de manger comme des ogres. J'ai remarqué qu'ils demandaient toujours du même plat et qu'ils soutenaient toujours le même avis contre tous les convives. Je ne me souviens pas d'avoir observé en ma vie une plus parfaite uniformité de cœurs, d'esprits et d'appétits. Après dîner, je leur ai proposé d'aller se jucher en tête à tête dans la bibliothèque, où ils se sont ébattus pendant deux grosses heures, et d'où il m'a fallu les arracher à la nuit noire. Le lendemain mercredi, ils ont couru les champs ensemble, depuis trois heures jusqu'à cinq et se sont réunis encore à sept chez Chateaubriand, où j'ai laissé M. Molé à dix heures et demie. Je ne sais pas s'il y a couché. Il y était attablé le lendemain jeudi. Ceci est sûr, car j'y ai dîné avec lui. Ce jour-là, ils se sont encore promenés seuls pendant toute la soirée, car ils n'étaient pas rentrés à dix heures. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait hier. Voilà le

bulletin exact de tout ce que j'ai vu. Quant à ce que j'ai entendu, je puis vous assurer qu'ils rient aux grands éclats comme des fous, et qu'ils ne parlent pas trop comme des sages. C'est qu'apparemment ils extravaguent de joie. Si, pour compléter la narration, il faut mêler mes conjectures à mes récits, je vous dirai confidemment que je crains un peu que ce rapprochement ne se soit fait aux dépens du genre humain, car ils ne cessent de se moquer du monde entier, même de moi! Aussi leur ai-je dit de ne pas revenir; je les ai appelés serpents réchauffés dans mon sein. Mais ils plaisantent de tout cela. Heureusement pour les mauvais effets que pourrait avoir leur réunion et l'esprit de ligue offensive et défensive qui les anime, ils vont bientôt se séparer, car Chateaubriand part demain. J'ai la bonté d'en être fâché, quoique je ne perde évidemment que des coups, à l'éloignement où vont vivre l'un de l'autre ces deux hommes qu'a ressaisis une amitié si enragée. »

Sous la Restauration, la politique fut cause d'un nouveau refroidissement : M. Molé avait accepté le portefeuille de la marine dans le premier ministère du duc de Richelieu, dont M. Decazes faisait partie comme ministre de la police, et M. de Chateaubriand vit de mauvais œil cette alliance avec les deux hommes qui avaient récemment contribué à sa disgrâce. Mais en 1818, à la chute du duc de Richelieu, M. Molé se retira; et quand, à deux reprises, M. Decazes fut

chargé, en 1818 et en 1819, de constituer le ministére, M. Molé se tint à l'écart des nouvelles combinaisons. Il fut alors facile d'amener entre les deux amis le rapprochement que madame de Chateaubriant raconte à son tour à M. Joubert :

A M. JOUBERT.

3 février 1820.

» Je vous dirai, pour nouvelle de haute politique, qu'après une trêve de huit jours, la paix a été signée hier 2 février dans ma chambre, à quatre heures précises de l'après-midi, entre les deux grandes puissances Mathieu Molé et François-Auguste de Chateaubriand. Les deux rois, voulant se donner au plus tôt des preuves de leur bonne intelligence et en assurer la durée par de fréquentes visites, ont arrêté entre eux qu'ils feraient démanteler toutes leurs places frontières et qu'ils pourraient pénétrer l'un chez l'autre, sans rencontrer hérauts, gardes et retranchements, ni femmes, si cela est possible. On dit qu'il y a quelques articles secrets, mais on ne les connaîtra qu'en cas de rupture. — Vous devriez venir dîner aujourd'hui avec moi; je suis seule, le *Chat* dîne chez deux femmes d'un rare esprit, qui ne veulent pas qu'il mange autre chose que des feuilles de roses humectées de rosée; autrement il ne serait pas l'auteur de tant de beaux ouvrages pleins de sentiment et d'imagination, etc., etc. Ces deux femmes sont mesdames de Damas et de Vogüé. Viendrez-vous? »

Dix jours après cette lettre, le duc de Berry fut assassiné. La Chambre renversa M. Decazes, et quelques mois plus tard, après de nouvelles élections, les amis de M. de Chateaubriand, MM. de Villèle et de Corbière, furent nommés ministres d'État et membres du conseil privé ; lui-même fut envoyé comme ambassadeur à Berlin. Il quitta Paris le 1er janvier 1821 et n'était installé que depuis quelques mois *sous les Tilleuls*, quand il revint en France pour le baptême du duc de Bordeaux; à cette occasion, Louis XVIII lui rendit le titre et la pension de ministre d'État.

Madame de Chateaubriand annonce en ces termes cette bonne nouvelle à madame Joubert :

« Je vous dirai et au *Cerf* aussi, pour vous faire plaisir à tous les deux, qu'on a rendu à M. de Chateaubriand la grande pension de ministre d'État, c'est-à-dire vingt-quatre mille francs; avec les douze mille francs de pair, cela nous donne le moyen d'avoir une voiture qui sera au service du *Cerf*. Revenez donc, nous irons nous promener, faire des campagnes, dîner au cabaret, etc., etc. »

Les vraies *campagnes* de madame de Chateaubriand étaient des démarches pour son infirmerie, qui profita surtout de l'accroissement des revenus de l'ambassadeur de Berlin. La lettre qui suit montre

une fois de plus la sollicitude de madame de Chateaubriand pour l'œuvre qu'elle avait entreprise[1] :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

10 novembre 1821.

« Voilà comme les bonnes gens me jugent ; il n'y a que des méchants comme vous qui puissent douter de *l'immense bonté, du cœur et de l'esprit de la respectable dame;* l'excellent abbé aurait pu ajouter : et de l'adresse ; je vous dirai le pourquoi à votre retour.

» J'ai reçu hier votre lettre à minuit le *Chat* rentrant, et je vous écris ce matin à quatre heures, n'ayant pas un autre moment à moi dans la journée.

» Imaginez-vous tout ce que j'ai à faire aujourd'hui ? A déjeuner d'abord, puis la messe; après cela, il faut que je coure aux quatre coins de Paris, pour des dons à toucher, que j'aille chez tous les marchands de guenilles pour acheter de quoi meubler la chambre d'un prêtre qui vient de nous arriver; ensuite mille lettres à écrire, cent ouvriers à gronder, une supérieure à apaiser, parce que depuis hier elle est en colère contre notre nouveau venu; enfin ma santé à soigner, car véritablement depuis trois

1. D'après un document qui existe encore à Marie-Thérèse, madame de Chateaubriand procura à l'œuvre, dans les sept premières années seulement, près de 240 000 francs en souscriptions, dons, legs et vente de chocola .

jours je l'ai mise à une telle épreuve qu'elle est en ce moment des plus chancelantes.

» Le *Chat* part demain pour le Havre, Lisieux, etc.; il va courir sur les grands chemins pour fuir la politique : il est vrai qu'après la fièvre jaune, je ne trouve pas qu'il y ait une maladie dont on doive plus se garer. Mais en quoi je blâme le pauvre *Chat*, c'est de ne pouvoir s'occuper d'autre chose à Paris que de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés; qu'il laisse les morts en paix et qu'il ne songe qu'à son immortalité! »

M. de Chateaubriand était en pleine faveur, lorsque survint un nouveau changement ministériel. Nous avons déjà rapporté qu'il suivit la fortune de M. de Villèle et donna sa démission. Mais celui-ci fut chargé par le roi de reconstituer le cabinet et appela bientôt M. de Chateaubriand à l'ambassade de Londres, en remplacement du duc Decazes. Madame de Chateaubriand ne suivit pas plus à Londres son mari qu'elle ne l'avait fait à Berlin; elle avait d'ailleurs une grande terreur de la mer [1].

1. En 1828, au contraire, elle accompagna à Rome M. de Chateaubriand, lorsqu'il y fut envoyé en la même qualité. Tous deux passèrent cette fois à Villeneuve, en se rendant en Italie; mais ils n'y trouvèrent plus leur vieil ami : « Que de souvenirs! lit-on dans les *Mémoires*; Joubert a disparu, le château de Passy a changé de maîtres! » Madame de Chateaubriand était à Rome au moment du conclave qui donna Pie VIII pour successeur au pape Léon XII; elle se plaisait extrêmement dans la ville éternelle. Toutefois,

Pendant que M. de Chateaubriand est en Angleterre, sa femme continue à faire de l'infirmerie et du placement de son chocolat son occupation principale ; elle écrit à madame Joubert :

28 juillet 1822.

« Quelle irrévérence pour une ambassadrice! La quitter malade, sans se mettre en peine des nouvelles de Son Excellence! Voilà ce que c'est que d'avoir abdiqué la grandeur pour se faire *sœur du pot!*

» Rien de nouveau ni à Paris ni à Londres, du moins de nouvelles que vous ne sachiez ; celles d'Espagne doivent vous désoler et vous mettre en fureur.

» Donnez-moi des nouvelles du chocolat, s'il prend et si on en prend à Villeneuve : *nous en avons une partie très conséquente* en ce moment, et qui est excellent. N'est-ce pas là le bon style marchand ?

» Vous n'avez pas l'idée de l'ennui de Paris. Il n'y a rien de supportable ici que le Diorama ; c'est ravissant ! Ce

quand, à l'avènement de M. de Polignac, M. de Chateaubriand se démit de l'ambassade de Rome, elle ne fit rien pour le retenir et rentra courageusement dans la vie privée. Il lui rend à cette occasion témoignage : « Madame de Chateaubriand, écrit-il, avait la tête tournée d'être ambassadrice, et certes une femme l'aurait à moins ! Mais, dans les grandes circonstances, ma femme n'a jamais hésité à approuver ce qu'elle pensait propre à mettre de la consistance dans ma vie et à rehausser mon nom dans l'estime publique ; elle accepte d'un esprit ferme mes disgrâces en les maudissant. »

sont deux vues, l'une de l'église de Cantorbéry, l'autre d'une vallée suisse; c'est mille fois au-dessus du Panorama pour la vérité; l'illusion est complète.

» Le pauvre *Chat* me dit mille tendresses pour vous. Voici comme il s'exprime dans sa dernière lettre : « Nos bons Joubert sont partis, je m'en désole pour toi. Voilà de vrais amis et au fond les seules personnes qu'après toi j'aime et regrette véritablement! »

» Je me recommande à vos bontés pour un bon paquet de vieux draps et de vieilles chemises. L'infirmerie a grand besoin d'un renfort de linge. La lingerie, qui est maintenant grande comme celle des Invalides, n'est pas pleine, malgré nos *successions,* qui ne sont pas cependant trop mauvaises.

» Mais voici un bonheur qui arrive au *Chat,* à vous et à l'infirmerie : la jolie maison, avec le beau jardin qui touche l'hospice, est à vendre. C'est tout ce que désirait M. de Chateaubriand, il me donne l'ordre positif de l'acheter. Mais la propriétaire, qui jusqu'à présent avait eu l'air de ne vouloir jamais s'en défaire, parce qu'elle avait appartenu à sa mère, veut que Madame lui fasse dire qu'elle en a envie, parce *qu'alors ayant*, dit-elle, *des obligations à cette Princesse, elle ne pourrait pas la refuser*. Madame ne lui écrira pas, et la *pieuse fille* vendra un jour ou l'autre. Dites-moi si vous me conseillez le marché ? Ce sera une affaire de trente à quarante mille francs. Si vous n'êtes pas de cet avis, je ne tiendrai compte des ordres de M. l'ambassadeur. Ce serait une maison de campagne fort agréable pour les familles Joubert et Chateaubriand : le *Cerf* entendrait la messe de

son lit, et le *Loup* et la *Chatte* ne feraient qu'un saut du leur à la chapelle.

» Adieu, voilà une lettre bien soignée et pas trop amusante. Je vous quitte pour aller à la messe. »

Un an plus tard, cette acquisition fut réalisée, à la grande joie de madame de Chateaubriand et pour la somme de quatorze mille francs seulement. La maison était séparée de l'infirmerie par une ruelle qui conduisait de la rue d'Enfer aux boulevards. On obtint du préfet de la Seine la concession de ce passage, qui fut fermé aux deux extrémités, à charge de faire à la ville une rente annuelle de quarante francs. Les murs de séparation furent abattus et la propriété réunie à l'infirmerie [1].

Dans la lettre suivante, madame de Chateaubriand annonce à madame Joubert la mort subite de lord Castlereagh : le premier ministre d'Angleterre venait de succomber à la suite d'un accès de fièvre chaude, et au moment où il se préparait à aller représenter son pays au congrès de Vérone.

1. Cette maison, qui porte aujourd'hui le n° 88 de la rue Denfert-Rochereau, est occupée par les Sœurs aveugles de Saint-Paul qui reçoivent dès l'âge de quatre ans et entourent de soins touchants les jeunes filles aveugles et demi-voyantes.

A MADAME JOUBERT

23 août 1822.

« Voilà bien des événements arrivés depuis votre départ! Un ministre anglais mort au moment où il allait décider au congrès du sort de l'Europe, et trois ministres français faits comtes, et sitôt après la session que les royalistes ne pourront plus dire qu'ils ne font rien pour leur parti! La mort du marquis de Londonderry empêche M. de Chateaubriand de demander une petite permission pour venir m'embrasser. On dit que le nouveau ministre ne sera pas nommé avant le congrès; alors il faut se résoudre à une séparation d'un an encore, car je ne veux pas que le pauvre *Chat* s'expose à passer l'eau pour moi dans la mauvaise saison.

» J'ai vu Hyacinthe [1]; il est venu en courrier apporter la nouvelle de la mort de lord Castlereagh; il est arrivé gros, gras et ivre et s'en est retourné de même; il se plaît beaucoup à Londres, mais il excite la jalousie des Secrétaires, qui n'ont pas, comme lui, la confiance de M. l'ambassadeur.

» J'espère bien que vous ne resterez pas à Villeneuve jusqu'au mois de décembre. Que voulez-vous que je fasse ici sans vous, avec des bêtes, des méchants ou des mala-

1. Hyacinthe Pilorge, secrétaire particulier de M. de Chateaubriand à Londres.

droits, sans compter l'infirmerie qui me donne plus de soucis que de richesses? Trente-trois personnes à nourrir, deux maisons à payer et pas un sou dans la caisse! On dit que la Providence viendra à mon secours et que c'est une grande preuve de prospérité dans les bonnes œuvres que de manquer de tout; j'entends bien cela, mais je doute de le faire entendre à mes malades, qui ne veulent manquer ni du nécessaire ni du superflu. Voilà ma fête d'octobre qui va arriver, sans que j'aie un prédicateur : les uns sont absents, les autres sont *grands maîtres* [1]; j'ai envie de faire venir l'abbé de Bonnevie : pourquoi est-il venu se montrer à Saint-Thomas d'Aquin? S'il était tout nouveau à l'infirmerie, il attirerait du monde.

» Comment une avare comme moi a-t-elle pu louer un appartement sur la rue? Dimanche [2], me voilà ruinée avec les lampions, la femme d'un ambassadeur n'en pouvant mettre moins de quatre sur chaque fenêtre.

» Adieu, je n'ai pas une plume qui écrive et je ne sais pas en tailler.

» Le *Chat* m'a envoyé des petites robettes charmantes; faites-lui votre cour, il vous en enverra aussi. »

Au commencement de septembre 1822, M. de Chateaubriand, choisi comme l'un des plénipotentiaires chargés de représenter la France au congrès de Vérone, quitta Londres et vint à Paris prendre les in-

1. L'abbé de Frayssinous fut à cette époque nommé évêque d'Hermopolis et grand maître de l'Université.

2. 25 août, fête de saint Louis.

structions du duc Mathieu de Montmorency, ministre des affaires étrangères, qui allait également à Vérone, mais à titre d'ambassadeur. Madame de Chateaubriand envoie ce petit billet à Villeneuve, pour annoncer que son mari s'arrêtera chez ses amis, en se rendant en Italie :

A MADAME JOUBERT.

Octobre 1822.

« Un mot, très chère dame, pour dire que je ne vous ai pas oubliée. Je suis accablée : ma fête d'octobre, le renouvellement de mes abonnements, les commissions du *Chat*, la rage, le désespoir, les coups de langue, tout cela ne me laisse pas un moment ; je me donne à peine celui de dormir, et j'envoie ma maladie se promener.

» Après le 21, jour de notre cérémonie, je vous écrirai un volume.

» Le *Chat* vous embrassera en passant, il ne partira pas avant la semaine prochaine.

» Adieu, à vous, à tous les Joubert du monde. Portez-vous mal, ennuyez-vous à Villeneuve et revenez bientôt : c'est trop à nos âges d'être trois mois sur douze sans se voir ! »

Mais M. de Chateaubriand, obligé de se rendre rapidement à Vérone, ne put prendre la route de

Bourgogne. Madame de Chateaubriand écrit à madame Joubert.

13 octobre 1822.

« Mais vous vivez donc en vrai *Loup* dans les forêts, pour ne pas savoir que le *Chat* est parti pour Vérone le 3 du mois d'octobre ? Il n'a pas passé par Villeneuve, parce qu'il était pressé, et a pris la route du Simplon, qui l'abrégeait de trente lieues. J'ai rarement de ses nouvelles, les courriers de cabinet n'étant pas fréquents, et la poste mettant douze jours à apporter les lettres. J'en ai eu cependant avant-hier : il se portait bien et ne parlait que de lui, de vous et de moi.

» Pourquoi votre frère n'a-t-il laissé les doigts marqués sur les murailles de son escalier, sa tenture bleue, un peu sale à la vérité, et son parquet croulant ? Au danger près, tout cela vaut mieux que des plâtres neufs et des peintures qui vous donnent des coliques de *miserere*. Je vais aller aujourd'hui m'assurer de l'état des lieux, je verrai si vous pouvez vous mettre en route. Mais au surplus, si vous ne pouvez aller loger chez vous, venez loger chez moi. Le *Cerf* couchera dans la bibliothèque, vous dans la chambre du *Chat*, et votre bonne sur l'escalier. Pourquoi ne feriez-vous pas cela ? Ne serait-il pas raisonnable de saisir l'occasion de passer quelques jours ensemble ? Voici qui va peut-être décider M. Joubert : je lui ferai manger tous les jours des gelées ou des soufflés à l'ananas; j'en ai les moyens, sans que mon avarice en souffre trop.

» La sœur Reine aime mieux du vieux linge que rien, et d'autant plus qu'en ce moment il nous en faut des montagnes : nous avons des opérations de toutes sortes, et vous pouvez, sans lésiner, vider vos vieilles armoires de Villeneuve et m'apporter toutes vos réserves de trente ans.

» Je voudrais que ma lettre renfermât quelques petites nouvelles amusantes, mais je n'en sais pas même une ennuyeuse. Si j'avais assez de papier, je vous transcrirais l'épitaphe qu'on a faite à M. de Villèle le père, qui vient de mourir à Toulouse : elle est un peu dans le genre du bel habit doré qu'on avait mis au père Bonaparte dans son portrait.

» Adieu, bien chère dame, il fait un temps horrible, je vais me couvrir de laine et de douillettes, enfermer mes pieds dans des sabots et partir pour la rue des Canettes, où j'ai affaire; de là dans la rue Saint-Jacques, puis à l'Estrapade, d'où je me rabattrai chez les cousines, chez lesquelles j'attendrai ma voiture pour aller voir mes bons hommes et mes bonnes femmes.

» Toute votre famille a bien raison de m'aimer un peu, moi qui les aime d'un cœur presque aussi bon que le vôtre. »

Cette lettre pleine de sensibilité et où la malice a sa place ordinaire, est une de celles où semble se manifester le mieux le caractère de madame de Chateaubriand : d'un naturel tout spontané et plein d'élan, elle avait tant d'esprit que sa verve l'entraînait souvent à la raillerie; mais chez elle l'ironie

n'avait jamais rien de méchant, et l'on sentait en toute occasion dominer de beaucoup dans son cœur la bonté et les sentiments les plus généreux. L'offre pressante qu'elle fait à M. et à madame Joubert de venir s'installer chez elle montre la simplicité charmante des mœurs de cette époque, où l'on savait pour ses amis déranger quelque chose à ses habitudes.

Madame de Chateaubriand rend compte dans la lettre suivante d'une querelle amusante survenue dans sa maison et de la fête de sainte Thérèse célébrée dans son infirmerie :

Dimanche, 27 octobre 1822.

« La paix de ma maison a été un peu troublée. La pauvre Joséphine, qui ne vaut pas quatre sous, a voulu prendre François en flagrant délit, emportant, disait-elle, du vin dans sa chambre. Tout cela s'est passé à onze heures du soir, dans un escalier ; François, surpris avec une bouteille qui lui appartenait, a refusé de la livrer à Joséphine ; en voulant la saisir, elle s'est dégringolée du haut en bas d'une espèce d'échelle et s'est un peu brisée. Le matin, son frère est entré dans ma chambre, en me disant que sa sœur n'avait plus que deux heures à vivre, que c'était François qui l'avait tuée, *avec préméditation*, et qu'il fallait qu'il sortît de suite de chez moi, ou qu'il allait emmener sa sœur mourante. J'ai bien vu qu'il y avait complot

et cabale contre le pauvre François, je n'ai renvoyé personne; le mal a passé avec quelques sangsues, et, en allant au fond de ces haines et querelles, j'ai su que ladite Joséphine épouse un jeune Anglais, qu'elle désirait faire entrer chez moi, lorsqu'elle aurait réussi à faire chasser François. Avec tout cela, elle a été si atroce dans ses dénonciations et si obstinée à soutenir que le pauvre homme lui avait dit : « Tu m'as découvert, il faut que tu périsses ! » Et elle a joué tellement la mourante pendant deux jours que la justice a pensé s'emparer de cette affaire, que j'ai fait finir en assurant la demoiselle que, s'il arrivait le moindre désagrément à François, je dirais la vérité, c'est que, si elle n'était pas montée dans sa chambre à minuit, elle ne l'aurait pas surpris.

» Notre cérémonie a été très belle; il n'y manquait que Madame, qui au surplus a témoigné de la manière la plus aimable le chagrin qu'elle a eu de ne pouvoir y venir ; mais elle est réellement d'une souffrance pénible, causée par un aphthe qu'elle a dans la gorge. Notre quête a été de près de neuf mille francs. Le bon abbé de Boulogne a été un peu long, mais on dit que son panégyrique de saint Vincent de Paul est vraiment admirable. Je ne l'ai point entendu, ne voulant pas prendre la place d'une *payante*. Madame la duchesse de Berry s'est un peu ennuyée au sermon, mais beaucoup divertie à parcourir l'infirmerie. Elle a trouvé toutes les malades de la grande salle *jeunes et gentilles*, bien qu'elles aient toutes ou à peu près quatre-vingts printemps. Le dortoir des sœurs l'a charmée, et la pharmacie! Elle a fait valoir notre boutique, non de chocolat, mais de mille autres jolies choses dont nous sommes marchands.

» Savez-vous que voilà une lettre qui va vous coûter cher de port? Je vous réponds comme vous m'avez écrit, illisiblement; mais j'ai aujourd'hui un courrier à expédier pour les quatre coins du monde.

» De plus j'ai à dîner sept Bretons, dont le plus raisonnable veut, si M. de Villèle ne lui donne une place, d'abord le renverser, ensuite nommer un jacobin aux élections, puis enfermer sa femme, à lui le Breton, *dans un de ses châteaux démolis en quatre-vingt-treize.*

» Revenez donc, je deviens bête, quand vous êtes longtemps absents. Je ne sais plus à qui conter tout ce que je vois et entends de fou, de triste et de gai; seulement dans mon petit cercle, il y en a pour un volume. »

M. de Chateaubriand était toujours à Vérone, mais il n'occupait au congrès que le second rang parmi les plénipotentiaires français, et le duc de Montmorency, ministre des affaires étrangères, y jouait naturellement le rôle principal. L'ambassadeur de Londres devait d'ailleurs bientôt succéder à son ministre et prendre en mains la direction de la politique extérieure pendant la guerre d'Espagne.

Madame de Chateaubriand, après avoir raconté que son mari s'ennuie à Vérone, demande de nouveau à ses amis de descendre chez elle, en arrivant à Paris. Elle leur parle ensuite d'un sujet qui l'intéressait vivement : de ses oiseaux et de ses chats. Pour se faire une idée du soin qu'elle prenait des

premiers, il faut lire dans la *Postface* des *Mémoires* les détails que donne M. Daniélo sur la volière de madame de Chateaubriand, lorsqu'elle habita plus tard rue du Bac, au rez-de-chaussée sur un jardin. Cette volière avait pour porte l'une des fenêtres de la chambre de madame de Chateaubriand et descendait jusqu'au sol ; elle était ornée d'un beau sapin poussant en pleine terre et d'un joli bassin rempli d'eau ; des cellules étaient appendues aux parois de cette maison de verre et chauffées par un calorifère : les roitelets, les rouges-gorges, les serins, les sansonnets, les linottes, les cardinaux, y étaient admirablement à leur aise, n'y manquaient d'aucune attention, mais devaient en revanche vivre en paix avec *Cathau*, la perruche préférée de M. de Chateaubriand, et avec le perroquet *Jako ;* ils devaient surtout prendre garde d'éviter la griffe des chats. Ceux-ci étaient aussi l'objet de grands égards, et l'un d'eux surtout avait toutes les faveurs du maître : c'était le vénérable *Micetto*, le chat de Léon XII, né au Vatican dans l'une des loges de Raphaël, et que M. de Chateaubriand avait souvent admiré dans un pan de la robe du Pape. Il en avait hérité à la mort de Léon XII et cherchait à faire oublier à Micetto l'exil, la chapelle Sixtine et le soleil de la coupole de Michel-Ange, sur laquelle il se promenait jadis loin de la terre. Mi-

cetto, d'après M. de Chateaubriand, était très considéré des âmes pieuses.

16 novembre 1822.

« J'ai eu hier un mot du pauvre *Chat;* il s'ennuie à mourir, n'a rien à faire, le grand Mathieu s'étant chargé de tout, et ne soupire qu'après le repos. Il est bien décidé cependant à l'acheter encore par quelque temps de séjour en Angleterre, *quoi qu'on en dise.*

» N'est-ce pas que M. Joubert a grande envie de goûter de mes soufflés aux ananas ? J'en aurai tant qu'il voudra à son service, s'il veut venir les chercher. Je lui répète que ma maison est tout arrangée pour lui : des bourrelets partout et pas un seul vent coulis.

» Vous ai-je dit que j'avais des oiseaux chinois? C'est Clausel qui me les a fait donner par le préfet apostolique du Sénégal, qui avait été en Chine. J'ai de même un petit monsieur du Sénégal, qui est gris avec un collier rouge. Ils sont charmants et s'arrangent à merveille avec mes chats, aujourd'hui au nombre de quatre. Les matous se placent d'abord aux quatre coins de la cage, mourant d'envie de gober ces petits mandarins ; mais ceux-ci se moquent d'eux, se mettent à chanter, ravissent les croqueurs et font la paix pour le reste de la journée.

» Marché fait! Qu'à votre retour nous ne parlions point politique! Je l'ai bannie de chez moi, je veux ma paix, encore bien plus qu'on ne veut la guerre d'Espagne, et

c'est beaucoup dire, car il y a de saintes âmes qui voudraient qu'on s'égorgeât sans miséricorde, jusqu'à ce que les choses allassent bien en Europe ; et demandez-leur ce qu'elles entendent par là : que les choses aillent bien!... Pour elles.

» Allons, voilà encore quatre pages qui partent pour Villeneuve; mais ce seront les dernières. Désormais, je ne causerai plus avec vous ailleurs que dans la rue Saint-Honoré. »

Par une coïncidence singulière, cette lettre est aussi la dernière en date de celles que nous avons pu rassembler. M. Joubert vécut cependant jusqu'en 1824, et sa femme conserva jusqu'à la fin de sa vie les relations les plus intimes avec madame de Chateaubriand; mais les lettres postérieures à 1822 ont disparu. Puissent celles qui précèdent avoir intéressé le lecteur, en lui faisant mieux connaître une femme spirituelle et excellente, dont la modestie fuyait les louanges ! Ceux qui continuent son œuvre ou profitent de ses bienfaits ont gardé fidèlement son souvenir, mais ses amis ne sont plus, et le public n'a jamais eu l'occasion de l'apprécier. Nous serions heureux, si la publication de sa correspondance pouvait exciter pour le mérite et les vertus de cette femme éminente une admiration qui nous semble très justifiée.

La fondatrice de Marie-Thérèse s'éteignit doucement le 9 février 1847, et fut enterrée, suivant son désir, sous l'autel de la chapelle de l'infirmerie et au pied du tableau si connu de Gérard, qui représente sainte Thérèse à genoux. Derrière l'autel, sur une tablette de marbre noir, on peut lire cette inscription fort simple : « Distinguée par l'exercice des bonnes œuvres qu'inspire la religion, elle a voulu faire bénir sa mémoire par la pieuse fondation de l'infirmerie de Marie-Thérèse, faite de concert avec son époux[1]. »

M. de Chateaubriand mourut lui-même l'année suivante, le 4 juillet, au milieu des convulsions de

1. Le portrait de madame de Chateaubriand, qui, grâce à la permission de Mgr l'archevêque de Paris, a pu servir de modèle pour l'eau-forte contenue dans ce volume, est encore aujourd'hui dans le petit parloir de Marie-Thérèse. Madame de Chateaubriand, alors âgée de 65 ans, le fit faire en 1840, par mademoiselle Henriette Lorimier, pour remercier la Supérieure du don d'un reliquaire renfermant une parcelle de la vraie croix. Elle voulut être représentée avec ce reliquaire et dans un costume ayant quelque rapport avec celui des sœurs de Saint Vincent de Paul qui dirigeaient son infirmerie. Ne pouvant se donner leur coiffure, elle tint du moins à imiter leur collet, et, comme elle n'en avait pas alors à sa disposition, tira de son sein la guimpe de sa collerette et l'étala sur sa robe. M. Daniélo, secrétaire de M. de Chateaubriand, qui nous donne ces détails, déclare que ce portrait est unique et très ressemblant : « L'artiste, dit-il, a parfaitement saisi cette physionomie énergique et rare. C'est bien son air, ce sont bien ses yeux, son nez, sa bouche, son menton ; ce sont même les boucles de ses cheveux et les barbes de son bonnet. » *Mémoires d'outre-tombe* XII, 386 et s.

la République de 1848, presque oublié du public et sans l'appui de celle qui lui avait été si dévouée, mais consolé par les secours de la religion et par les soins de l'amitié [1]. « Je dois une tendre et éternelle reconnaissance, lit-on dans ses *Mémoires*, à ma femme, dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère ; elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs. Elle a subi mes adversités ; elle a été plongée dans les cachots de la Terreur, les persécutions de l'Empire, les disgrâces de la Restauration, et n'a point trouvé dans les joies maternelles le contrepoids de ses chagrins. Pourrais-je opposer mes qualités telles quelles à ses vertus qui nourrissent le pauvre, qui ont élevé l'infirmerie de Marie-Thérèse en dépit de tous les obstacles ? Qu'est-ce que mes travaux auprès des œuvres de cette chrétienne ? »

1. Voy. *Souvenirs et correspondance de madame Récamier*, Michel Lévy, II, 561 et s.

V

M. MOLÉ.

M. Molé n'avait pas encore douze ans en 1792, quand son père, le président Molé de Champlatreux, arrière-petit-fils du célèbre garde des sceaux Mathieu Molé, fut arrêté une première fois le 16 août et conduit à l'Abbaye. Bien que déclaré innocent dès le 30 par le Comité de surveillance de la Commune, il se trouvait encore en prison, quand commencèrent les massacres de septembre. Les supplications touchantes de son fils décidèrent les membres de la section Fontaine de Grenelle à réclamer le prisonnier à l'Abbaye, et, pendant la terrible journée du 3 septembre, le président fut ramené dans son hôtel[1] aux applaudissements

1. L'hôtel Molé, bâti par Lassurance pour le duc de Roquelaure, portait alors le n° 55 de la rue Saint-Dominique. Il est devenu le

des habitants du quartier, qui n'avaient pas oublié ses bienfaits. Mais de nouvelles angoisses étaient réservées à la famille de M. Molé : la loi des suspects fut décrétée le 17 septembre 1793, et une visite domiciliaire pratiquée pendant la nuit du 24 amena l'arrestation de M. Molé et de sa femme. Après un assez long séjour à la prison des Jacobins, ils obtinrent pour cause de maladie la faveur d'être internés chez eux. Ils y étaient enfermés depuis deux mois, sous la surveillance de quatre gardiens, quand, dans la nuit du 19 décembre, M. Molé fut arraché des bras de sa femme presque mourante et envoyé à la prison du Luxembourg. Il était compris cette fois dans l'accusation dirigée contre les membres du parlement de Paris : une protestation contre la suppression des parlements et les atteintes à la Constitution et aux lois, signée par la chambre des vacations, avait été découverte chez le président Lepeletier de Rosanbo ; elle était renfermée dans une enveloppe qui portait le nom de tous les présidents à mortier, appelés à recevoir en cas de mort de leur collègue le dépôt de la protestation. M. Molé n'avait pas signé cette pièce et en ignorait même l'existence ; néan-

ministère des travaux publics et porte aujourd'hui le n° 246 du boulevard Saint-Germain.

moins, et malgré les démarches et les instantes prières de son fils, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, présidé par Coffinhal, et condamné à mort. Le 20 avril 1794, jour même du jugement, il monta sur l'échafaud, en compagnie de M. Bochart de Saron, premier président, des présidents Lefebvre d'Ormesson et Rosanbo, du conseiller Étienne Pasquier et de vingt et un autres anciens magistrats des parlements de Paris et de Toulouse[1].

Huit jours plus tard, madame Molé, quoique réduite à un état d'infirmité très grave et entourée de ses trois enfants malades de la fièvre, reçut l'ordre de quitter son hôtel, qui venait d'être frappé de confiscation; et la fille des Lamoignon, suivie d'un de ses gardiens, dut s'établir dans un modeste logement de la rue de Beaune. M. Sainte-Beuve parle dans ses *Portraits contemporains*[2] de la détresse inexprimable à laquelle fut réduite pendant les premiers mois cette malheureuse famille, et nous montre le jeune Molé se faisant, avec une précocité naturelle que ces tristes circonstances avaient encore développée, le soutien de sa mère et de ses sœurs. Il assistait par hasard, ajoute cet auteur, à la séance de la

1. V. *aux Archives,* aff. Lepeletier de Rosanbo et autres parlementaires de Paris et de Toulouse.

2. Voy. *Portraits contemporains,* II, 159

Convention, où, sur la proposition de Tallien, Robespierre et ses adhérents furent décrétés d'accusation, et il recueillit des impressions ineffaçables de tant d'événements dramatiques.

Après le neuf thermidor, sa mère obtint l'autorisation de se fixer à Méry, terre patrimoniale des Lamoignon; mais les revenus de ce domaine étant toujours administrés par la Nation, M. Molé dut accepter un modeste emploi en province, pour augmenter les ressources des siens. Il travailla dès cette époque avec une grande force de volonté, perfectionna son éducation littéraire et se mit en même temps à étudier les mathématiques. Puis il revint à Paris et suivit les cours libres alors de l'École polytechnique. Lorsqu'en 1840 l'Académie française le reçut comme successeur de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, il fut donc en droit de dire que son enfance, sans protection et sans guide, n'avait eu de leçons que celles du malheur.

La sécurité devenant plus complète, M. Molé retrouva peu à peu à Paris les relations naturelles de sa famille et ne tarda pas à se marier : il n'avait que dix-huit ans, quand il épousa en 1799 mademoiselle de la Briche, aussi distinguée par l'esprit que par la naissance.

Nous le voyons vers 1801 présenté par madame de

Vintimille chez madame de Beaumont, où il se fit tout d'abord remarquer par sa physionomie expressive et la distinction de ses manières[1]. MM. de Fontanes, de Bonald, de Chateaubriand et Joubert accueillirent avec bienveillance ce jeune héritier des vieilles races, qui portait déjà avec dignité un nom historique et marquait ses premiers pas dans le monde par une gravité précoce. Lui-même recherchait volontiers les hommes plus âgés que lui : « L'amitié sérieuse, a dit M. de Falloux en prenant à l'Académie le fauteuil de M. Molé, place au premier rang de ses jouissances les exemples et les leçons et, quand elle se donne des frères, choisit surtout des frères aînés. »

M. Molé se sentit particulièrement attiré vers M. Joubert, dont la bonté parfaite et la simplicité charmante rendaient encore plus séduisants l'esprit et la conversation. De son côté, M. Joubert, cet observateur si vigilant et si perspicace, ce juge si difficile à contenter, avait promptement deviné le mérite du nouveau venu et ressenti pour lui la sympathie la plus vive. Il trouvait dans ce jeune homme, nous dit

1. Le beau portrait peint par Ingres en 1834, que la gravure de Calamatta a si admirablement rendu et qui appartient à madame la duchesse d'Ayen, petite-fille de M. Molé, donne l'idée de ce que celui-ci devait être en 1807.

le biographe de M. Joubert, des qualités qu'il tenait en grande estime : de l'ardeur sans emportement, le culte sincère du devoir et cette sorte d'austérité qui dénote la pureté de la jeunesse et présage l'incorruptibilité de l'âge mûr ; il l'appelait son Caton de vingt ans. Écrivant quelque temps après à madame de la Briche, belle-mère de M. Molé, il s'exprimait ainsi : « Ce jeune homme est pour moi un beau spectacle, et je dirais un beau modèle, si j'étais sûr de n'en être pas entendu. Son caractère réunit en lui deux saisons : on aperçoit dans son être l'homme fait et l'adolescent. On sent dans tous ses sentiments et dans toutes ses idées la solidité et le feu. Enfin, très distingué de tous les autres, son mérite offre à ses amis ce qu'il y a de plus séduisant au monde : une grande espérance, de grandes réalités[1]. » M. Joubert se reportait peut-être au temps de ses premières relations avec M. Molé, quand il formulait plus tard ces deux pensées : « N'estimez que le jeune homme que les vieillards trouvent poli. — La noblesse est une dignité due à la présomption que nous ferons bien, parce que nos pères ont bien fait. »

Cédant à une inclination naturelle, excité d'ailleurs par les conversations qu'il entendait dans le

1. Lettre citée par M. de Falloux.

salon de la rue Neuve-du-Luxembourg et par ses entretiens avec M. de Bonald, M. Molé s'initiait silencieusement par des études philosophiques à la science du gouvernement des peuples. Il s'occupait en même temps d'un travail où il désirait exposer le fruit de ses premières méditations sur les sujets les plus élevés de métaphysique et de morale, combattre les doctrines matérialistes du dix-huitième siècle et aborder les problèmes politiques au point de vue théorique. Un récent voyage en Angleterre lui avait donné l'occasion de voir fonctionner de près le gouvernement qui lui semblait le mieux approprié aux aspirations légitimes des temps modernes. Il hésita longtemps avant de parler à M. Joubert du travail qu'il préparait; mais encouragé par de nombreuses marques d'estime et rendant hommage à la supériorité d'un esprit aussi éminent, il se décida enfin à s'ouvrir de son projet.

La première lettre de M. Molé témoigne de ses hésitations :

A MONSIEUR JOUBERT.

Sannois, ce samedi, juin 1803.

« Je vous renvoie, Monsieur, vos deux livres; ils m'ont charmé, l'un par les anecdotes qu'il renferme, l'autre par la manière dont il est écrit. Le tableau du roi s'endormant dans les airs entre les bras de son ami m'a semblé parfait.

» Il faut maintenant que vous me permettiez de vous envoyer ce dont je vous ai parlé. Je suis décidé à vaincre cette réserve excessive, provenant peut-être d'un amour-propre trop grand, qui m'a fait travailler jusqu'à vingt-deux ans, sans faire une confidence et sans prendre un conseil. D'ailleurs, j'ai besoin de me former une idée sur la nature de mon travail et le succès de mes efforts. Personne ne peut mieux me donner cette idée-là que vous, et je ne rencontrerai jamais personne de qui j'attende plus de franchise et à qui je trouve plus doux de me confier. Promettez-moi, je vous en prie, un secret absolu et une franchise sans bornes; j'ose exiger l'un et me croire digne de l'autre. Cependant, comme vous pouvez encore ne pas me connaître assez pour que la franchise que je vous demande ne vous coûte point, je trouverai indiscret de vous rien envoyer, avant que vous m'en ayez donné la permission, et j'attendrai votre réponse.

» Adieu, Monsieur, ne m'oubliez point, et croyez que le témoignage de confiance que je vous donne est aussi

unique dans ma vie que le sentiment qui me le dicte est particulier.

» Mathieu Molé. »

Il eût été sans doute intéressant de retrouver la correspondance complète de M. Joubert et de M. Molé, surtout en ce qui touche le travail commencé. Malheureusement la plus grande partie en a été perdue, et l'ordre des idées dans celle qui nous reste est fréquemment interrompu. Nous nous efforcerons cependant, en rapprochant les lettres de M. Molé de quelques citations empruntées aux lettres déjà publiées de M. Joubert[1] et à des notes inédites sur le même sujet retrouvées dans ses papiers, de donner un aperçu des relations très suivies qu'ils entretinrent pendant les années 1803, 1804 et 1805.

La réponse de M. Joubert à la première lettre de M. Molé nous manque, mais elle fut certainement très encourageante, car, ne recevant pas la communication annoncée, il écrit pour la réclamer :

Paris, 10 juillet 1803.

« Envoyez-moi, je vous en supplie, vos manuscrits à Villeneuve. Là, je serai tout à vous; je vous lirai avec toute

1. Voir *Pensées de Joubert*, I, 77, et suiv.

mon attention et pourrai vous juger avec une sévérité dont aucune distraction ne viendra ralentir les coups. Vous désirez qu'on vous maltraite; je le ferai, avec la rigueur qu'un examen très réfléchi inspire ordinairement à un esprit isolé de tous les objets, et qui n'a devant lui pour termes de comparaison que les modèles.

» Au surplus, mon opinion sur la nature et les qualités de votre esprit est désormais fixée et invariable. Votre plume ne peut à cet égard rien m'apprendre. Faites bien, faites mal, ayez raison ou ayez tort, cela n'importe en rien à mon jugement; je n'en saurai pas moins ce que vous valez. Vous n'avez pas encore usé peut-être, et cela même est probable, de toutes les ressources qui sont en vous; peut-être même vous en avez usé trop peu habilement. Je m'y attends et, s'il le faut, je m'attends à pis encore. Mais, quand cela serait, je n'en croirai pas moins que l'instrument dont vous n'auriez pas admirablement joué est admirable en soi, et que le ciel vous a donné une tête qui est d'or et de ce qu'il y a de plus précieux dans ses fabriques éternelles.

» Ne différez donc pas plus longtemps des communications dont vous m'avez laissé le maître. Mon vif désir est de les recevoir sans délai. Je devrais me fâcher de ce que vous vous repentez dans votre lettre, après m'avoir annoncé votre envoi; c'est résister au ciel! Aimez la confiance. »

Dès que M. Joubert eut reçu le travail de M. Molé, il se mit à l'étudier avec le plus grand soin. Singulièrement frappé, lisons-nous dans la notice qui

précède les œuvres de M. Joubert, des efforts tentés par un si jeune homme pour rattacher les théories de la liberté aux observations d'une saine psychologie et aux grands principes de religion et de morale que tant de nuages venaient d'obscurcir, M. Joubert paya de conseils utiles la confiance qui lui était donnée; mais, comme il ne savait pas se donner à demi, l'affection vint bientôt à la suite des conseils. Nous lisons dans une lettre écrite par lui vers cette époque à madame de Beaumont : « Vous voyez ce long papier-ci : eh ! bien, imaginez que, pendant vingt-cinq ou vingt-six jours, j'ai constamment, deux ou trois fois par semaine, envoyé à M. Molé des lettres d'une taille aussi longue, écrites de ce caractère menu et contenant trois feuillets, pages, revers, coins et côtés remplis. Je vous dirai peut-être un jour à quel propos cette correspondance, qui n'est encore qu'à la moitié, et pendant laquelle je l'ai déjà rendu heureux deux ou trois fois et l'ai fait enrager deux ou trois autres. » M. Joubert justifiait ainsi l'éloge si vrai que M. Molé lui adressa plus tard : « Vos bienveillances ont la tendresse et le feu des passions. »

Le manuscrit était divisé en deux parties : l'une consacrée à l'examen de la nature et des facultés de l'homme et l'autre à l'étude des institutions sociales qui lui conviennent. M. Joubert s'attacha surtout à

la première, qui se rapportait davantage à ses études.

Dans la lettre du 10 août 1803, il reproche à M. Molé d'admettre sur un point les théories de l'école sensualiste et de dire que toutes nos idées viennent des sens. M. Joubert, ce maître exquis en moralité, comme l'appelle M. Caro, se livrait aussi à la philosophie, mais sans préjugé d'école ni engagement d'aucune sorte[1]; il n'adopte pas d'une manière absolue le système des idées innées, mais proclame Leibnitz un grand métaphysicien et repousse hautement le système des idées acquises : « L'âme, dit-il, subit ici-bas son épreuve; elle vit au milieu des obstacles où Dieu l'a voulu placer ; elle se forme dans le moule où il l'a jetée; mais je ne puis admettre que son enveloppe passagère, que son habit et sa maison soient pour elle le chemin unique et presque la cause de ses plaisirs, de ses peines, de toutes ses perceptions... D'où pensez-vous que nous vienne la règle naturelle du juste et de l'injuste, du beau moral et du difforme, si ce n'est de ce modèle de justice et de beauté, auquel, sans le voir, nous nous sentons portés à tout comparer ? »

1. Voyez une thèse remarquable pour le doctorat ès lettres, intitulée : *Essai sur les pensées de Joubert*, de M. l'abbé Condamin, aujourd'hui professeur à la faculté catholique des lettres de Lyon. Paris, Didier, 1877.

Le recueil des *Pensées* contient sur le même sujet des réflexions remarquables : « Si les sensations, dit M. Joubert, sont la règle des jugements, un coup de vent, un nuage, une vapeur changent la règle. » Et, sans vouloir qu'on attache trop d'importance aux mots d'idées innées, il ajoute : « En considérant ces notions comme des germes que nous portons dans notre esprit et que certains traits de lumière y font éclore, on s'entend et l'on devient plus clair... Les idées ! les idées ! Elles sont avant tout et précèdent tout dans notre esprit. »

Il se plaît d'ailleurs à constater dans la métaphysique très spiritualiste de M. Molé un caractère conciliant et peu exclusif, et il le loue de présenter cette science sous un jour qui la montre humaine, intelligible, pleine de bon goût et toute composée des notions communes à tous.

La lettre suivante contient les encouragements les plus aimables, que rendait sans doute nécessaire la confiance encore un peu hésitante de M. Molé :

Villeneuve-sur-Yonne, 10 septembre 1803.

« J'ai pensé souvent que, s'il m'était arrivé de trouver votre manuscrit sur nos grands chemins, lorsque je m'y promène, je l'aurais déroulé et j'aurais dit en y jetant

les yeux : Bon! voilà probablement de notre métaphysique à lieux communs!

» J'aurais lu les premières lignes avec ce doute. Hum! aurais-je dit à la seconde page, il y a du bon là-dedans. Puis, rentré chez moi, le cahier dans ma poche, j'aurais attendu, avec quelque impatience, l'heure où je puis permettre à mes yeux et à mon esprit une application suivie. Aux approches de cette heure, et, après avoir regardé vingt fois à ma montre, je serais entré dans ma chambre, j'aurais tout lu, et je me serais dit : Qui diable a fait cela? Je voudrais bien le savoir. Il y a là de l'excellent.

» Je me serais probablement informé, à la poste et dans les auberges, des voyageurs de passage, et, ne découvrant rien, j'aurais pris le parti d'écrire à l'auteur inconnu par la voie des journaux, pour lui apprendre ma trouvaille, en l'exhortant à me communiquer ce qu'il ajouterait à ces commencements, s'il voulait me récompenser de l'avis que je lui donnais et faire beaucoup de plaisir à un esprit qui était fort content du bon usage qu'il avait fait du sien. »

Puis, après quelques conseils, il ajoute :

« Je veux, avant de finir, vous dire un grand mot que je me suis dit bien souvent. Sans y penser, sans le savoir, sans le vouloir, vous avez *platonisé*. Toute la dernière feuille de citations que je vous ai envoyée le montre surtout évidemment, et je le montrerais par bien d'autres passages, si je le voulais. Cela m'a prouvé, à ma grande satisfaction, ce que j'ai dit souvent, que naturellement,

sans l'aimer et sans le connaître, on ressemblait à Platon, quand on excellait dans les matières élevées. La force du sujet le veut, car Platon est la métaphysique, comme Homère est la poésie. S'il fallait faire leur part à ses admirateurs, tels que je suis, et à ses non-partisans, tels que sont une infinité d'autres, je dirais qu'en le lisant on n'apprend rien, mais on se trouve transporté dans les régions où tout s'apprend. On voit dans tous ses écrits la lumière, mais pas un objet bien éclairé. Ne le lisez pas de longtemps : je vous le citerai assez. Quelque jour, il vous ravira, car les yeux de l'esprit s'accoutument insensiblement à y découvrir ce qu'on ne peut y apercevoir sans être préparé et comme initié. »

A propos de la volonté, M. Joubert ne veut pas qu'on exagère le mérite de cette faculté de l'âme :

« On a dit, écrit-il le 17 septembre, des choses aussi propres à rendre les hommes têtus qu'à les rendre fermes, plus propres à rendre les ambitions inflexibles que les vertus incorruptibles... Je voudrais qu'on offrît aux hommes, dans la fermeté de la volonté, un moyen de vertu, mais non pas un moyen de succès, et qu'on leur dît : « Avec une volonté forte et bien réglée, tu établiras l'ordre en toi, chez toi, autour de toi ; » mais non pas : « Si tu as assez de volonté, tu seras le maître du monde. » Il serait temps qu'ils comprissent que, pour le bonheur et le véritable succès, l'important n'est pas de vouloir fort, mais de vouloir juste. »

Dans la lettre du 21 octobre 1803, où nous avons déjà signalé une appréciation si complète du caractère de M. de Chateaubriand, M. Joubert parle encore à M. Molé de son ouvrage : « Songez à écrire toujours de sorte qu'un enfant spirituel pût à peu près vous comprendre, et qu'un esprit profond trouvât chez vous à méditer. » Puis il le prie de venir à Villeneuve, où ils discuteront plus librement ces graves sujets. M. Molé ne put alors répondre à cette invitation, et le passage suivant, retrouvé dans les notes de M. Joubert, fut sans doute écrit sous l'impression du regret qu'il éprouva : « J'en aurais mieux parlé que je n'en écrirai ; j'étais plein sur ce sujet d'une ardeur que le temps et les impatiences ont consumée. Tout mon feu s'est évaporé, c'est votre faute ; vous n'avez pas assez voulu saisir mon esprit au bon, vous n'aurez que ses souvenirs, c'est-à-dire une froide cendre. Réchauffez-la, si vous pouvez. » Ailleurs il a dit : « Je suis ménager de mon encre, mais je parle tant que l'on veut. »

Le 30 mars 1804, notre penseur prit néanmoins encore la plume :

« J'ai cependant quelques objections à vous faire.

» Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs inté-

rêts les plus grands, à tout examiner et par conséquent à tout rendre problématique, au moins quelques moments? Situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact d'ailleurs que toute erreur soit funeste. Que dis-je? Il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois :

Le conte fait passer la morale avec lui.

» Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus, moins des égarements de l'esprit que de beaux sentiments du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par pitié, par soumission pour les parents, pour les anciens.

» Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouïs et en opposition à toutes les idées antérieures des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fond. »

Et, après avoir développé cette idée, M. Joubert continue :

« Je coupe court, fort peu content de tout ceci, mais soulagé du moins d'avoir fait ce premier acte d'explication et jeté ce morceau de levain dans votre pâte. Sachez-moi gré de ce que je vous fais part avec tant d'abandon et si

peu d'amour-propre de la portion de mes opinions qui se présente la première, vous les livrant tantôt avec leur lie, tantôt avec leurs excès et leur extravagance. Je suis entré un moment dans ces idées pour vous en ouvrir la fenêtre, assuré que le coup d'œil que je vous fais jeter là se représentera plus d'une fois à votre esprit et que peut-être dans un moment heureux vous y démêlerez ce que j'aperçois depuis longtemps, mais ce que je n'ai pu parfaitement saisir. »

Et il termine ainsi cette longue causerie :

« La première fois que je vous ai vu, je perdais ma mère, la meilleure, la plus tendre, la plus parfaite des mères. Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière. La première année où nous avons eu quelque liaison, j'ai perdu la plus nécessaire de mes correspondances [1]. Je ne pensais rien qui, à quelque égard, ne fût dirigé de ce côté, et je ne pouvais plus rien penser qui ne me fasse apercevoir et sentir ce grand vide... La Providence, en vous plaçant pour ainsi dire devant mes pas, quand j'éprouvais de telles pertes, m'aurait paru vouloir les adoucir et m'en consoler autant que possible. Je lui rends grâce. »

Un grand nombre des lettres de M. Molé ayant été perdues, nous avons dû laisser parler seul M. Jou-

1. Madame de Beaumont.

bert; l'ordre des dates amène maintenant plusieurs lettres de M. Molé; dans celle du 10 juin 1804, il répond à quelques-unes des observations qui précèdent et proteste de sa volonté bien arrêtée de détourner les hommes de l'erreur par un sentiment plus élevé que celui de l'intérêt :

Lundi, 18 juin 1804.

« S'écrire comme nous le faisons, c'est causer mûrement; mais c'est encore causer; c'est pourquoi je vous réponds à l'instant, ayant besoin de feu pour vous bien répartir. J'aime d'autant plus ce genre de conversation que je n'ai point l'esprit prime-sautier et que je ne sais rien dire de bon, quand je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

» Vos observations tendraient en général à me faire faire un chapitre de morale plutôt que de métaphysique et de morale à la fois. Songez bien à une chose ; c'est que mon ouvrage est un ouvrage de métaphysique. Son principal objet est de faire connaître cette science que l'on ignore, c'est d'apprendre qu'elle comprend toutes les sciences, qu'elle est la science de la vérité, c'est-à-dire, comme l'a dit Bonald, la science des êtres et de leurs rapports.

» Vous avez raison de penser que j'écris pour les salons; car avant tout je veux être utile. J'écris pour les gens qui ne m'entendent pas, et je leur serai plus utile de cette manière que si je me mettais complètement à leur portée. Il s'agit moins de faire que les gens du monde vous com-

prennent que de faire qu'il vous croient; c'est de la foi qu'il faut leur donner plutôt que des lumières. Avant tout, on doit penser à se rendre une autorité pour eux, et ils ont un instinct merveilleusement sûr pour démêler le degré de confiance que l'on mérite. Les livres les plus utiles sont les plus forts, et les livres les plus forts sont les plus utiles. Souvent, sans presque vous écouter ni vous entendre, ils s'apercevront que vous leur parlez de très haut. *L'Esprit des lois*, quand il parut, produisit peu d'effet; il était à la portée d'un très petit nombre de lecteurs, et depuis il a produit une révolution dans les idées.

» Je vous observe d'ailleurs que la manière dont j'ai parlé du beau, au commencement et dans le cours de l'ouvrage, ne doit pas moins faire désirer de connaître sa nature que les moyens de le produire et de le posséder.

» Il vous semble, dites-vous, que ma méthode en général tend moins à dissiper l'ignorance des lecteurs qu'à redresser leurs erreurs ; je ne reçois point cet éloge; j'ai eu de plus hautes prétentions. Ce n'est pas en faisant sentir les inconvénients des erreurs seulement et les maux qui en résultent que j'ai voulu en corriger. L'erreur est toujours l'ignorance de la vérité, et j'ai toujours essayé de lui substituer cette dernière. Ce n'est pas assez de dire aux hommes : Ne pensez pas ainsi, car il en résultera pour vous toutes sortes de maux; on doit encore leur dire ce qu'il doivent penser, car il faut nécessairement qu'ils pensent. Il est bon d'ailleurs de paraître honorer les hommes, quand on leur parle d'une matière si grave, et de ne pas avoir l'air de croire que leur intérêt les

guide uniquement. Il convient même de supposer qu'un grand amour de la vérité les anime. C'est peut-être le seul moyen de les enlever et de les élever à la hauteur où il faut qu'ils soient pour vous entendre.

» Je ne dois pas non plus oublier les bornes que doit avoir un chapitre du beau, et malheureusement elles sont très rapprochées. J'ai peut-être eu le tort de faire trop désirer ce chapitre dans le cours de l'ouvrage.

» J'ai vu avec grand plaisir que vous aviez adopté quelques-unes de mes idées sur lesquelles vous vous étiez réservé de réfléchir, telles que celle-ci : *Il n'y a que des faits dans les choses*. Je finis par un dernier article sur lequel je crains que nous ne restions en contradiction : c'est l'indépendance dans laquelle vous voulez que l'âme soit du corps, pendant qu'elle lui est unie. Il n'y a pas encore deux jours que je faisais une note où je parlais de l'universalité de cette dépendance et où, en disant que je ne croyais pas aux idées innées, j'ajoutais que je ne concevais pas comment on avait prétendu lier l'existence de ces idées à celle de l'immatérialité de l'âme. Il n'existe pas un sujet sur lequel j'aie plus réfléchi et jamais je n'ai varié dans cette opinion; si vous le voulez, je vous déduirai toutes mes raisons, mais aujourd'hui je suis trop las. Je pense très vite et très vivement, lorsque j'écris, ce qui fait que, malgré que j'aie écrit cette lettre aussi vite qu'a pu courir ma plume, je me sens trop fatigué pour y ajouter. Bonjour! J'attends avec impatience la suite.

» J'ai appris que monsieur votre frère allait mieux, et vous, pourquoi donc ne vous portez-vous pas bien? Je me suis mis à faire des notes sur un plan assez singulier. C'est

comme un supplément. Il serait possible que le monde les lut plus que l'ouvrage; elles contiennent sur l'amour du plaisir, au chapitre de l'amour de soi, des idées qui sont pour moi toutes nouvelles et que je vous dois entièrement. J'espère y avoir détruit cet amour du plaisir des philosophes qui nous a fait tant de mal.

» Je ne relis pas, vous suppléerez. »

M. Molé tient, comme on le voit, à sa théorie sur l'origine des idées; il ne se rendit pas sur ce point aux arguments de son correspondant, et les *Essais* ont reproduit la doctrine combattue si éloquemment par M. Joubert; l'auteur reconnaît du moins que les idées sont nécessaires, que l'esprit naît avec la capacité de les concevoir, et il repousse hautement les déductions que l'école des sensualistes semble tirer de son système sur cette question si délicate [1].

Les observations de M. Joubert paraissent, dans une autre matière, avoir été suivies d'un plus grand effet. Le livre de M. Molé distingue en effet avec le plus grand soin le mobile et le motif des actions; or les notes de M. Joubert renferment plusieurs réflexions sur ce sujet : « Le mobile, y lisons-nous notamment, est une chose machinale, le motif une chose spirituelle. Il faut accoutumer les hommes à n'avoir

1. Voy. *Essais de morale et de politique*, 2[e] édition, 1809, p. 224.

pour mobiles que des motifs, comme il faudrait avoir des fusils qui n'obéissent qu'à nos mains et dont le coup ne put partir par aucun autre mouvement que le hasard pût imprimer. » Et un peu plus loin il a écrit ces réflexions bien frappantes de vérité : « Le méchant est celui qui n'est entraîné que par ses sensations; c'est pour cela qu'il n'est pas toujours un méchant. L'homme vertueux est quelquefois entraîné par les siennes, et c'est aussi pour cela qu'il n'est pas homme parfait. »

Quelques jours plus tard, M. Molé sollicite des conseils avec une nouvelle insistance; il communique en même temps son impression sur l'un des livres de l'abbé de Condillac et prie M. Joubert de décider ses amis de Chateaubriand à venir s'établir pour quelque temps à Champlatreux.

L'auteur du *Génie du Christianisme*, qui habitait alors rue de Miromesnil un petit hôtel occupé plus tard par M. de Lally-Tollendal, avait pris en amitié et en grande estime M. Molé, bien qu'il le trouvât quelquefois un peu sérieux. Il allait souvent à cette époque le chercher rue de la Ville-l'Évêque : « Venez, Mathieu, lui disait-il, venez que je vous corrompe ! — Et où allons-nous ? — Dans le champ aux lapins. » Le pavé de la rue de Miromesnil, lisons-nous dans les *Mémoires d'outre-tombe*, se terminait

en 1804 devant la porte de M. de Chateaubriand, et plus haut la rue, ou le chemin, montait à travers la Butte-aux-Lapins, sorte de terrain vague en friche, semé de quelques maisons, qui joignait à droite le jardin de Tivoli et à gauche le parc de Monceaux. M. de Chateaubriand aimait à se promener de ce côté et, lorsqu'il avait entraîné son ami, tous les deux passaient ensemble de longues heures, causant familièrement de tous les sujets et donnant libre carrière à leur imagination :

Champlatreux, vendredi 4 juin 1804.

« Nous nous sommes encore cherchés vainement. Je suis arrivé chez Chateaubriand trop tard pour retourner chez vous. Mais j'y ai rencontré madame de Vintimille, qui a jugé que vous vous portiez à merveille.

» Madame de Vintimille m'a dit que vous comptiez m'écrire incessamment une longue lettre. Je l'attends avec impatience et la recevrai avec grand plaisir. Profitez, je vous en conjure, de tous vos moments de santé pour m'écrire; il n'existe que vous au monde à qui je parle de mon travail et des choses qui font le sujet de toutes mes réflexions.

» Je trouve toujours Chateaubriand fort loin d'être aussi raisonnable qu'il est aimable et bon enfant. Il y a dans cet homme un fond de vanité singulièrement frivole, que j'avais cru inconciliable avec un mérite comme le sien.

Persuadez-lui donc de s'établir chez moi avec sa femme, cela leur fera du bien à tous les deux; et persuadez-lui encore que sa dignité n'exige point qu'il y fasse son entrée avec beaucoup de pompe et que deux places dans la diligence ou un cabriolet de place sont tout ce qu'il lui faut.

» Je viens de relire le *Traité des Sensations :* petit esprit, petit ouvrage; point aussi matérialiste qu'on le dit.

» Adieu, je repars à l'instant.

» Aimez-moi toujours comme je vous aime. »

Le correspondant de M. Joubert habitait Champlatreux une partie de l'année. Le vieux château, qui avait reçu deux fois Louis XIV et que l'un des aïeux de M. Molé avait reconstruit dans les plus imposantes proportions du style de Mansart, avait été pendant la Terreur transformé en hôpital et dépouillé de toutes ses richesses artistiques. M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous montre M. Molé commençant dès 1802 à réparer Champlatreux : « Son père, ajoute-t-il, tué révolutionnairement, était remplacé dans un grand salon délabré par un tableau dans lequel Mathieu Molé était représenté arrêtant une émeute avec son bonnet carré : tableau qui faisait sentir la différence des temps. » Ce tableau, qui couvrait tout un côté de l'un des salons, avait seul échappé au pillage : donné par Louis XVI au premier président Molé, il montrait le héros de la Fronde au moment

où, assailli par une bande de furieux qui voulaient l'assassiner, il prononça ces paroles célèbres : « Il y a encore loin du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme ! » Quant au parc, admiré jadis pour ses belles terrasses, ses vastes parterres ornés de bassins et d'arbres en boule, son boulingrin soutenu de hautes futaies et ses trois magnifiques avenues plantées à quatre rangs d'arbres, il n'en restait que quelques vestiges : « Une superbe patte d'oie de tilleuls, nous dit M. de Chateaubriand, avait été coupée, mais une des trois avenues existait encore dans la magnificence de son vieux ombrage. » M. Molé entreprit avec ardeur la restauration de cette demeure célèbre et visitant la Grande-Bretagne, ainsi que nous l'avons déjà raconté, quelques années après son mariage, il y étudia l'art des jardins autant que les secrets du gouvernement. Ne pouvant que très difficilement rétablir le parc sur l'ancien plan et cédant un peu à la mode du jour, qui au retour de l'émigration poussait à l'imitation de l'Angleterre, il se décida à marier les vieux arbres encore debout avec de nouvelles plantations. Le successeur de M. Molé à l'Académie française nous le réprésente à Champlatreux entouré de ses filles et y passant les heures les plus douces de sa vie.

La lettre de M. Joubert, annoncée par madame de

Vintimille à M. Molé, ne lui parvenant pas, il écrit pour la réclamer instamment. L'auteur du *Génie du Christianisme* était alors à Champlatreux et venait de lire à son hôte une partie des *Martyrs*, dont le plan était déjà arrêté et le premier livre ébauché, mais qui devaient être achevés seulement deux ans plus tard, au retour du voyage en Orient :

Champlatreux, 20 juin 1804.

« Et cette longue lettre que madame de Vintimille prétend que vous m'écrirez, quand me parviendra-t-elle? Je n'irai pas à Paris d'ici au 1er juillet; partant, je ne saurai pas que vous existez, si vous ne m'écrivez point.

» J'ai pourtant beaucoup de choses à vous dire et une fort grande envie de vous voir. Chateaubriand est ici avec sa femme ; ils y sont fort aimables, et d'une manière simple. Vous connaissez sans doute le premier livre des *Martyrs de Dioclétien*. Je l'ai entendu aujourd'hui avec un grand plaisir. L'auteur, qui croit que je travaille, m'a persécuté pour lui montrer quelque chose, je lui ai promis de le faire avant six mois. Je n'ai pas poussé plus loin la confidence et je vous recommande toujours le même secret. Je ne travaille point, parce que vous seul pouvez me mettre sur la voie de ce qui me reste à faire ; et j'attends toujours votre jugement des deux chapitres qui sont entre vos mains ; particulièrement du dernier, car nous avons vu le premier ensemble.

» Adieu, vous n'en aurez pas davantage aujourd'hui ; j'ai voulu seulement vous réveiller et vous adresser un moment la parole. Quand je ne vous vois pas, j'aime à me mettre en votre présence, cela m'est agréable et bon. »

Le 2 juillet suivant, M. Joubert revenu à Paris envoie à M. Molé, toujours à Champlatreux, de nouveaux avis [1]. La lettre débute ainsi : « J'apprends que vous restez à Champlatreux pour y faire tondre vos prés. Je vous approuve, mais cela me dérange. Chateaubriand et moi voulons absolument qu'on nous instruise

Du foin que peut manger une poule en un jour.

» Nous nous adresserons à vous. » Elle se termine de la sorte : « Portez-vous bien et fauchez vite. »

Les notes de M. Joubert contiennent un projet de lettre à M. Molé vraisemblablement écrit à cette époque; nous y trouvons un de ces préceptes littéraires dont l'à-propos est de tous les temps :

« Je veux vous rappeler aujourd'hui ce que je vous ai dit mille fois : aspirez toujours à faire un ouvrage et ne vous proposez jamais de ne faire qu'un livre. Il y a entre un ouvrage et un livre toute la différence qui existe entre un

1. Voir *Pensées*, I, 131.

discours et du babil. On fait un livre avec de l'encre, du papier, une plume, de la mémoire et de l'intempérance d'esprit. On fait un ouvrage avec une idée et un sujet qui se conviennent, avec la faculté de les encadrer l'un dans l'autre si fortement qu'ils en deviennent inséparables, avec un talent exercé et une longue patience. »

La cinquième des lettres de M. Molé à M. Joubert que nous possédons est écrite du Marais, où M. Molé était à ce moment chez madame de la Briche, sa belle-mère. M. Joubert avait eu récemment la douleur de perdre madame de Beaumont, dont nous avons raconté la fin douloureuse à Rome. Pénétré du souvenir de cette jeune femme, dont la vie avait été abreuvée de tant d'amertumes, il voulut retracer ses derniers moments et communiqua à M. Molé l'ébauche de cette relation. M. Molé trouva à redire au travail de M. Joubert et, avec une assurance justifiée certainement plus tard, mais surprenante chez un écrivain de vingt-trois ans à l'égard d'un homme tel que M. Joubert, âgé alors de près de cinquante ans, il présenta des observations qui auraient peut-être gagné à être formulées d'une main plus légère.

Il veut bien d'ailleurs le consoler, en donnant à sa composition la préférence sur le récit qu'avait récemment envoyé de Rome, à l'occasion du

même événement, son ami M. de Chateaubriand[1] :

Au Marais, ce 10 juillet 1804.

« J'ai lu avec la plus grande attention votre relation ; je l'aime mieux que celle de Chateaubriand ; mais je ne pense pas que le style dont elle est écrite fût précisément celui qui lui convînt. Il me semble si orné que je ne le trouve pas naturel. Je crois qu'on ne doit parler de la mort et des derniers devoirs qu'avec simplicité et que la manière d'exprimer les regrets exclut tout soin exagéré et même toute recherche dans le style. Je vous ai dit que vous cherchiez trop en écrivant à vous donner du plaisir, des sensations agréables ; je le pense toujours. Examinez si vous ne feriez pas bien de choisir pour les traiter les sujets les plus sévères ? Ils auraient l'avantage de donner carrière à l'activité et à l'étendue de votre esprit et de ne rien offrir à vos penchants. Pour juger de ce que vous faites, ne vous arrêtez pas au plaisir que vous vous causez, mais pensez aux jugements que porteraient des hommes doués d'une manière tout à fait opposée à la vôtre. Je me suis toujours imposé cette règle, et il m'a paru qu'elle m'était utile ; lorsque j'écris dans un genre, je le fais sous les yeux des hommes les plus étrangers à ce genre-là. Craignez le plaisir que vous vous donnez en écrivant, et ce

1. C'est le récit que contient l'appendice placé à la fin de ce volume.

que vous écrirez sera admirable. Je suis convaincu que c'est là votre secret.

» Je dois cependant vous dire que la manière dont votre relation est écrite m'a singulièrement étonné. Je ne vous aurais pas cru aussi curieux, aussi amoureux du style ; et j'avais remarqué par exemple que les morceaux écrits avec le plus de soin dans mon manuscrit étaient ceux sur lesquels vous vous étiez le moins arrêté[1].

» Il y a dans votre tête, et peut-être dans vos papiers, un volume composé d'un bout à l'autre des pensées les plus rares, des vues les plus ingénieuses et les plus étendues, exprimées dans les tours les plus heureux. J'ai juré de l'en faire sortir. Ce sera le meilleur de tous mes ouvrages, et il aura pour moi le mérite de satisfaire à la fois mon cœur et mon esprit. C'est dans le sens le plus littéral que je dis que je répondrais de faire sortir des papiers de la malle le plus excellent et le plus goûté des volumes.

» Mon tendre attachement pour vous, la reconnaissance que vous m'avez inspirée, me donnent un vrai besoin de vous être utile à mon tour et, malgré mon extrême jeunesse, je ne désespère pas de vous le devenir. Ne formez pas votre opinion de mon jugement sur le peu de mérite de mes ouvrages. Je juge beaucoup moins mal que je n'exécute et, si quelque chose mérite en moi qu'on le distingue, peut-être est-ce le jugement.

1. Cette allusion au silence gardé sur certains passages dont M. Molé était particulièrement satisfait ne semble-t-elle pas indiquer que la vanité de l'auteur était un peu blessée et que, s'il était toujours disposé à solliciter des conseils, il était étonné de la franchise de M. Joubert ?

» Adieu, aimez-moi comme je vous aime, c'est tout ce que je demande, et remerciez-moi de mon emportement et de ma brutalité. »

Malgré ces critiques de M. Molé, nous n'en regrettons pas moins très vivement que le projet de relation préparé par M. Joubert sur les derniers moments de cette amie si tendrement aimée, madame de Beaumont, ne nous ait pas été conservé. Il devait renfermer des appréciations délicates, et que le genre d'esprit de M. Molé n'était peut-être pas fait pour bien juger, sur une femme d'un mérite si rare et que le malheur avait rendue particulièrement intéressante.

Un autre que M. Joubert eût sans doute été blessé d'une lettre où l'éloge ne semblait apparaître que pour adoucir la leçon et où son correspondant, se posant en modèle [1], allait jusqu'à lui refuser la satisfaction si légitime et si noble que doit procurer à l'écrivain la perfection de forme atteinte ou seulement entrevue.

1. Le style de M. Joubert ne peut rien perdre à être rapproché de celui de M. Molé, qui n'a pas toujours échappé aux critiques. M. de Chateaubriand lui-même, dans un article très élogieux sur les *Essais* dont nous parlerons bientôt, signale à l'auteur « quelque amphibologie dans l'emploi des pronoms et quelque obscurité dans la construction des phrases ».

Mais M. Joubert devait trop avoir le sentiment d'une supériorité reconnue par tant d'illustres amis pour être très sensible à la critique de son jeune correspondant. Il avait d'ailleurs mieux que personne conscience de son genre de mérite et savait que le rôle d'inspirateur et de conseil était surtout le sien. Il se jugeait impropre, comme Montaigne, au discours continu : « Je suis propre à semer, a-t-il dit de lui-même, mais non pas à bâtir et à fonder. — J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de phrases. » C'est aussi lui qui a écrit : « Soyez donc indulgent à tous; ne le soyez pas à vous-même. »

Il accueillit en conséquence la lettre de M. Molé avec la bonté qui lui était ordinaire. Tout nous porte même à supposer que, tenant un trop grand compte des avis reçus, il n'acheva pas sa relation et sacrifia le témoignage touchant des regrets que lui avait inspirés la mort de madame de Beaumont.

D'autre part, M. Joubert ne songea pas à mettre à profit le conseil de M. Molé et à tirer de la précieuse malle, à laquelle la lettre de ce dernier fait allusion, « ce volume composé d'un bout à l'autre des pensées les plus rares, des vues les plus ingénieuses et les plus étendues, exprimées dans les tours les plus heureux, le plus excellent et le plus goûté des volumes ». Il avait déjà, on se le rappelle peut-être, reçu

de M. de Fontanes l'année précédente une recommandation du même genre, mais il réservait les trésors de son esprit si riche et si fécond, de sa conversation si neuve et si variée, pour le cercle d'amis qui lui était cher et n'avait ni l'ambition ni le goût de la publicité. « Le ver à soie, a-t-il dit, file ses coques, et je file les miennes. Qui les dévidera? Comme il plaira à Dieu! » On sait que M. de Chateaubriand commença bien longtemps après la mort de son ami ce pieux dévidage et que M. P. de Raynal, reprenant le même travail, sut encore découvrir de précieux fils à ajouter à cet écheveau déjà si riche.

La première lettre à M. Molé que nous offre la correspondance de M. Joubert, postérieurement aux conseils datés du Marais, prouve que l'aimable solitaire de Villeneuve ne gardait aucun fâcheux souvenir de ces conseils. Sa lettre du 18 novembre 1804 débute ainsi : « Venez aussitôt que vous le pourrez, et soyez sûr que votre présence sera pour moi un plaisir utile et qui est vivement souhaité! »

Il insistait d'autant plus pour recevoir la visite de M. Molé que M. de Chateaubriand était alors à Villeneuve, et, après avoir parlé de sa santé, il continue ainsi : « Préparez-moi tous vos conseils; je les écouterai avec attention, je les suivrai tant que je pourrai... Je n'ai pas trouvé dans la vie de meilleur

conseiller que vous, et je vous prendrai volontiers pour mon médecin consultant. J'aime beaucoup qu'on me parle de soi, ou qu'on me parle de moi, soit pour la santé, soit pour toute autre chose, quand on m'en parle du cœur. »

Il termine ainsi cette lettre : « Adieu, je vous embrasse, je vous attends, je vous désire. C'est beaucoup, dans l'apathie où je suis noyé malgré moi. »

Nous trouvons dans la correspondance de M. Joubert de nouvelles lettres à M. Molé en date des 9 janvier, 18 février et 10 mars 1805; elles l'entretiennent encore de son ouvrage[1], et la dernière décrit très simplement l'hospitalité de Villeneuve :

« Vous mènerez près de nous une vie toute bourgeoise; c'est la vie du genre humain pris entre ses extrémités. Dites-vous bien que vous ne verrez personne de la matinée, excepté moi, à midi ou une heure, et faites provision de quelque occupation, pour vous désennuyer, quand vous serez seul dans votre appartement. Je ne sais pas trop si vous me trouverez bonne compagnie. Je m'occupe de choses à dire, après m'être tant occupé de choses à penser. Il pourra se faire que malgré moi je n'aie pas à vous offrir une tête bien libre; mais je ferai de mon mieux.

» Vous ne m'avez rien dit du gras et du maigre; cela ce-

1. Voir *Pensées*, I, 138 et suiv.

pendant est important, pour que notre hospitalité prenne d'avance son parti sur la mauvaise chère que vous aurez ici dans le carême, *in utroque.* »

Le 19 avril, avant de rentrer à Paris, il écrit encore à M. Molé. Ayant appris que les *Essais* sont à l'impression, M. Joubert parle des transes où l'a mis cette nouvelle. Il exprime aussi sur le genre d'esprit et le caractère de M. Molé d'autres inquiétudes qu'il appelle *purement philosophiques*, et, après les longues et intimes communications dont il a été si prodigue, il signale avec la sollicitude la plus affectueuse et la perspicacité la plus clairvoyante une disposition fâcheuse chez l'auteur à s'enfermer dans les idées qu'il aura une fois formulées et à ne pas ouvrir peut-être suffisamment son esprit aux enseignements si variés de la vie :

« Ma dernière lettre a bien pu être tiède et même très maussade : je l'écrivais à contre-cœur et à contre-temps. Celle-ci probablement ne sera pas chaude non plus, ce qui m'embarrasse fort peu. Que m'importent mes lettres ? Ne suis-je pas sûr que personne au monde ne vous estime et ne s'intéresse à vous plus vivement, plus entièrement et plus intimement que je ne fais ? Les transes où m'a mis votre impression, depuis que j'en ai eu la première nouvelle, en sont une bonne marque pour moi. Il y a en effet dans votre ouvrage des opinions et des expressions

remarquables, des idées du caractère le plus haut, modestement vêtues, mais belles, nobles, ingénues, et que je vous verrais volontiers jeter au public. Mais je crains qu'ayant une fois montré votre talent sous une face déterminée, vous ne vous en teniez là, non seulement dans vos opérations, mais dans vos goûts ; que vous ne bridiez votre esprit, au moins pour quelque temps, par les choses que vous direz; que vous n'enchaîniez en vous cet attrait pour la variété, cette inconstance naturelle à l'esprit, qui, le portant longtemps à différents plaisirs, à différentes formes et même à des jugements opposés, l'enrichissent en le promenant et par ses erreurs mêmes le dressent à ne plus se tromper. Croyez que, si le Ciel a donné des ailes à l'attention, ce n'est pas pour rien. L'inconstance dont je parle pourrait fort bien être en littérature ce que la mobilité d'humeur dans les enfants et leur curiosité légère sont à la vie : un moyen d'apprendre à se fixer dans ce qui nous convient le mieux. Au surplus, n'imaginez pas que mon exemple me serve ici de règle. Je suis plus porté à me chicaner qu'à m'approuver ; mais peut-être mes défauts ne vous feraient pas de mal à vous.

» Mes transes, vous le voyez par ce peu de mots d'explition, sont des transes purement philosophiques. J'ajoute que, si elles sont fondées, en vous les communiquant, je leur ôte d'avance leurs motifs. Prévenu du danger, vous saurez l'esquiver. »

La lettre suivante de M. Molé est datée de Vannes, où il se rendait assez fréquemment près de sa mère

et de madame de Lamoignon, sa grand'mère. Madame Molé, après avoir perdu sa plus jeune fille et assuré l'établissement de ses deux autres enfants, avait quitté le monde et institué à Vannes la congrégation des Sœurs de la charité de Saint-Louis. M. le marquis de Ségur, dans l'ouvrage plein d'intérêt qu'il a consacré à la vie de son arrière-grand'tante[1], nous montre la jeune veuve, au moment où elle apprend la mort tragique de celui qu'elle a appelé elle-même dans son testament « l'homme le plus vertueux comme le meilleur », offrant généreusement à Dieu le sacrifice d'une liberté si cruellement recouvrée. La réalisation de ce vœu fut retardée par les soins que madame Molé devait à l'éducation de ses enfants; mais, vers 1802, suivie de madame de Lamoignon, sa mère, elle se rendit à Vannes et se plaça sous la direction de Mgr de Pancemont, récemment nommé évêque de ce diocèse et qu'elle avait connu curé de Saint-Sulpice à Paris pendant la Terreur. Elle fonda bientôt, pour remplacer d'anciennes congrégations anéanties par la Révolution, un institut qui devait travailler avec ardeur à la sanctification des âmes et à l'instruction des enfants abandonnés, et

1. Voy. la *Vie de madame Molé*, fondatrice de l'Institut des Sœurs de la charité de Saint-Louis, 1880, Bray et Retaux, p. 63.

qui compte aujourd'hui un grand nombre de maisons dans deux diocèses de Bretagne.

La marquise de Lamoignon, sans prononcer elle-même de vœux, porta jusqu'à la fin de sa vie l'habit de professe et mena pendant trente ans l'existence d'une véritable religieuse; elle s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, entre les bras de celle qui avait été la comtesse Molé, mais que ses orphelins connaissaient seulement sous le nom de mère Saint-Louis.

Lors même que M. Molé fut devenu un personnage politique important, il trouva toujours le temps de visiter l'humble monastère de Vannes, et, quand sa mère mourut à son tour au mois de mars 1825, il s'empressa d'abandonner au profit des établissements qu'elle avait créés ce qu'il devait recevoir dans la succession.

Le lecteur se rappelle sans doute la demande que l'été précédent, à Champlatreux, M. de Chateaubriand avait faite à son hôte de lire son manuscrit : « Il m'a persécuté, disait M. Molé à M. Joubert, pour lui montrer quelque chose; je lui ai promis de le faire avant six mois. » La parole donnée fut tenue, et M. de Chateaubriand reçut communication des *Essais;* mais l'illustre écrivain, fort occupé de ses propres ouvrages, n'avait sans doute pas consacré à son examen autant de soin que M. Joubert;

plus poète que philosophe, il ne s'était pas d'ailleurs placé au point de vue de M. Molé et n'avait recherché dans le livre que les beautés de forme. L'austérité littéraire de l'auteur fut quelque peu surprise des observations de M. de Chateaubriand et plus choquée encore de ses éloges. Il en apprécia davantage les lumières et le dévouement de M. Joubert et lui écrivit dans des termes qui indiquent la confiance la plus complète et la plus affectueuse.

Vannes, ce 29 avril 1805.

« Je veux vous écrire de ma retraite; j'ai du temps à moi et je pense sans cesse à vous. Je crois bien que je pense à vous, j'ai cent mille raisons pour le faire. D'abord je vous aime, et vous regrette dès que je ne vous vois pas, secondement, nos dernières conversations me roulent dans la tête; enfin j'ai avec moi mon ouvrage et les remarques et les commentaires de notre ami; or vous imaginez bien comment toutes ces choses-là me ramènent à vous. Je veux vous faire juge entre ces remarques et moi. Vous me direz si je les juge avec partialité ou justice. En vérité, il me semble que leur auteur n'a pas lu l'ouvrage. Rien de ce qui en fait le fond ne paraît avoir été jusqu'à lui. Ses regards n'ont été frappés que de ce qui y fait feu pour ainsi dire. Je vous jure que j'en ai l'esprit troublé. Si cet écrit n'est remarquable que par ce qu'il a aimé, c'est-à-dire par des tours heureux, quelques expressions frappantes, je n'y veux plus penser. Je

méprise ce genre de mérite, lorsqu'il est isolé; il me ferait autant de peine d'être seulement cité comme artiste ou pour quelques saillies qu'il me ferait plaisir d'être mis au rang des esprits d'une certaine force et d'un jugement sain. Vous voyez que je vous parle avec franchise. Je ne sais plus que penser de ce travail, fruit de cinq années; je viens de tout relire : La Bruyère a dit : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon, et fait de main d'ouvrier. » Si La Bruyère a bien dit, je crois pouvoir être tranquille. Mais écoutez mon projet : je compte, si cela ne vous déplaît pas, aller vous lire moi-même tout ce que vous ne connaissez pas; et cela aussitôt mon retour. Je désire assister à la naissance de vos impressions, vous porterez ensuite un jugement général que nous discuterons. Je ne serai content que quand nous serons demeurés d'accord sur tous les points. Il n'y a que vous qui puissiez me faire faire un tel souhait. C'est que j'ai cru m'apercevoir qu'à nous deux nous trouvions toujours la vérité. Nous nous complétons réciproquement. J'espère dans quinze jours vous revoir et tous nos amis. Adieu, aimez-moi comme je vous aime. »

M. Molé, voulant hâter la publication de son ouvrage, prie M. Joubert d'en terminer l'examen. Les deux amis avaient de fréquentes entrevues à cette époque, et M. Molé, pour pouvoir s'entretenir plus à l'aise avec celui qui avait si bien justifié sa

confiance, venait souvent lui demander à dîner rue Saint-Honoré :

Sannois, mardi, 1805.

« Je vous verrai vendredi ou samedi ; je vous en prie, ayez lu et jugé mes deux chapitres pour cette époque. Je suis pressé que nous avancions dans notre examen. Je voudrais avoir mis la dernière main avant l'hiver. Je ne vous ai jamais dit les raisons qui me rendent assez pressé de publier ; j'en ai de tous les genres, vous en jugerez. J'en ai de bonnes, de mauvaises ; mais les mauvaises sont encore des raisons.

» Depuis que je suis ici, j'ai spiritualisé comme il faut l'amour de soi. Vous aviez raison, j'ai aussi fait la correction au commencement du beau.

» Je n'espère pas faire dire jamais de mon ouvrage : *materiam superabat opus;* mais, si l'on m'accordait cet éloge, je vous en ferais assurément bien l'hommage. Adieu, vous voyez que ce mot n'est qu'un avertissement et qu'il ne demande pas de réponse.

» Je suis ici chez une bonne vieille que vous auriez dû connaître ; elle est naïve, et vous l'aimeriez. »

Cette bonne vieille n'était autre que madame d'Houdetot, tante de madame Molé : « Il devenait difficile, nous dit dans ses *Mémoires* M. de Chateaubriand [1], qui rencontrait alors au Marais, chez

1. Voir IV, 82, édit. de Penaud, 1849.

madame de la Briche, belle-sœur de madame d'Houdetot, cette femme célèbre par les passions qu'elle avait jadis inspirées, de comprendre quelques pages des *Confessions*, quand on avait vu l'objet des transports de Rousseau. » Elle avait, il est vrai, soixante-quinze ans à cette époque, mais elle n'avait pas perdu toute prétention, et M. de Chateaubriand ajoute qu'elle s'écriait encore dans des vers agréables :

Et l'amour me console!
Rien ne pourra me consoler de lui!

Quelques jours après, M. Molé s'adresse de nouveau à M. Joubert :

Sannois, samedi, 1805.

« Je suis passé hier soir deux fois chez vous; mais vous étiez chez Chateaubriand; il sera bien difficile que je vous attrape dans mes passages. Pour Dieu! Ne m'abandonnez pas, je ne puis me passer de vos conseils, et je ne me juge qu'en vous jugeant! Je pense toujours à ces bonnes lettres de l'été dernier, et je voudrais bien que vous puissiez m'en écrire de semblables. Je dis que vous puissiez, car je ne doute pas plus de votre bonne volonté que de votre amitié. Écoutez : vous m'écrirez quand vous pourrez; je vous verrai quand je vous trouverai, et je vous écrirai autant que l'envie m'en prendra. Ne nous gênons

pas; aimons-nous, aidons-nous, mais sans contrainte et fort naturellement. Savez-vous à qui ce discours s'adresse? A celui qui vous l'écrit. Il est bon que vous sachiez qu'hier, en ne vous trouvant pas, je ne fus point content. Je remis à juger ce mouvement que je fusse à aujourd'hui, et de là ce que vous venez de lire. Me voilà confessé! Quand nous aurons coulé à fond les deux chapitres que vous tenez, je vous enverrai le reste. En attendant, je fais des notes; je crois qu'il est bon que j'en fasse beaucoup, en les reléguant à la fin de l'ouvrage. Adieu, après tout, je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé, car j'aime singulièrement à vous voir. Je voulais aussi vous rappeler nos Dialogues, Chénier, Flins [1], etc.. Je vous le répète, cela vous convient, et il est convenable aux gens tels que vous d'écrire. Si je ne m'arrêtais, vous auriez toute ma conversation d'hier. »

L'ouvrage parut vers la fin de 1805, sous le titre d'*Essais de morale et de politique;* l'auteur, qui gardait l'anonyme, après avoir exposé dans la préface les divisions de son sujet, déclarait modestement qu'il abandonnerait sans repentir et sans honte ses opinions le jour où on lui en démontrerait l'erreur. Ailleurs il ajoutait : « Ce sont de simples réflexions que je publie; on y reconnaîtra, j'espère, un amour pur du vrai; j'aimerais mieux les anéantir jusqu'à

1. Auteur de diverses comédies.

la moindre trace que d'apprendre qu'elles renferment une opinion qui puisse égarer. »

Cette publication fut le point de départ de la fortune politique de M. Molé. M. de Chateaubriand annonça l'ouvrage dans le *Mercure de France*, en appliquant à l'auteur ce mot du poète grec, qui résume les deux conditions considérées par les anciens comme la marque d'une éducation achevée : « Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre. » M. de Fontanes rendit compte des *Essais* dans le *Journal des Débats* et compara le jeune écrivain à Vauvenargues, qui lui aussi s'était livré aux plus importantes études dans l'âge des plaisirs.

L'Empereur, ayant lu l'article de M. de Fontanes, voulut connaître le livre; vivement frappé de la droiture élevée et de l'esprit politique qui l'avaient inspiré, il dit un matin à M. de Fontanes : « Amenez-moi votre jeune ami. » Celui-ci se rendit aux Tuileries, et l'impression du nouveau souverain, si habile à discerner les hommes, fut extrêmement favorable : charmé des dehors graves et fins de M. Molé, de son langage élégant et facile, et discernant à première vue son mérite, il le nomma auditeur de première classe au Conseil d'État. Cette assemblée, que le chef de l'État présidait alors fréquemment et où il faisait preuve des vues les plus élevées et d'un mer-

veilleux bon sens sur les questions même les plus étrangères à ses premières études et à ses préoccupations habituelles, renfermait, à côté des Portalis, des Treilhard et des Henrion de Pansey, un grand nombre d'hommes distingués; elle fut une école très utile pour M. Molé, qui s'y fit remarquer par ses travaux et fut bientôt appelé aux fonctions de maître des requêtes. Il était invité fréquemment aux Tuileries, où l'Empereur aimait à l'entretenir longuement et appréciait beaucoup sa conversation, pleine de ce que Napoléon prisait avant toutes choses, d'idées nettes, de solutions promptes et de renseignements précis. « M. Molé, dit M. Sainte-Beuve, avait en lui du *conseiller d'État*, dans le sens élevé où le cardinal de Richelieu entend ce mot dans son testament politique. » L'Empereur avait conçu de grandes vues sur M. Molé et, voulant lui fournir le moyen de voir les affaires de plus près, il le chargea au mois de novembre 1807 de la préfecture importante de la Côte-d'Or.

M. Molé allait avoir au nombre de ses administrés une femme très spirituelle et très aimable, madame la comtesse de Guitaut, qui habitait le vieux château d'Epoisses, près de Semur, et dont la correspondance nous occupera bientôt. M. Joubert, quelques mois auparavant, avait été reçu de la manière la plus

aimable par madame de Guitaut et s'empressa de lui faire en ces termes le portrait de son nouveau préfet :

« Les journaux annoncent que M. Molé est définitivement nommé préfet de votre Côte-d'Or, ce qui me fait un grand plaisir.

» M. Molé est un jeune Français d'une probité patricienne, d'une gravité consulaire et d'une figure romaine. Il a l'air froid, mais son esprit est très ardent, et il a le cœur excellent. Je le connais beaucoup, et il connaît M. de Mussy ; il a vu M. Frisell, qu'il se sent disposé à estimer infiniment. Ainsi, Madame, vous serez bien recommandée ; vous l'êtes même déjà. »

Puis il ajoutait :

« J'ai écrit avant-hier à ce nouveau duc de Bourgogne, pour lui offrir ma protection dans les lieux où il va régner, et pour lui demander la sienne pour Epoisses et pour Bourbilly. J'ai dit ce qu'il fallait de vous et de votre maison. J'ai même fait quelque mention du portrait de votre arrière-grand-beau-père, dont je l'ai assuré que le visage aurait beaucoup aimé le sien.

» Enfin, Madame, je me suis mis en mouvement pour vous et j'en éprouve une grande joie. Je présume peu de ces apparences riantes. Probablement je n'aurai pas le bonheur de vous être utile. Du moins n'osé-je me flatter que mon crédit à la cour de Dijon ait pour vous de grands avantages ; je connais messieurs les préfets : ils peuvent

nuire impunément, mais non pas servir à leur gré.

» Peut-être, Madame, nous n'avons rien à espérer de celui-ci ; mais vous n'en aurez rien à craindre. Je suis sûr que, s'il est forcé de manger son département, il vous mangera la dernière, et avec beaucoup de regret.

» Je me fais de ce moindre mal un bien dont mon impuissance s'amuse, faute de mieux, pour se distraire d'elle-même et pour occuper son ennui. »

M. Molé se consacra de la manière la plus sérieuse à ses nouvelles fonctions et, pendant qu'il était à Dijon, sut encore trouver le temps de publier une seconde édition des *Essais*, qu'il fit suivre d'une vie de son grand aïeul Mathieu Molé.

Au commencement de 1809, l'Empereur le rappela à Paris comme conseiller d'État et ne tarda pas à lui confier la direction générale des ponts et chaussées. Cette situation avait alors la plus haute importance, car celui qui y était placé ne devait pas seulement organiser les grands travaux de l'empire ; il lui fallait aussi assurer et faciliter le transport rapide des troupes. Elle associa ainsi M. Molé aux combinaisons stratégiques de Napoléon et le mit en relations journalières avec le chef de l'État, qui tenait même, lorsque les nécessités de la guerre l'éloignaient de Paris, à recevoir chaque jour une lettre de son directeur général.

M. Molé n'avait que trente-deux ans, lorsqu'en 1813 il fut appelé comme Grand-Juge à remplacer le duc de Massa. Il suivait ainsi de bien près les traces de celui que, dès l'âge le plus tendre, il s'était appliqué à connaître et dont il venait d'écrire la vie : Mathieu Molé avait trente ans, lorsqu'il reçut de Louis XIII la charge de procureur général au parlement de Paris!

M. Molé, resté fidèle à l'Empereur dans la mauvaise fortune, reprit pendant les Cent-Jours la direction des ponts et chaussées et fut après Waterloo, lorsque Napoléon se résolut à abdiquer en faveur de son fils et à demander l'hospitalité aux Anglais, l'un des derniers confidents des chagrins du grand homme.

Bien que les lettres retrouvées dans les cartons de M. Joubert s'arrêtent en 1805, nous avons tenu à suivre celui qui les a écrites jusqu'au terme de sa carrière administrative; elle se rattache intimement par ses débuts au sujet qui pendant trois ans avait si fort éveillé la sollicitude de M. Joubert, et fut pour lui une cause de satisfaction d'autant plus douce qu'elle venait confirmer toutes ses prévisions.

Quant à l'existence politique proprement dite de M. Molé, qui commença après la deuxième Restauration, elle ne saurait à aucun titre trouver place

dans le cadre de cette étude. Rappelons cependant qu'ayant exercé le pouvoir sous deux gouvernements, il n'a jamais eu rien à désavouer de son passé : fidèle aux idées de sa jeunesse, il s'est toujours efforcé d'allier deux choses considérées déjà par Tacite comme difficiles à concilier, *res olim dissociabiles, principatum et libertatem*, des libertés légitimes et un gouvernement puissant et respecté, ces deux grands éléments de paix sociale que la France pendant quelques années faillit posséder à la fois et qu'elle semble, hélas! avoir aujourd'hui répudiés l'un et l'autre. Il nous a d'ailleurs enseigné à ne jamais désespérer de l'avenir : lui, qui avait assisté à de si grands spectacles et vu le principe civilisateur du bien triompher dans des luttes formidables, persévéra jusqu'à la fin à considérer l'espèce humaine comme destinée à se perfectionner et à s'élever, à mesure que les générations se succèdent sur la terre.

Les relations de M. Molé et de M. Joubert furent toujours très affectueuses, et lorsque, quatorze ans après la mort de ce dernier, sa famille offrit à M. Molé l'un des premiers exemplaires des *Pensées*, réunies par M. de Chateaubriand, M. Molé s'empressa de rendre hommage à la mémoire de son vieil ami, en se proclamant l'un des hommes qui avaient le plus aimé et le plus apprécié M. Joubert

et en rappelant « tout ce qu'il y avait en lui de rare et d'attachant ».

M. Molé était alors président du conseil des ministres. Il quitta bientôt le pouvoir, mais resta longtemps encore mêlé à la vie politique, à laquelle il ne renonça définitivement qu'après le deux décembre 1851. Son successeur à l'Académie nous le montre mettant, comme on disait au dix-septième siècle, un intervalle entre la vie et la mort et achevant à Champlatreux dans la retraite ces années silencieuses et méditatives qui précèdent si convenablement la dernière heure. C'est enfin à Champlatreux qu'entouré des images de ses ancêtres, qui pouvaient le regarder avec orgueil et sur lesquels il avait le droit de lever les yeux avec assurance, il mourut le 23 novembre 1855 en chrétien fervent. Il éprouvait plus que jamais lui-même la vérité de ces belles paroles inscrites dans l'ouvrage de ses jeunes années et inspirées sans doute par les grands exemples de sa mère : « Avec la Religion, la vie est belle et sublime ; sans la Religion, elle devient triste et sans attrait. Dès qu'au haut des cieux le Créateur se découvre, toutes les limites, la mort même, s'effacent ; tout devient et sublime et riant ! »

VI

MADAME DE GUITAUT. — M. FRISELL — MADEMOISELLE DE CHASTENAY

Les événements si terribles de la Révolution ne devaient épargner aucun des correspondants de M. Joubert. Nous avons vu M. de Fontanes exposé aux périls du siège de Lyon, madame de Beaumont frappée de malheurs extraordinaires et survivant presque seule à tous les siens, M. de Chateaubriand obligé d'émigrer en Angleterre, sa femme enfermée dans les prisons de Rennes, M. Molé enfin impuissant à arracher son père à l'échafaud. Les années 1793 et 1794 entraînèrent aussi de cruelles épreuves pour madame la comtesse de Guitaut.

Le marquis de Montmort et sa femme, sœur de

19.

M. de Guitaut, s'étaient décidés à suivre l'exemple d'une grande partie de la noblesse et à quitter la France; madame de Guittaut refusa au contraire d'émigrer et prit la résolution courageuse de défendre avec son mari la vieille terre d'Époisses, habitée douze cents ans auparavant par la reine Brunehaut et son fils Thierry II, sanctifiée par le passage de saint Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil [1], et où la famille de Guitaut était établie elle-même depuis près d'un siècle et demi. Protégés par l'affection et la reconnaissance des habitants du village, ils menèrent pendant quelque temps une existence assez paisible; mais, lorsqu'après la mort du roi, les passions révolutionnaires furent arrivées à leur paroxysme, la situation devint pour eux très dangereuse. Les biens des émigrés, d'abord mis sous séquestre, avaient été déclarés propriété nationale par la loi du 6 septembre 1792, qui rétablissait la confiscation abolie depuis 1790; au mois de mars 1793, les émigrés eux-mêmes furent bannis à perpétuité du territoire français et frappés de mort civile. La société populaire de Semur, dominée par quelques fougueux agitateurs, obéissait aveuglément

1. M. le comte de Montalembert place à Epoisses l'un des miracles du célèbre colonisateur irlandais. Voir *Moines d'Occident*, II, 436 et suiv.

alors au mot d'ordre des jacobins de Paris; elle réclama l'exécution de la loi contre le marquis et la marquise de Montmort, copropriétaires d'Époisses. L'ordre fut bientôt envoyé de Dijon à la municipalité locale de mettre sous la main de la nation et de vendre les biens meubles et immeubles formant la part des émigrés. Madame de Guitaut, dans un état de grossesse avancée, et son mari refusèrent de reconnaître ceux qui se présentaient au nom de la loi, mais ne purent leur opposer qu'une résistance passive. Les scellés furent mis sur une partie du château et la moitié des terres divisées en lots; quelques jours plus tard, on procéda à la vente des biens confisqués : les châtelains d'Époisses eurent la douleur de voir enlever et mettre à l'encan un grand nombre de précieux tableaux de famille et de ne plus être considérés comme propriétaires que de la moitié de leur domaine. Il semblait du moins que satisfaction complète avait été donnée à ce que les révolutionnaires de tous les temps parent du nom pompeux de légalité, et que les ci-devant seigneurs d'Époisses avaient acquis le droit de vivre en paix dans la portion du château où ils étaient relégués. Des épreuves d'une autre nature les attendaient : l'un des plus ardents meneurs de Semur, destiné à remplir plus tard le rôle d'accusateur public à Dijon et

ennemi juré des aristocrates, venait d'être nommé procureur général syndic du département de la Côte-d'Or; il prescrivit l'arrestation de M. et de madame de Guitaut. Par un reste de pitié pour l'état de la comtesse, accouchée prématurément sous le coup d'émotions si pénibles, l'injonction n'avait pas été complètement exécutée, et les deux suspects étaient gardés à vue dans leur demeure. Irrité de la manière dont ses ordres étaient suivis, le procureur syndic fit partir un de ses émissaires, qui arriva le 9 novembre 1793 à Epoisses et ramena les prisonniers à Dijon.

Madame de Guitaut a fait elle-même le récit de son arrestation, et sa lettre peut être considérée comme un document historique : elle figure en effet dans le rapport fait en mars 1795 aux sections de Semur et imprimé par ordre de l'assemblée générale de la Commune, qui protesta au mois d'avril suivant contre les excès de la Terreur :

« Je fus arrêtée le 18 brumaire an II, six semaines après une couche fâcheuse. Il y avait quinze jours que j'avais une fièvre continue; le chagrin la redoubla; je devins toute couverte de boutons laiteux. Dans cet état, quatre jours après mon arrestation, X... vint me signifier que j'eusse à me préparer à partir pour Dijon le lendemain. Cette nouvelle, annoncée de la manière la plus dure, me causa un tel effroi que l'extrême faiblesse où j'étais aug-

menta, au point de m'ôter l'usage de mes sens. Revenue à moi, je me soulevai sur mon séant pour représenter à X... qu'il m'était impossible en si peu de temps de préparer ce qui m'était nécessaire pour le voyage.

» Il me répondit que je n'avais besoin de rien. Je lui dis qu'il me fallait une voiture, puisque je n'étais pas même en état de sortir du lit. Il me répondit que, si je n'en avais pas, l'on *m'attacherait à la queue d'un cheval*. Je lui dis : « Est-ce que je vous ai jamais fait quelques peines pour chercher à m'en accabler aujourd'hui? — Non, dit-il, mais vous êtes une aristocrate. Si vous ne pouvez pas marcher, l'on vous mettra *dans un tombereau, vous coucherez de prison en prison, et la nation vous donnera vingt-cinq sous par jour, comme à tous les autres criminels.* » Je lui dis : « Qui vous a dit que j'étais criminelle? De quoi suis-je accusée? » Il répondit : « Je n'en sais rien; *mais prévenue ou convaincue, c'est à peu près la même chose.* »...

» DU CHAMP-PECHPEYROU-GUITAUT[1]. »

M. et madame de Guitaut retrouvèrent dans les prisons de Dijon de nombreux représentants de la noblesse de Bourgogne, qui comme eux avaient cru devoir rester en France, et dont quelques-uns furent condamnés à mort et exécutés. Ils y rencontrèrent

1. Charlotte-Victoire du Champ-d'Assaut avait épousé Charles-Guillaume-Jean-Baptiste-Louis de Pechpeyrou-Comminges, comte de Guitaut, marquis d'Époisses.

aussi un Anglais, M. Frisell, dont le nom figure plusieurs fois dans les lettres de madame de Chateaubriand et de M. Joubert, et avec lequel ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié.

M. Fraser-Frisell appartenait à une famille d'origine française; l'un de ses ancêtres avait suivi en Angleterre Guillaume le Conquérant. Après avoir fait ses études à l'université de Glasgow, il était venu en France et s'y trouvait, quand éclata entre les deux peuples une guerre qui devait être si longue et si terrible. Il n'eut pas le temps de retourner dans son pays et se réfugia à Semur, où paraissent l'avoir attiré des relations anciennes avec la famille Guéneau de Mussy. Bientôt fut publié le décret de la Convention du 1er août 1793, qui dénonçait le gouvernement anglais à tous les peuples, déclarait Pitt l'ennemi du genre humain et prescrivait l'emprisonnement immédiat de tous les étrangers, considérés comme agents secrets du ministre anglais. M. Frisell fut signalé à la société populaire de Semur, arrêté et conduit dans les prisons de Dijon : « Venu en France, a-t-il écrit lui-même, dans ma grande jeunesse, au sortir du collège, où j'avais été élevé dans l'amour des républiques anciennes, j'ai été vite guéri de mes illusions politiques, en voyant ce qui se passait sur cette terre

classique de la liberté; arrêté et enfermé pendant quinze mois, j'ai eu le loisir de réfléchir sur les bienfaits du gouvernement démocratique. Mais, si le gouvernement était détestable, j'ai trouvé dans ma prison des hommes excellents, et j'y ai formé des liaisons qui dureront autant que moi. »

La chute de Robespierre suspendit les exécutions capitales, et les prisons se vidèrent peu à peu. Dans l'automne de 1794, M. et madame de Guitaut recouvrèrent leur liberté, en même temps que M. Frisell. Ce dernier, privé de ses revenus et des moyens de retourner en Angleterre, accepta avec reconnaissance l'hospitalité qui lui fut offerte à Époisses et put assister aux démonstrations touchantes de dévouement et d'affection qui accueillirent le retour de ses compagnons de captivité. Mais ceux-ci éprouvèrent en arrivant une douloureuse surprise : la moitié du château n'existait plus! Les nouveaux acquéreurs avaient fait démolir six des vieilles tours d'Époisses, constructions militaires de divers temps reposant sur les assises de la villa mérovingienne!

M. Frisell resta plusieurs années chez ses nouveaux amis et ne rentra en Angleterre qu'après la signature du traité d'Amiens, quand les ports français furent rendus à la libre navigation. Se trouvant de nouveau en France en 1803, à la rupture de la paix,

il fut arrêté une seconde fois : « Englobé, écrit-il encore, dans la mesure générale qui privait de leur liberté tant d'Anglais venus en France sur la foi des traités, j'ai apprécié à son tour le gouvernement militaire, quoique j'aie eu à me louer personnellement du premier consul. Lorsque Bonaparte apprit que je menais une vie littéraire, que j'avais été quinze mois victime d'un gouvernement qu'il aimait encore moins que moi, il m'envoya spontanément, non seulement la permission de rester à Paris, mais de voyager dans toute la France. »

M. Frisell se plaisait beaucoup à Paris, et il ne tarda pas à entrer en rapports avec les hommes les plus distingués de l'époque; il se lia particulièrement avec M. de Chateaubriand et M. Joubert. Il était lui-même fort instruit, parlait le français comme sa langue maternelle [1] et connaissait à fond notre littérature; sa science du grec lui valut de la part de M. de Chateaubriand le surnom familier de « gréco-anglais ».

L'intelligence de M. Frisell était ouverte et pénétrante, et sa conversation très spirituelle et très mordante empruntait une originalité particulière à

1. M. Frisell a publié en français une *Étude sur la constitution de l'Angleterre*, avec des remarques sur l'ancienne constitution de la France, 1820, Le Normant

son flegme tout britannique. Les manières habituellement froides et l'affectation d'indifférence, sous lesquelles il dissimulait un cœur excellent, étonnaient quelquefois ses amis plus expansifs et avaient particulièrement pour effet d'exciter l'humeur un peu nerveuse de madame de Chateaubriand.

Il conserva toujours avec la famille de Guitaut les relations les plus affectueuses et faisait presque tous les ans de longs séjours à Époisses, où il était d'ailleurs installé suivant ses goûts. Quoique possesseur d'une belle fortune, M. Frisell avait des habitudes fort simples et dépensait la plus grande partie de ses revenus à voyager. M. de Chateaubriand, écrivant en 1805 à M. Philibert Guéneau de Mussy, représente en quelques traits l'existence de leur ami commun : « Dites mille choses à M. Frisell, à sa carriole, à son fusil, à son grec, à tout ce qui fait le bonheur de sa vie[1]. »

En venant en Bourgogne, M. Frisell s'arrêtait souvent sur la route chez M. Joubert. Il servit naturelle-

1. M. Frisell eut d'une première union une fille qu'il perdit en 1832, à Passy, à l'âge de dix-sept ans, au moment, nous dit l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, où la jolie madame Delessert terminait son portrait. M. de Chateaubriand, arrêté quelques jours après pour complot contre la sûreté de l'État, à l'occasion de la descente en France de la duchesse de Berry, composa dans sa prison pour mademoiselle Élisa Frisell la poésie : « Jeune fille et jeune fleur. » M. Frisell,

ment de lien entre Époisses et Villeneuve. Madame de Guitaut était d'ailleurs faite pour apprécier M. Joubert : élevée à Saint-Cyr, elle avait conservé l'esprit et les manières du dix-huitième siècle, et chez elle l'énergie du caractère s'alliait à la grâce et à la bonté.

Plusieurs fois elle avait insisté pour recevoir M. Joubert, que sa santé délicate et son amour pour la vie de famille ne disposaient pas à s'éloigner de Villeneuve pendant la saison d'été. Il fallut, dans l'automne de 1807, une invitation particulièrement pressante pour le décider à se rendre au désir de madame de Guitaut. Il partit avec son frère, chargé à cette époque des fonctions importantes de procureur impérial près le tribunal de la Seine : M. Arnaud Joubert joignait à un extérieur agréable des manières très distinguées et un très aimable caractère.

Les deux frères passèrent quelques jours à Époisses et y furent entourés des attentions les plus prévenantes : « Mon frère et moi sommes bien déterminés, écrit dans les premiers jours d'octobre 1807, M. Joubert à madame de Guitaut[1], et nous avons le cœur

marié plus tard à mademoiselle de Courteil, qu'il avait rencontrée à Époisses, eut une seconde fille, dont madame de Chateaubriand fut la marraine : mademoiselle Marie Frisell a épousé M. Bartholoni, qui, après avoir été sous l'Empire député au Corps législatif, est aujourd'hui membre de la minorité courageuse du Conseil municipal de Paris.

1. Voy. *Pensées*, I, 172.

têtu, à aimer invariablement Époisses ; ce lieu nous est recommandé par le passé, par le présent et par l'avenir. Le passé, c'est madame de Sévigné ; le présent, madame, c'est vous, et l'avenir, ce sont ces deux jeunes personnes qui étaient assises à vos côtés et dont vous étiez si bien parée. En vous voyant au milieu d'elles, il était difficile de ne pas se dire, comme leur arrière-grand-père, lorsqu'il écrivait de Saulieu à madame de Grignan : « Le monde est bien aimable et bien joli ! » Je m'étonne pourtant qu'elles comptent ainsi dans mes souvenirs, car, s'il faut avouer la vérité, je donne peu d'attention à cet âge qu'on dit charmant. Il se suffit si bien à lui-même que je le livre à ses agréments ! Mais, cette fois, moi qui n'ai jamais pardonné à personne d'avoir quinze ans, je pardonne à mesdemoiselles vos filles d'en approcher[1]. »

Les souvenirs de madame de Sévigné, pour laquelle M. Joubert éprouvait une très grande admiration, et qui, disait-il, lui était « toutes choses », abondaient à Époisses, où elle avait séjourné plusieurs fois en se rendant dans le voisinage à sa terre de Bour-

1. L'une des filles de madame de Guitaut que M. Joubert nous représente si charmantes, a épousé le comte de Virieu et la seconde le comte de Descrvillers.

billy. Elle aimait beaucoup l'arrière-grand-père de M. de Guitaut, le comte Guillaume, lieutenant général dans l'armée de Condé, et qui, rentré en grâce après la Fronde, était devenu chevalier des ordres. Elle le trouvait « de bonne compagnie et le plus aimable ami du monde ». — « Cette maison, écrit-elle d'Époisses le 25 octobre 1673 à sa fille, est d'une grandeur et d'une beauté surprenantes. M. de Guitaut se divertit fort à la faire ajuster et y dépense bien de l'argent. » Elle retrouvait l'hiver ses amis à Paris; et, quand madame de Guitaut devenue veuve habita plus longtemps Époisses, madame de Sévigné manifesta le regret de la rencontrer moins souvent, « surtout, disait-elle, le matin à notre messe, où je me trouvais heureuse de vous voir un moment et d'être à deux pas de vous. » Madame de Guitaut fut souvent chargée de surveiller les « pauvres affaires de Bourbilly, » et madame de Sévigné lui adressa plus d'une fois ses remerciements pour une amitié si obligeante.

Les lettres de la marquise, celles que le grand Condé avait écrites au comte de Guitaut étaient gardées pieusement à Époisses; M. Joubert prit le plus vif intérêt à ces précieux témoignages du passé. Sa seconde lettre à madame de Guitaut nous montre qu'il fut aussi très frappé du portrait de l'ami de madame

de Sévigné, dont le visage, écrivait-il, aurait beaucoup aimé celui de M. Molé[1]. Ce tableau faisait partie de la collection très précieuse mise à l'encan pour moitié en 1793 ; il avait heureusement échappé à la confiscation et représentait le comte en grand costume de chevalier des ordres, avec le manteau, la perruque, le chapeau à plumes, et « ce bon air et cette bonne mine » vantés par sa voisine de Bourbilly[2].

Une lettre adressée à madame de Vintimille nous montre que M. Joubert, pendant son court séjour à Époisses, eut le temps de visiter le château du comte de Bussy-Rabutin et celui de la marquise de Sévigné : « J'ai fait le tour du monde, écrit-il. J'ai vu le château de Bussy, où sont les portraits de toutes les femmes spirituelles et belles de la cour de Louis XIV.

1. Voy. *Pensées*, I, 177.

2. M. Joubert put admirer d'autres toiles d'un bien grand prix, conservées encore aujourd'hui à Époisses par le petit-fils de ses hôtes. Les portraits de famille les plus remarquables sont ceux de madame de Chamillard, femme du ministre de Louis XIV, par Largillière, du maréchal et du chancelier de Marillac, par Philippe de Champagne. Nous citerons parmi les tableaux historiques : un portrait du grand Condé offert par le prince à son lieutenant quelques mois après la bataille des Dunes, où ils avaient été battus ensemble par Turenne; un Louis XIV et un Bossuet, attribués à Rigaud; un portrait de la grand'mère de madame de Sévigné, madame de Chantal, donné par la sainte elle-même au marquis d'Époisses, beau-père du comte de Guitaut, entre les mains duquel elle avait au nom de son fils prêté foi et hommage pour la baronnie de Bourbilly.

Mourez de honte ! Au milieu de ces curiosités mon premier et unique mouvement a été de m'écrier : « Ah ! où est madame de Vintimille ? » Le portrait que nous avons vu ensemble autrefois chez madame de Muy est celui de madame de Grignan. Celui qui est à Bussy n'est pas aussi bien peint, mais il a plus de feu et plus de vie ; on y retrouve davantage, pour ainsi dire, une nature qui a été prise sur le fait. J'ai vu aussi ce charmant Bourbilly. »

Le château de Bussy, situé à peu de distance d'Époisses et près d'Alise-Sainte-Reine et de Flavigny, contient encore une collection très curieuse de tableaux que Bussy-Rabutin s'était plu à y rassembler pendant son exil de dix-sept ans[1]. Celui que Turenne appelait « le meilleur officier de l'armée, pour les chansons », s'était fait représenter lui-même plusieurs fois : d'abord au milieu des hommes de guerre les plus illustres de l'époque, entre le maréchal de Clairambault et le maréchal Duplessis-Praslin, puis dans la galerie des femmes du temps, principale curiosité du château, en costume semi-mythologique et semi-militaire. Il trône ainsi, sous les traits d'un demi-dieu, au milieu des beautés les plus

1. Le château de Bussy appartient aujourd'hui au comte de Sarcus, qui s'est attaché à y conserver tout ce qui rappelle l'ancien propriétaire.

séduisantes de l'époque, dont il a orné l'image de ses malicieuses appréciations. Madame de Sévigné, appelée par lui la plus jolie fille de France, et dont il eut tant de peine à oublier les rigueurs, a su échapper cette fois à la verve railleuse de Bussy qui la proclame « femme d'un génie extraordinaire et d'une solide vertu, compatible avec beaucoup d'agréments ».

Après avoir vu le château de Bussy, M. Joubert tint à connaître les lieux habités par madame de Sévigné. Il se rendit en compagnie de M. Frisell à Bourbilly, bâti au centre d'une de ces vallées du Morvan si bien décrites par M. de Chateaubriand dans sa première lettre à M. Joubert, « irrégulièrement dessinées dans les détours d'une multitude de petites montagnes[1] ». Le brouillard, nous apprend M. Frisell, empêcha M. Joubert de bien juger la situation, mais l'imagination si heureuse dont il était doué lui permit de parer le séjour de madame de Sévigné

1. Le château de Bourbilly, vendu en 1719 par la petite-fille de madame de Sévigné, madame la marquise de Simiane, passa successivement entre les mains de différents propriétaires, et fut en dernier lieu, vers 1814, acheté par M. de Caux. La petite-fille de celui-ci épousa en 1838 M. de Franqueville, qui devint plus tard directeur général des ponts et chaussées, et leur fils, propriétaire actuel de Bourbilly, a récemment fait exécuter une restauration complète de cette demeure célèbre.

des couleurs les plus riantes. Il put se la figurer arrivant à Bourbilly et écrivant aussitôt à sa fille : « J'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin à la même place où je les avais laissés ; » et il ne manqua certainement pas de visiter la chapelle où avait été célébré le mariage du grand-père de madame de Sévigné avec la fille du président Frémyot et où celle qui devait être fondatrice de la Visitation fit, après la mort de son mari, le vœu de se consacrer à Dieu.

M. Joubert prit le plus grand intérêt à voir tous ces lieux que les lettres de madame de Sévigné lui avaient rendus familiers, et il lui fallut, pour s'éloigner d'Époisses faire effort sur lui-même et résister en même temps aux sollicitations pressantes de ses hôtes.

Revenu à Villeneuve, il remercia très vivement madame de Guitaut de son accueil, en lui rappelant qu'il n'était pas à mille lieues d'Époisses, mais qu'il se trouvait sur la route de Paris et serait bien heureux de la voir au passage.

Madame de Guitaut répondit à M. Joubert, en lui reprochant d'être resté si peu de temps près d'elle et en le pressant de revenir le 4 novembre avec

son frère pour la saint Charles, fête des châtelains d'Époisses :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Époisses, ce 6 octobre 1807.

« Comment avez-vous pu penser, Monsieur, me devoir des remerciements pour avoir su vous apprécier, pour avoir joui du plaisir de vous voir et pour avoir désiré d'en jouir plus longtemps? Si le pays que vous habitez n'est pas à mille lieues du mien, celui-ci n'est pas à mille lieues du vôtre, il vous est facile de franchir la distance qui nous sépare; tenez-vous, je vous prie, pour prié, pour invité de venir nous voir, lorsque vous aurez quelques instants à donner à vos amis. Vous en trouverez un dans la personne de M. Frisell et plusieurs autres toutes prêtes à être mises du nombre, si vous avez pour elles autant d'estime qu'elles en ont conçu pour vous.

» Il me paraît impossible qu'en votre qualité d'observateur, vous vous teniez pour content de ce que vous avez vu dans nos cantons; c'est ce qui s'appelle voir à travers un brouillard, et, malgré votre perspicacité je ne puis croire que vous ayez pu démêler les objets, de manière à vous en rendre un compte satisfaisant. Il faut donc les revoir et, pour que vos premières observations se joignent plus facilement aux secondes, il ne faut pas les trop éloigner les unes des autres.

» M. Frisell est absent depuis quelques jours; il est allé

d'abord à Montbard assister à une fête qu'a donnée madame de Buffon, pour laquelle il a composé des couplets très jolis. Il doit être à présent à Châtillon chez madame de Chastenay. Il a reçu votre lettre, Monsieur, le soir de son départ.

» Mes filles, déjà sensibles à votre mérite, Monsieur, me prient de vous faire leurs compliments, ainsi que leur papa. Tout ce qui habite le vieux château d'Époisses désire de vous y revoir ainsi que monsieur votre frère. Vous seriez bien aimables l'un et l'autre de venir nous voir pour la saint Charles : c'est ma fête, c'est celle de M. de Guitaut, celle de ma fille aînée et d'un de ses frères ; c'est une fête de famille, à laquelle nos amis veulent bien se joindre. Nous y aurons une comédie du vieux Molière, ce sont les *Femmes savantes* qui ont emporté les suffrages. M. Frisell est chargé du rôle de Trissotin ; c'est un débutant, mes filles débuteront aussi ; leur mère, qu'on a chargée du rôle de Philaminte, le remplira fort mal ; tout cela n'est pas fait pour exciter la curiosité, je le sais ; mais je sais aussi que vous ne pouvez pas être insensible au plaisir que nous aurions de vous posséder ici et d'y recevoir le témoignage des sentiments d'estime que vous m'avez inspirés.

» DU CHAMP DE GUITAUT. »

M. Joubert eut certainement quelque mérite à ne pas se rendre à cette invitation ; M. Frisell ne tarda pas d'ailleurs à se joindre aux instances de madame de Guitaut. Dans la lettre qu'on va lire, la

seule que nous ayons retrouvée de lui, il prie M. Joubert d'amener M. de Chateaubriand, qui avait annoncé son arrivée à Villeneuve et que l'on désirait vivement recevoir à Époisses :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Époisses, ce 19 octobre 1807.

« Je reçus, Monsieur, votre aimable lettre, comme j'allais partir pour un voyage de quinze jours chez madame de Chastenay. Comme son château est au milieu des bois et très loin de tous bureaux de poste, j'ai attendu mon retour à Époisses pour vous répondre. J'arrivai ici hier par des chemins auprès desquels celui de Bourbilly est une allée de jardin.

» En vérité, Monsieur, je suis honteux et presque fâché de tout ce que vous me dites d'honnête sur la prétendue obligation que vous m'avez de vous avoir conduit à l'ancienne demeure de madame de Sévigné; c'est à moi à vous remercier du plaisir de votre conversation pendant la route; les anecdotes intéressantes que vous m'avez contées avec le charme que vous mettez à tout ce que vous dites, m'ont fait oublier le temps et le chemin; ma jument se trouve fort honorée de votre souvenir, elle s'est fort bien trouvée de son voyage et m'a chargé de vous dire qu'elle était prête à le recommencer avec la même compagnie. D'après les éloges que vous faites de ce pays, je ne sais s'il n'a pas gagné dans votre esprit d'avoir été à

peu près invisible pour vous, grâce au brouillard qui le couvrait, quand vous y avez passé. Votre belle imagination l'a orné à sa fantaisie et a complètement suppléé à vos yeux. Je crains qu'un examen plus détaillé ne lui fît du tort; mais le désir de vous revoir l'emporte sur cette crainte et je souhaite de tout mon cœur d'être une seconde fois votre *cicerone* par un temps qui n'exigera pas de parapluie. Madame de Guitaut, qui me sait très grand gré de lui avoir procuré votre connaissance, dit que, pour lui prouver que vous pensez d'elle le quart du bien que vous voulez bien me dire, il faut que vous reveniez la voir. Tout le monde ici désire comme elle de vous revoir, car vous avez eu bientôt fait la conquête du château. Voici un temps superbe pour faire une petite excursion : nous jouerons le 4 novembre les *Femmes savantes* pour la fête de madame de Guitaut; ce serait une fête de plus pour nous tous de vous voir arriver avec votre frère et M. de Chateaubriand. D'après ce que vous m'avez mandé, il doit être actuellement chez vous. Madame de Guitaut serait charmée de le voir. Après avoir fait le tour de la Méditerranée, c'est à peine une promenade que de venir ici : les ruines de Bourbilly réveillent des souvenirs aussi aimables que la plupart de celles qu'il a vues avec tant de danger; si elles ne sont pas aussi belles que celles de l'Égypte, qu'il pense aussi que nous ne sommes pas des Arabes! J'ajoute qu'il est presque honteux pour un aussi grand voyageur que lui de n'avoir pas vu le château de madame de Sévigné, qui est presque à sa porte. Faites-lui, je vous prie, mes très sincères compliments et présentez mes hommages à madame de Chateaubriand. S'ils ne

veulent pas venir dans ce pays, je ne passerai pas l'hiver sans les voir à Paris ou à leur campagne. Veuillez bien aussi offrir mes hommages à madame Joubert et soyez persuadé de la parfaite estime et du sincère attachement que vous m'avez inspirés.

» FRISELL. »

Aucun des deux amis de M. Frisell ne put se rendre à Époisses pour la saint Charles. La santé de M. Joubert lui rendait un second déplacement difficile. Quant à M. de Chateaubriand, après être revenu de son voyage en Orient et avoir passé plusieurs mois à Villeneuve, il avait acheté la Vallée au Loup et, brûlant alors de toute la ferveur d'un nouveau propriétaire, il retarda de quelques semaines la nouvelle visite qu'il devait faire à M. Joubert.

Madame de Guitaut voulut bien exprimer à ce dernier le regret qu'elle avait eu de ne pas le recevoir et lui rendit compte de la représentation, où M. Frisell avait rempli les rôles principaux à la satisfaction de tous :

A M. JOUBERT, A VILLENEUVE.

Époisses, ce 10 novembre 1807.

Vous me pardonnerez facilement, Monsieur, d'avoir laissé lire votre lettre devant vingt-cinq personnes : elle

m'est arrivée après la représentation de notre comédie; je la communiquai simplement à M. Frisell comme partie intéressée; je ne sais comment elle est devenue une lecture générale; l'on était curieux de savoir si votre style avait quelque chose de la rapidité de votre course en Bourgogne, si vous écriviez aussi légèrement que vous visitiez les provinces, si vous parliez de quelques-unes des observations que vous aviez faites en courant la poste; enfin on était curieux, et j'étais complaisante. Ne m'en faites point de reproches, Monsieur; l'on a trouvé votre style charmant et par les raisons susdites l'on n'a pas été surpris de sa brièveté. Je m'en plaignais intérieurement, parce que je trouvais bien des charmes dans cette lecture. Tout le monde a désiré comme moi de vous voir à même de mieux juger du pays et de ses habitants. Croiriez-vous, Monsieur, que j'aurais été plus satisfaite que surprise de vous voir arriver la veille ou quelques jours même avant ma fête avec M. de Chateaubriand, que j'avais eu l'honneur de voir à Paris et qui ne pouvait douter de l'extrême plaisir qu'il nous aurait fait? Cette petite course aurait eu quelque chose de chevaleresque qui m'aurait enchantée; en ma qualité de femme, j'aime la Chevalerie; les lieux que j'habite me rappellent les mœurs antiques, je les respecte, et je crois qu'au roman près, que je n'aime pas, je ne le cède en rien *à ma tante Aurore*. Notre comédie a eu du succès, nos jeunes débutantes n'ont point manqué d'un certain petit talent; notre Trissotin a joué tout aussi bien qu'on joue aux *Français*, mais il a montré encore plus de talent dans la petite pièce, qui était l'*avocat Patelin;* il faisait monsieur Guillaume;

il mériterait une place dans le feuilleton, en défiant la Critique d'oser y prendre la plume. Voilà toutes les merveilles que je puis vous mander de nos cantons, Monsieur. Je ne me flatte pas qu'elles vous intéressent. S'il en eût été ainsi, vous seriez venu partager et ajouter à nos plaisirs. Vous me donnez l'espérance que vous me dédommagerez dans un autre temps. Celui que vous choisirez sera toujours le mien pour vous recevoir avec joie. Soyez-en, je vous prie, aussi persuadé que des sentiments sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante.

» DU CHAMP DE GUITAUT. »

« M. de Guitaut, M. Frisell et mes filles me prient, Monsieur, de vous faire agréer leurs plus sincères compliments. »

M. Joubert répondit le 27 novembre à madame de Guitaut, en lui transmettant sur M. Molé, qui venait d'être envoyé à Dijon, des renseignements que le lecteur n'a sans doute pas oubliés; le nouveau préfet justifia les éloges contenus dans la lettre de M. Joubert. Le Girondin Riouffe, qu'il remplaçait, ne s'était pas fait remarquer dans la Côte-d'Or par une tenue très sévère, et la gravité de M. Molé produisit un contraste complet avec les allures toutes différentes de son prédécesseur. Le salon de la préfecture devint immédiatement le rendez-vous de la société la plus distinguée et put bientôt rivaliser, nous dit

M. de Falloux, avec les salons les plus enviés de Paris. Toutefois quelques personnes, et nous verrons la trace de cette impression dans une prochaine lettre de madame de Guitaut, jugèrent la réserve et la froideur de M. Molé un peu trop grandes pour ses nouvelles fonctions.

Le 12 décembre, M. Joubert s'excuse de ne pas avoir écrit à madame de Guitaut depuis plusieurs semaines et, pour lui prouver que des douleurs rhumatismales sont la seule cause de ce silence, il s'amuse à lui copier une demi-douzaine de billets commencés dans les intervalles de ses souffrances : « Je vous aurais envoyé avec plaisir les originaux de mes copies, lui dit-il, mais la poste en aurait été surchargée; le port vous en eût coûté la valeur d'une métairie ou tout au moins d'une charrue, et, quand on se donne les airs de recommander vos domaines aux pouvoirs administratifs, il ne faut pas vous ruiner. » L'excuse était parfaitement sincère, car nous avons eu le plaisir de découvrir au milieu des papiers de M. Joubert les six originaux de ses copies.

Dans la même lettre, il décrivait ainsi le mal qu'il éprouvait :

« Il y a, Madame, dans le monde un vilain petit mal bien singulier. C'est une invisible vapeur, qui semble ne

toucher à rien, et qui pénètre jusqu'aux os. On lui donne un grand vilain nom, dont l'épithète est fort jolie : c'est un rhumatisme volant. Ce mal bizarre, qui a quelque chose de dragon et de lutin tout à la fois, se joue à ravager un homme. Il se jette, comme en sautant, sur les deux bras, sur les épaules, sur les dents ; et, quand il est las de bondir ou rassasié des tourments dont il fait sa vaine pâture, il abandonne les surfaces ; il se glisse dans l'estomac et s'y endort ; alors on ne croit plus souffrir ; mais on porte au-dedans de soi un poids affreux, pire que toutes les douleurs. J'ai logé cet hôte cruel. Je suis en proie à ses caprices depuis la lettre du mois d'octobre où je vous en ai dit un mot, et je m'en sentais accablé, lorsque la vôtre est venue. »

Madame de Guitaut lui répond le 24 décembre et le remercie en même temps de ses bons offices auprès de M. Molé :

A M. JOUBERT, A PARIS.

Époisses, ce 24 décembre 1807.

« Si vous avez eu, Monsieur, l'intention de m'amuser par votre aimable lettre, soyez satisfait ; vous avez parfaitement réussi, j'en ai ri aux larmes ; il faut avoir un fonds de gaîté inépuisable pour écrire autant d'agréables folies avec un *rhumatisme volant* ou sédentaire, ou avec tout autre mal. Je suis bien éloignée d'avoir cette force d'es-

prit: lorsque la douleur entre par une porte, la gaîté sort par l'autre. Il n'y a que vous, Monsieur, qui ayez le talent de loger ensemble deux hôtes d'un caractère si opposé; cela prouve que vous êtes un homme fort et que je suis une femme faible. Je désirerais bien que cette épreuve, qui est à votre gloire comme à ma confusion, ne se répétât plus pour vous, quelque honneur qui puisse vous en revenir.

» Si votre lettre du 27 novembre, Monsieur, ne m'en avait pas annoncé très prochainement une seconde, elle ne serait pas restée sans réponse; elle en méritait deux : l'une pour vous assurer du plaisir qu'elle m'avait fait, l'autre pour vous remercier des bons offices que vous m'avez rendus auprès de notre nouveau préfet. La réputation dont il jouit lui eût assuré cette préfecture, si elle eût été à ma nomination. Je n'aimais point son prédécesseur, qui avait les manières d'un parvenu et qui croyait qu'en affectant la légèreté, il passerait pour un homme à la mode; ses plaisirs passaient avant tout, et l'on ne pouvait rien tirer de ses bureaux. L'idée que j'ai de M. Molé est inséparable de celle de votre crédit auprès de lui; vous devez en avoir partout, même auprès des personnes qui n'ont eu le plaisir de vous voir qu'un moment et dont vous vous êtes éloigné avec un brusque empressement, et, pour vous donner une preuve de cette vérité, s'il en est besoin, cherchez, je vous prie, Monsieur, quelque chose à me demander, puis pariez envers et contre tous que vous l'obtiendrez, et vous aurez gagné votre pari.

» Pendant que vous étiez en train d'écrire à notre *duc*

de Bourgogne, il fallait lui dire que, s'il entrait dans ses intentions de connaître les peuples soumis à sa domination, il existait, sur les limites de son empire, un vieux château qui offrait en même temps des monuments de l'antiquité et de la barbarie des temps modernes, dont les propriétaires seraient enchantés de le voir s'arrêter et séjourner dans cet asile qui autrefois avait reçu dans ses lambris gothiques les maîtres de la Bourgogne ; je ne crois pas avoir rien à désirer sur la description que vous avez faite des habitants de ce château ; j'ai peur pour mon compte qu'elle ne soit trop flattée.

» J'avais le projet de répondre à vos six commencements de lettres, mais ils en mériteraient chacun une entière; cela vous ennuierait beaucoup, et ce que je craindrais encore plus, c'est que vous n'éprouviez des regrets de me les avoir envoyés et que vous ne preniez la résolution d'être plus succinct pour éviter mes longueurs. Je me bornerai à vous dire que je vous désire toutes sortes de prospérités dans l'année où nous entrons, ainsi qu'à M. votre frère, et que, si vous n'êtes pas des traîtres et des parjures, j'espère avoir le plaisir de vous voir dans cette huitième année du dix-neuvième siècle, ce qui me la fait envisager sous un point de vue agréable.

» Je vais joindre vos lettres à celles que renferme un certain carton que vous avez vu avec autant d'intérêt que pouvait vous en laisser la brièveté du temps ; les grâces de madame de Sévigné seront enchantées d'avoir une nouvelle compagne, et tous les autres *cartonnés* vous feront place avec empressement.

» Mes filles ne veulent pas que je les oublie auprès de

vous ; elles vous pardonnent de n'avoir plus quinze ans, ne vous en trouvant pas moins aimable : vous jugerez qu'elles ont un bon petit caractère ! Il est plus que temps de finir cette lettre, ce que je ne veux point faire, Monsieur, sans vous assurer que j'ai pour vous une estime *extraordinairement* particulière. »

La promesse contenue dans cette lettre, et que la modestie de M. Joubert ne prit sans doute pas au sérieux, fut fidèlement tenue : madame de Guitaut, devançant le jugement de la postérité, fit aux lettres de M. Joubert l'honneur de les placer en illustre compagnie, et elles figurent encore aujourd'hui dans le précieux carton d'Époisses, à côté des nombreuses lettres adressées au comte de Guitaut par le prince de Condé et par la marquise de Sévigné.

De la correspondance entre M. Joubert et madame de Guitaut, nous n'avons plus à citer qu'une seule lettre de celle-ci, écrite le 10 mars 1808 ; cette lettre réunit les deux conditions indiquées par M. Joubert comme propres au style épistolaire, l'enjouement et l'urbanité ; elle renferme d'aimables reproches à l'adresse de M. Joubert. Le rhumatisme volant pouvait seul expliquer son silence, car il avait le cœur trop reconnaissant et trop fidèle pour oublier jamais les bontés de « la dame du vieux château », comme elle s'appelle elle-même dans la lettre qu'on va lire :

A M. JOUBERT, A PARIS

Époisses, 10 mars 1808.

« Les occupations de la ville ne sont point celles de la campagne : M. Joubert, rendu à ses amis, à ses connaissances, aux plaisirs de la capitale, ne s'est plus ressouvenu qu'il existait dans un vieux château de la Bourgogne une personne qui était charmée de recevoir de ses nouvelles; elle l'avait assuré plusieurs fois que la lecture de ses lettres lui faisait passer les moments les plus agréables. M. Joubert, accoutumé à ce compliment, n'y a point été sensible; il n'a pas jugé devoir sacrifier un instant de ses occupations ordinaires au plaisir de la dame du vieux château, et, selon les apparences, il l'a mise parfaitement en oubli.

» Ce début ressemble beaucoup, Monsieur, à l'un des plaidoyers qui fatiguent si souvent les oreilles de M. votre frère; je voudrais bien qu'il jugeât ma cause contre vous; je suis bien sûre que ce serait en ma faveur et qu'il condamnerait son cher frère à m'écrire trois ou quatre lettres, en indemnité du tort que m'a fait éprouver sa paresse ou son indifférence. Vous allez peut-être vous repentir de m'avoir assuré que vous aimiez à m'écrire et à recevoir de mes lettres; j'imagine à présent que ce n'était qu'à Villeneuve; mais vous avez oublié de me le dire, et cette lettre ira vous trouver sur les rives de la Seine, comme les autres avaient fait sur celles de l'Yonne;

elle vous demandera si le *rhumatisme volant* vient encore vous tourmenter. S'il était cause de votre silence, je le haïrais encore davantage, parce que, de toutes les causes que vous pourriez me donner, celle de votre santé serait la pire de toutes.

» Notre jeune préfet vient visiter nos cantons le 17 de ce mois; il séjournera deux fois vingt-quatre heures chez le maire de Semur; je ne sais pas si je pourrai l'y aller voir, quoique j'y sois engagée, parce que j'ai du monde chez moi. Si je suis libre, je satisferai le désir que j'ai de le connaître. On dit beaucoup de bien de lui; mais son abord a quelque chose de sec et de froid qui ne met point à l'aise, à ce que l'on assure; il parle peu et toujours avec une gravité magistrale; ce n'est assurément point un défaut. Son prédécesseur était un faquin, qui affectait une légèrcté indécente, et qui par là même était fort déplaisant. Je suis bien aise que M. Molé soit en tout différent; mais je sens que sa froideur me glacera et que je n'aurai pas le temps de juger de toutes les qualités qui me rapprocheraient de lui avec le temps. Au reste, Monsieur, je vous promets, si vous le désirez, de vous rendre compte de l'effet qu'il aura produit sur moi, si je vais à Semur, lorsqu'il y sera.

» Je ne veux point prolonger cette lettre; l'on s'expose à passer pour bavarde, ce qui est un défaut commun; il vaut mieux en avoir de particuliers que de ramper dans la foule. Je ne finirai cependant pas sans vous prier de faire mes compliments à M. votre frère. M. Frisell me charge de vous faire agréer les siens à l'un et à l'autre; il parle d'aller à Paris, mais il n'a encore rien décidé à cet

égard. Recevez, Monsieur, l'assurance de l'estime, de l'amitié et de tous les sentiments que vous m'avez inspirés. »

Nous aurions voulu connaître l'impression personnelle de madame de Guitaut sur celui dont elle peignait ainsi la froideur ; mais la lettre du 10 mars 1808 est la dernière de celles que nous avons pu réunir. On peut supposer que l'amabilité de la gracieuse châtelaine trouva moyen de dissiper la réserve de M. Molé. Un grand changement s'opéra d'ailleurs dans celui-ci, quand il fut activement mêlé à la vie politique. « Ce fut sous la Restauration, lisons-nous dans un ouvrage déjà cité [1], qu'il prit le parti, qui ne lui était pas difficile et qui semblait tout naturel, d'être aimable pour chacun et de plaire, ce à quoi il réussit infiniment. Il s'y adonna tout à fait sous le régime de juillet, et le plus bourgeois des députés était soigné par lui dans l'embrasure d'une croisée et traité d'un air de prédilection, de familiarité aisée et avec une grâce à laquelle on résistait peu. »

A l'époque où écrit madame de Guitaut, les fonctions que remplissait M. Molé, surtout dans les détails qui le mettaient en contact immédiat avec

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II, 368.

les populations, ne répondaient pas toujours à ses goûts, et déjà il aspirait à un rôle plus important. Quelques jours après son passage à Semur, le 25 mars 1808, il confie ses ennuis à M. Philibert Guéneau de Mussy[1] : « Je n'oublierai pas les moments que je viens de passer avec vous parmi les vôtres. Un mot que je vous disais et que vous entendiez me reposait de toutes les fatigues du jour. Je vous écris écrasé de fatigue et de dégoût ; ce n'est que dans deux jours que j'aurai terminé ma revue de toutes les plaies humaines. Je pars (pour Paris), après avoir vu la dernière, et avec l'espoir de vous retrouver où je vous souhaite depuis longtemps. »

Un commerce établi dans des conditions si favorables entre madame de Guitaut et M. Joubert était trop apprécié de l'un et de l'autre pour qu'ils ne se soient pas efforcés de l'entretenir avec soin. Madame de Guitaut habitait Époisses la plus grande partie de l'année, mais allait quelquefois à Paris ; et, comme le lui avait rappelé son correspondant, elle relayait forcément à Villeneuve. Elle l'y voyait donc, lorsqu'elle y passait en été. L'hiver, elle le retrouvait à Paris.

Rien n'indique toutefois que, malgré les instances de madame de Guitaut, M. Joubert ait jamais pu

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire ; ibid.*

réaliser son vœu de retourner à Époisses. Et cependant il aurait eu le plaisir de visiter dans le voisinage une autre femme qu'il appréciait beaucoup aussi, mademoiselle Victorine de Chastenay, amie des Guitaut et de M. Frisell. Celui-ci, comme il le raconte dans sa lettre à M. Joubert, se rendait quelquefois, malgré les mauvais chemins, d'Époisses au château d'Essarois, près Châtillon-sur-Seine, où la chanoinesse demeurait avec son père au milieu des bois. Le vieux comte Gérard de Chastenay de Lenty avait été député de la noblesse du bailliage de Châtillon aux États généraux ; s'inspirant des sentiments les plus généreux, il s'était d'abord montré favorable aux réformes, puis, effrayé par les excès dont furent suivies les premières concessions de Louis XVI, il se retira dans ses terres et employa son temps et sa fortune à secourir les malheureux. Il fut néanmoins arrêté pendant la Terreur et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Mais les témoignages rendus en sa faveur désarmèrent l'accusateur public lui-même, et Réal, chargé de la défense, fit valoir si éloquemment les bienfaits sans nombre de son client que les juges furent attendris et prononcèrent son acquittement. Le comte de Chastenay, rendu à la liberté, retourna à Essarois et travailla avec une ardeur nouvelle à soulager les misères que le régime

révolutionnaire rendait tous les jours plus générales et plus terribles.

La chanoinesse, douée de beaucoup d'esprit, fort instruite et très grande musicienne, a laissé chez ceux qui l'ont connue le souvenir d'une femme supérieure. Aussi versée dans l'étude de l'antiquité que dans l'histoire naturelle et la littérature étrangère, elle a publié de nombreux ouvrages, notamment un tableau du développement de l'esprit humain chez les anciens, des traductions de romans anglais et des Lettres sur la botanique, intitulées *calendrier de Flore*. M. Joubert voyait souvent, pendant l'hiver, mademoiselle de Chastenay à Paris et appréciait beaucoup sa conversation.

Nous n'avons malheureusement découvert que de bien rares débris de leur correspondance, deux billets de la chanoinesse, datés de 1813 et de 1814. Le premier est écrit au moment où elle allait s'éloigner de Paris, sans doute pour retourner près de son père en Bourgogne :

8 juin 1813.

« J'ai été très fâchée de vous faire si mal mes adieux, et, si un incident quelconque me retarde, je pense bien vous retrouver. Je veux vous dire et vous redire dans le tête-

à-tête du billet que je vous prie de penser à moi en mon absence et d'être bien certain que j'ai pour vous un attachement sincère et que j'aime à me confier dans le vôtre.

» J'avais besoin de vous dire adieu de bonne grâce et de vous offrir mes vœux avec l'accent du cœur.

» Ce lundi soir,

» VICTORINE. »

La chanoinesse, qui avait elle-même pour M. Joubert beaucoup d'admiration, fut une de ces fidèles amies qui, lorsque devenu tout à fait malade il dut garder la chambre une grande partie de la journée, allaient le plus volontiers s'asseoir près de son lit et jouir de ses entretiens. En 1814, il n'était pas encore réduit d'une manière habituelle à ce genre d'existence, mais avait déjà de fréquents malaises qui l'obligeaient à rester couché pendant le jour. Au commencement de janvier 1814, elle lui envoie ses vœux de bonne année et lui rappelle en même temps un avantage de la maladie qu'il était plus que tout autre capable d'apprécier :

Ce 3 janvier 1814.

« Je ne veux pas commencer l'année sans me rappeler à votre souvenir. Votre amitié est un bien sur lequel je me plais à compter. Les frimas de l'hiver nous séparent un

peu. Vous êtes comme l'homme qui attendait la fortune sans sortir de son lit. Ce n'est pourtant pas la fortune que vous songez à voir entrer chez vous; plus heureusement philosophe, vous jouissez paisiblement du bonheur qui vous a été départi; et je pense quelquefois qu'une santé délicate, sans être mauvaise, et qui a besoin de repos, dispose à mieux goûter ces vrais biens que trop souvent on néglige. Je veux toujours vous aller voir et je me promets ce plaisir pour mes étrennes. En attendant, je veux que vous pensiez à moi et que, dans l'enceinte où vous vous renfermez, vous me comptiez déjà pour quelque chose.

» Vous me rendrez ma visite, quand les rues seront parfumées par les violettes et les lilas.

» Je vous souhaite une bonne année et l'accomplissement de tous vos vœux. La formule n'est pas bien neuve, mais le sentiment qui m'y ramène est lui-même déjà un peu vieux.

» VICTORINE. »

Le rendez-vous donné à M. Joubert pour l'époque des violettes et des lilas rappelle l'amour que mademoiselle de Chastenay avait pour les fleurs. « Leur charme, dit-elle dans une de ses Lettres sur la botanique, ne s'analyse pas, et c'est pour cela qu'il est universel et qu'il atteint l'âme elle-même. Leurs parfums, l'élégance de leurs contours, l'ensemble harmonieux de leurs parties et de leurs couleurs, voilà peut-être à quoi l'on doit attribuer leur effet

souverain. » Et les comparant aux jouissances de la vie, elle ajoutait : « Dieu les a semées avec profusion, et nous les foulons de même sans daigner les cueillir. »

M. Joubert nous a laissé une preuve de l'esprit de la chanoinesse; il rapporte qu'elle lui trouvait l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme il peut. Et, charmé de cet aimable et ingénieux jugement, il s'empresse d'ajouter : « Je ne puis disconvenir que le mot ne soit juste. »

Ces deux billets de mademoiselle de Chastenay terminent la série des lettres qui nous ont paru dignes d'être offertes aux admirateurs des *Pensées*. Arrivé au terme de cette publication, nous ne quittons pas sans peine la société si aimable et si distinguée, formée sous les anciennes mœurs françaises et pleine encore des traditions du passé, dans l'intimité de laquelle vécut M. Joubert et qui a semblé quelques instants se ranimer devant nous. Ne nous est-il pas apparu lui-même entouré de ses plus chers amis, et, en retrouvant ces pages qui ont plus d'une fois sans doute passé sous ses yeux, n'avons-nous pas ressenti

ce qu'exprimait si bien le duc de Villars à propos des lettres de madame de Sévigné : « Je n'ai jamais eu l'imagination si frappée; il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, elle avait fait sortir de terre cet ancien monde que nous avons vu si différent de celui-ci, pour le faire passer en revue devant moi. Elle ressuscitait si bien ceux qu'elle me nommait qu'il n'y manquait pas un trait! »

Les lecteurs dont la patiente attention a bien voulu nous suivre jusqu'à la fin, partageront peut-être le même sentiment de regret; nous croyons du moins qu'ils resteront frappés de l'affection si profonde et si fidèle que l'aimable penseur sut inspirer à ses amis et des témoignages exceptionnels qu'il reçut d'eux pendant toute sa vie. Dans ces lignes, qu'aucun d'eux assurément n'a écrites pour le public et dont la sincérité ne saurait être suspectée, ils rivalisent à l'envi dans l'expression de leurs sentiments. C'est d'abord M. de Fontanes qui, après avoir appelé M. Joubert « le seul homme qu'il aime, chérisse et honore sans restriction, le confident de toutes ses pensées, » proteste que dans tous les lieux, dans tous les temps, son cœur est tout entier à son correspondant. Pour madame de Beaumont, l'affection de celui qui l'a recueillie pendant la Terreur est un des liens les plus forts qui l'attachent à la vie, et, quand elle est ma-

lade au fond de l'Auvergne, son chagrin le plus poignant est de ne pas recevoir les lettres de M. Joubert. M. de Chateaubriand l'appelle l'ami rare, dont le cœur est de l'or, et l'homme avec lequel il aimerait le mieux passer sa vie ; et madame de Chateaubriand, qui l'affectionne « d'un cœur presque aussi *bon* que le sien, » ne peut se résigner à rester trois mois sur douze éloignée de ses amis de Villeneuve, qu'elle appelle « tout ce que nous aimons au fond, sincèrement et inaltérablement ». M. Molé, d'une nature en apparence si froide, sollicite à maintes reprises l'amitié de M. Joubert, parle de son tendre attachement et répète bien des fois cette formule qui, sous sa plume, ne peut être qualifiée de banale : « Aimez-moi comme je vous aime. » Madame de Guitaut elle-même, beaucoup moins liée avec M. Joubert, se prend à première vue pour lui d'une sympathie très vive et lui renouvelle à plusieurs reprises l'expression de la plus affectueuse estime. Et, si nous avions eu le bonheur de retrouver la correspondance de madame de Vintimille, cette femme « supérieure pour les choses morales, » plus remarquable encore par le cœur que par l'esprit et qui seule fut capable d'adoucir le chagrin de M. Joubert après la mort de madame de Beaumont, quelles preuves nouvelles d'attachement n'y aurions-nous pas découvertes !

M. Joubert était digne de tous ces témoignages d'affection, car il offrait un ensemble rare des qualités les plus précieuses. Il ne possédait pas seulement les dons de l'intelligence, qui faisaient de lui tout à la fois un philosophe, un moraliste et surtout un écrivain, et, parmi ces dons, le plus merveilleux de tous, celui de faire jaillir l'étincelle de l'esprit de ses interlocuteurs et d'être comme une source toujours ouverte à qui voulait y puiser. Il brillait principalement par la bonté, comme homme et comme ami. Plein d'une exquise urbanité et de la grâce la plus affable, il avait en même temps une *prise* sur le cœur à laquelle on ne pouvait résister. Il se donnait tout entier à qui lui semblait digne de son amitié et, après s'être livré, ne se reprenait jamais : « Je ne suis pas changeant, écrit-il, je suis au contraire immuable. » Suivant un précepte donné par lui-même, il savait « cultiver ses amis, cultiver en soi ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser pour ainsi dire ». « Quand mes amis sont borgnes, répétait-il volontiers, je les regarde de profil ; » et encore : « Quand on aime, c'est le cœur qui juge ! »

Si quelques nuages s'élevaient entre ceux qui lui étaient chers, il s'empressait de les dissiper, et nous avons vu, lors de la réconciliation de M. de Chateau-

briand et de M. Molé, toute la joie qu'il montre d'avoir amené ce rapprochement.

Le seul obstacle aux manifestations de son cœur était sa santé; mais il savait la dominer par une grande énergie, dès qu'il se croyait indispensable: « Mon sang et ma chair sont capricieux au lieu de moi, écrit-il à M. Molé. Rien ne peut les dompter qu'un grand motif qui vient du cœur. » Et M. de Chateaubriand, après avoir dit que personne ne s'est plus oublié et ne s'est plus occupé des autres, fait ainsi dans ses *Mémoires* le portrait de son ami : « Sa grande prétention était au calme, mais personne n'était si troublé que lui; il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie; c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. »

Impuissant à rien ajouter par nous-même à la renommée de M. Joubert, nous avons pensé que laisser parler ses amis était le vrai moyen de le mieux faire connaître à ceux qui l'admirent déjà et d'initier quelques-uns de ceux qui ne le connaîtraient pas encore au plaisir délicat que l'on goûte dans un commerce assidu avec une si haute et si pure intelligence.

« Quiconque s'assied à mon ombre devient meilleur, » disait-il dans sa vieillesse; « le soir de la vie porte avec lui sa lampe. » En s'exprimant ainsi, il faisait allusion à son expérience déjà longue et aux conseils que l'on était si souvent venu chercher près de lui, mais il n'avait pas l'ambition de supposer que sa sagesse servirait à d'autres qu'à ses amis.

Il n'entrait pas dans sa pensée, nous l'avons vu, que ses notes pussent un jour être recueillies et formeraient un de ces ouvrages dont il disait : « Il est des livres où l'on respire un air exquis. » Il se comparait volontiers à une harpe éolienne « qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air », et écrivant à M. Molé, il lui disait encore avec une modestie touchante : « Quelques plaisirs que mon esprit aura donnés par-ci par-là pendant ma vie seront la seule récompense ou le seul dédommagement des soins que j'aurai pris de sa culture : comme il plaira à Dieu ! C'est mon mot d'habitude et mon remède à tous les maux. C'est le bois de mon sacrifice; je l'assemble tant que je peux; ainsi je n'aurai rien perdu, parce que ce qui sera inutile pour mon usage servira du moins à mon offrande. » Dieu a bien voulu ne pas accepter le sacrifice généreusement offert, mais exaucer au contraire un désir si ardent d'être utile. Le livre exquis, composé

après la mort de M. Joubert de ses pensées et de ses lettres, a vécu déjà quarante ans ; sa réputation ne fait que grandir chaque jour dans l'estime des gens de goût, et il est du nombre de ceux au profit desquels se réalisera, nous en avons la confiance, la parole de l'auteur sur l'avenir des œuvres de l'esprit : « Excelle, et tu vivras. »

FIN

APPENDICE

LETTRES DE M. DE CHATEAUBRIAND
SUR LES DERNIERS MOMENTS DE MADAME DE BEAUMONT[1]

PREMIÈRE LETTRE

A M. DE LA LUZERNE

Rome, ce 2 novembre 1803.

« MONSIEUR,

» Je me crois obligé de vous avertir du malheur qui vous menace; et, si c'est une consolation pour vous et votre famille, je vous assure que vous ne lirez pas les détails que je vais vous donner avec plus de douleur que je n'en ai à les écrire.

1. Les deux lettres que nous donnons ici sont adressées au beau-frère de madame de Beaumont, le mari de cette infortunée qui mourut si tristement en 1794 à l'hôpital de l'archevêché; mais la copie en avait été envoyée de Rome par M. de Chateaubriand à ses amis et s'est retrouvée dans les papiers de M. Joubert. Elles nous ont paru se rattacher intimement au sujet de notre étude et devoir intéresser le lecteur.

» Nous sommes, Monsieur, sur le point de perdre madame de Beaumont, votre belle-sœur. Vous savez que depuis longtemps sa santé était languissante. Se trouvant plus mal l'été dernier, elle se rendit au Mont-Dore. Il ne paraît pas que les eaux l'aient soulagée ; du moins, sa faiblesse et sa maigreur parurent augmenter. Les médecins lui conseillèrent alors, comme dernière ressource, l'air d'Italie. Elle m'écrivit pour m'en prévenir et pour me dire que, ne connaissant personne en Italie, elle préférait se fixer à Rome, où je pourrais lui être de quelque utilité. Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, je priai un de mes amis qui se trouvait à Milan de recevoir madame votre belle-sœur et de la conduire à Florence, où je me rendrais moi-même. J'eus en effet le bonheur d'arriver quelques heures avant elle dans cette dernière ville. Je connus alors, Monsieur, tout ce que nous avions à craindre. Madame de Beaumont ne pouvait plus ni marcher, ni monter un escalier; cependant elle supporta assez bien la dernière partie du voyage jusqu'à Rome. Je la conduisis au logement que je lui avais préparé ; j'assemblai les médecins, qui déclarèrent que le poumon commençait à être attaqué et qu'il ne fallait plus espérer la vie de la malade que d'un miracle. On l'a mise au lait d'ânesse et au bouillon de tortue, pour toute nourriture. On n'a pas pu appliquer les vésicatoires à cause de son extrême faiblesse. Au reste, Monsieur, tout ce qui dépendra de moi, de mes soins, de mes moyens, vous pouvez y compter. Je passe mes jours et mes nuits auprès d'elle, et, quand le temps le permet, je la promène une heure à midi, en voiture. Enfin, tous les secours des

hommes et tous ceux de la religion lui seront prodigués. Si les vœux de l'amitié la plus dévouée étaient exaucés, votre chère belle-sœur serait bientôt pleine de vie.

» Mais, si nous devons faire, Monsieur, une perte irréparable, voici le parti que je prendrai, sauf les dispositions ultérieures que vous et votre famille voudrez bien me faire connaître. . . . .

. . . .

» Voilà, Monsieur, l'état des choses. Veuillez m'honorer d'une réponse le plus tôt possible, et faites-moi connaître les intentions de votre famille. J'ignore au reste si madame de Beaumont a fait quelques dispositions, car elle ne m'a jamais parlé de ses affaires, et je n'avais aucune autorité pour lui en parler. Mais, si elle a été surprise, et qu'elle n'ait rien fait pour sa fidèle gardienne, madame Saint-Germain, je la prendrai pour le reste de sa vie à mon service avec sa famille.

» Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

» DE CHATEAUBRIAND. »

IIe LETTRE

A M. DE LA LUZERNE

Rome, ce mardi 8 novembre 1803.

« Monsieur,

» Je reprends ma narration.

» Le dernier billet que je vous ai écrit par la poste de Milan, sous l'enveloppe de madame de Vintimille, a dû vous apprendre la mort de madame de Beaumont.

» Je vous avais marqué auparavant la crainte trop bien fondée que j'avais de ce triste événement. Je vous disais que le médecin du Mont-Dore et celui de Lyon avaient déjà commencé à désespérer de la vie de votre chère belle-sœur; qu'ils lui avaient conseillé l'air d'Italie pour dernier remède; que j'avais été au-devant de la malade jusqu'à Florence; qu'arrivé à Rome j'avais assemblé les médecins, et qu'ils avaient prononcé qu'un miracle seul pouvait rendre la santé à notre amie. Cependant les symptômes les plus alarmants semblaient s'éloigner; la diarrhée, qui avait commencé dès Lyon, avait cessé; la malade dormait assez bien, n'avait point de sueurs pendant la nuit, et son pouls n'était pas trop mauvais. Mais la faiblesse, la maigreur et le dégoût de toute nourriture allaient toujours augmentant.

» La surveille de sa mort, mercredi 2 novembre, jour

des Morts, j'interrogeai son médecin ordinaire, qu'elle aimait beaucoup et qui passe pour un habile homme; il me dit qu'il était tout à fait sans espérance et qu'il croyait que le terme approchait.

» Votre belle-sœur le savait, Monsieur, et elle le cachait..Jamais on n'a montré un plus grand courage. Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober; elle me tendit la main et me dit en souriant : « Vous êtes un enfant, est-ce que vous ne vous y attendiez pas? »

» La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut encore plus tranquille. Elle parla d'arrangements de fortune et me dit, à propos de son testament, que tout était fait, mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux bonnes heures pour s'occuper de cela. Elle parut regretter surtout d'avoir oublié de parler de madame de Vintimille et de quelques autres personnes de sa société. Elle m'a donné depuis une petite boîte en écaille pour la première; elle avait elle-même reçu cette boîte de M. Joubert. Elle m'a aussi parlé d'un de ses cousins, M. de Sérilly, que j'ai vu chez elle et qu'elle aimait beaucoup; elle se reprochait de ne lui avoir rien laissé.

» Le soir de cette journée, le médecin me dit qu'il se croyait obligé d'avertir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience. Je dois avouer, Monsieur, que j'eus un moment de faiblesse. La crainte de précipiter le peu d'instants que notre amie avait encore à vivre par cet appareil de la mort, me jeta dans le désespoir. Je suppliai le médecin d'attendre au moins jusqu'au lendemain matin, — il me répondait de la nuit, — et je

promis de me charger de ce triste ministère, dans l'espérance de l'adoucir.

» Vous pouvez juger, Monsieur, quel fut mon état pendant toute la nuit; la malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai dans l'appartement voisin, tremblant à tous les mouvements et à tous les bruits que j'entendais.

» Le vendredi jour de sa mort, 4 novembre, j'entrai avec le médecin dans sa chambre à huit heures du matin. Elle s'aperçut de mon trouble, et elle me dit : « Pourquoi êtes-vous comme cela ? J'ai passé une bonne nuit! » Le médecin me dit alors tout haut qu'il voulait me parler dans la chambre voisine. Je sortis avec lui et rentrai un moment après, la mort dans l'âme. Votre belle-sœur me demanda ce que le médecin m'avait dit; je me jetai au bord de son lit en fondant en larmes, et je lui dis qu'il parlait d'un prêtre. Elle fut quelque temps sans répondre, me regarda fixement, puis me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que cela eût été tout à fait si prompt : allons! Il faut bien vous dire adieu. Faites mander l'abbé de Bonnevie. »

» L'abbé de Bonnevie est grand vicaire de Lyon, homme d'esprit, éprouvé par les malheurs de la Révolution, pensant très bien en matière religieuse et ayant des manières fort agréables; il était venu quelquefois causer le soir avec la malade.

» L'abbé de Bonnevie se fit donner aussitôt les pouvoirs nécessaires et se rendit chez madame de Beaumont. Elle lui déclara « qu'elle avait toujours eu dans le cœur

un profond sentiment de religion, mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle; qu'elle espérait toutefois que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrégeraient son expiation dans l'autre. » Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

» Je le vis revenir une heure après, les larmes aux yeux, et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme.

» On envoya chercher le curé pour administrer les derniers sacrements. Je retournai auprès de notre amie. En m'apercevant, elle me dit : « Eh! bien, êtes-vous content de moi? » Elle s'attendrit ensuite sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle.

» Ah ! Monsieur, si j'avais pu dans le moment racheter un seul jour de sa vie par le sacrifice de la mienne, avec quelle joie ne l'eussé-je point fait !

» Le curé arriva à onze heures, et la chambre fut bientôt remplie de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre dans ce pays.

» Notre amie vit ce formidable appareil sans donner le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes tous à genoux, et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction avec beaucoup de sérénité. Après cette scène si consolante pour elle et si triste pour nous, quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir sur son lit et me parla pendant une demi-heure de mes af-

faires et de mes intentions pour l'avenir, avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante. Ses derniers conseils ne sortiront jamais de ma mémoire.

» Elle me pria ensuite d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée : un rayon de soleil qui vint éclairer son lit sembla encore la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer. Cela ne dura qu'un moment et ce sont les seules larmes que je lui aie vu répandre.

» Il était environ midi, et l'on vint me chercher pour donner des ordres. Je fus remplacé par M. Bertin[1] et M. l'abbé de Bonnevie. M. Bertin est cet ami dont je vous ai parlé dans ma première lettre et qui amena votre belle-sœur de Milan à Florence. Il n'a cessé depuis de donner à madame de Beaumont les marques du plus touchant dévouement. Il est vrai qu'on ne peut réunir à plus d'esprit et de lumières un cœur plus noble. Notre malheureuse amie s'y était fort attachée, et elle lui aurait laissé sûrement quelque marque de son souvenir, si la mort ne l'avait enlevée si promptement. Ces deux messieurs restèrent à peu près une heure et demie avec la malade; elle parla peu; elle leur dit seulement qu'elle ne passerait pas la journée et qu'elle avait besoin de repos.

» Je revins entre deux et trois heures de l'après-midi. Le médecin était au bord du lit, avec madame Saint-Germain, qui servait notre amie avec un zèle, une per-

1. M. Bertin l'aîné, propriétaire des *Débats*, alors exilé en Italie.

sévérance et une affection dignes d'une si bonne maîtresse.

» La malade demanda plusieurs fois à changer de lit, mais le médecin s'y opposa, dans la crainte qu'elle n'expirât en la transportant. Dans le moment même madame de Beaumont me dit qu'elle sentait que les convulsions allaient la saisir : et tout à coup elle rejeta la couverture avec ses deux bras, me tendit une main, serra la mienne avec force; ses yeux s'égarèrent, et sa tête sembla se perdre. Elle appuyait l'autre main sur sa poitrine, en disant : « C'est là, là, là! »

» Elle voulut aussi tenir la main de madame Saint-Germain. Je lui demandai si elle me reconnaissait, elle sourit au milieu de son égarement et me fit un signe de tête. Les convulsions ne durèrent guère plus de dix à douze minutes; après quoi elle ferma les yeux et s'affaissa sur son oreiller; je portai la main à son cœur, il ne battait plus. Je me précipitai hors de la chambre : M Bertin y courut, en m'en voyant sortir. Le médecin venait de présenter une lumière à la bouche de notre amie. Tout était fini! Madame de Beaumont a rendu l'esprit le vendredi 4 novembre, à trois heures et quelques minutes de l'après-midi.

» J'avoue, Monsieur, qu'après la mort de madame de Beaumont, il ne m'a fallu rien moins que la force de mon attachement pour remplir des devoirs sacrés, mais bien pénibles. Ordinairement, dans de pareils malheurs, ceux qui pleurent peuvent jouir tranquillement de leurs larmes; d'autres se chargent de veiller aux derniers soins de l'amitié et de la religion. Mais ici, Monsieur, et comme

représentant du Cardinal-Ministre, qui se trouvait absent, et comme le seul ami de votre belle-sœur, j'ai été obligé de présider à tout. Je ne m'en suis pas même rapporté au zèle de mes deux amis, parce que j'ai voulu vous ôter toute inquiétude et répondre personnellement à votre famille de tout ce qui avait été fait. Il m'a donc fallu m'occuper de la profondeur et de la longueur de la fosse, parler au menuisier pour le cercueil, etc.

» Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position plus amère et plus horrible : si vous saviez ce qu'on entend, et dans quels détails il faut entrer!

» J'envoyai chercher deux religieux pour veiller le corps pendant la nuit du vendredi au samedi. Par un hasard singulier, l'un de ces religieux se trouva être un français, né à Montmorin même, en Auvergne. Je voulus que madame de Beaumont fût enterrée à Saint-Louis-des-Français, église qui appartenait autrefois à la France et qui est encore aujourd'hui desservie par des prêtres français.

» J'allai moi-même choisir le lieu de la sépulture, dans une chapelle où sera placé le monument qu'on doit élever au Cardinal Bernis. Je marquai la tombe à l'endroit même où le corps de cet homme célèbre, qui depuis a été transporté en France, avait été déposé.

» Madame de Beaumont avait désiré d'être ensevelie dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste lui avait envoyée des Indes. Cette étoffe n'était pas ici ; on n'en a trouvé qu'un morceau qu'elle portait partout avec elle ; on a attaché ce morceau autour de son corps avec une cornaline qui renfermait des cheveux de son père. Je fis

convoquer tous les ecclésiastiques français, tant séculiers que réguliers, qui se trouvaient à Rome. La princesse Borghèse prêta le char funèbre de sa famille, qui ne sert qu'aux princes et aux cardinaux. Le Cardinal-Ministre envoya sa livrée et ses voitures; et samedi 5 novembre, à sept heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une grande foule, notre amie fut transportée à son dernier asile.

» Le Dimanche 6 novembre, à dix heures et demie du matin, la messe de l'enterrement fut célébrée. Tous les Français qui sont à Rome s'y rendirent en deuil; les Cardinaux seuls, les Éminences Cazelli et de Bayanne ne purent y assister, parce que l'usage ne le permet pas; mais ils m'ont écrit des lettres très honorables pour votre belle-sœur. Je puis vous assurer, Monsieur, que cette triste cérémonie eût été moins *française* à Paris qu'elle ne l'a été à Rome. Cette église de Saint-Louis, qui porte encore dans ses ornements et dans ses voûtes les armes et les inscriptions de notre ancienne patrie; les différentes décorations des personnes qui assistaient au service; les chevaliers de Malte, les évêques, les religieux français de différents ordres; les tombeaux où sont inscrits les noms des plus grandes familles de France, des La Trémouille, des d'Ossat, des Mortemart; cette église enfin, sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand homme; tout cela formait une pompe touchante, dont Rome seule pouvait offrir le spectacle!

» Cinquante messes furent célébrées à divers autels, et les prières seront continuées pendant neuf jours!

» Vous trouverez peut-être, Monsieur, que je me com-

plais un peu trop dans ces tristes détails ; mais je vous prie d'observer que M. de Montmorin, madame de Montmorin, leurs deux fils, et madame votre épouse, madame de la Luzerne, ayant pour ainsi dire été privés de sépulture, j'ai désiré que le dernier rejeton d'une famille illustre et malheureuse trouvât du moins quelque appui dans l'attachement d'un homme obscur, et que l'amitié ne lui manquât pas comme la fortune.

» Je dois aussi vous dire, Monsieur, que, si j'ai songé à honorer la mémoire de madame de Beaumont, je n'ai pas oublié ce que je devais à ses héritiers. Si j'avais suivi l'usage romain pour les sépultures ordinaires, j'aurais eu un long cortège de pénitents noirs et de pénitents blancs, et la dépense se fût élevée à près de quatre cents piastres ou de deux mille francs, au lieu qu'en faisant ce que j'ai fait, notre amie a joui des honneurs funèbres, tels qu'on les rend aux grands de ce pays, et les frais du deuil ne passeront pas vingt-cinq louis.

» Enfin, je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre; mais, si par hasard quelques membres de cette famille les désapprouvaient, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples; et que, sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes, dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour.

» J'aurais pu donner des ordres pour arranger ici les affaires de madame de Beaumont. J'avais tous les pouvoirs civils nécessaires, en l'absence de l'Ambassadeur, mais

n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre famille, et ayant été l'ami de votre belle-sœur, je crus qu'il était plus convenable d'attendre l'arrivée du Cardinal. Il arriva le samedi 5 du courant, quelques heures avant la levée du corps. Il nomma sur-le-champ deux commissaires, MM. les abbés La Cotte et Bonnevie, pour prendre connaissance des affaires de madame de Beaumont. Ils se transportèrent aussitôt à son domicile . . . .

. . . .

» J'ai maintenant, Monsieur, deux prières à vous faire.

» Madame Saint-Germain et son mari me sont attachés, et je les aime, parce qu'ils aimaient votre belle-sœur. Je désire que ces deux bonnes gens restent avec moi : je ne serai pas pour eux un maître fort dur, et ils seront pour moi de bons et fidèles serviteurs. Je demanderais donc la préférence, en cas que quelque personne de votre famille voulût les garder.

» Le second objet regarde un petit monument que je fais élever à notre amie. Si votre famille approuve la conduite que j'ai tenue dans cette circonstance, je la prie, pour toute marque de satisfaction, de me permettre de faire seul les frais de ce monument. Cela me coûtera fort peu de chose et ce sera pour moi un grande consolation. Il y aura deux marbres : un sur la tombe avec un verset de Job, que votre belle-sœur répétait souvent, parce qu'il se trouvait dans un petit ouvrage qu'elle aimait et qu'il semblait convenir à ses propres malheurs : *quare misero data est lux, et vita his qui in amaritudine animæ sunt?* Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au

misérable, et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume?

» L'autre marbre sera debout à la tête du cercueil et appliqué contre le mur de la chapelle; il portera une inscription qui rappellera la triste fin de toute la famille Montmorin. M. Bertin a fourni l'idée d'un bas-relief fort touchant : Une jeune femme couchée sur son lit montrera d'une main les portraits de la famille; elle aura l'air d'exhaler elle-même son dernier soupir; et on lira sous les médaillons le mot de Rachel : *quia non sunt!* Le sculpteur travaille déjà au modèle, et j'espère voir au moins le plâtre avant de quitter Rome.

» Les deux commissaires m'ont autorisé à retenir les portraits de M. et de madame de Montmorin, avec ceux de leurs deux fils, pour prendre leur ressemblance. Il ne manquera, Monsieur, que le portrait de madame de la Luzerne. Si vous l'aviez, vous me feriez plaisir de me l'envoyer; je vous le remettrais moi-même cet hiver à Paris. Quant à celui de madame de Beaumont, j'essaierai de donner une idée générale de sa figure au sculpteur. Si j'en ai la moyen dans la suite, j'attacherai une petite fondation religieuse à ce monument, afin que, quand je n'y serai plus, notre amie ait toujours quelqu'un qui pense à elle sur la terre.

» Maintenant, Monsieur, mon rôle est fini et le vôtre commence. L'activité qui m'a soutenu dans ce moment d'épreuve m'abandonne au moment où elle ne m'est plus nécessaire. Ma santé est extrêmement dérangée, et je crains d'être obligé de me mettre au lit. Je ne vous offrirai point les consolations d'usage en pareille circon-

stance et les lieux communs de la philosophie humaine. S'il ne fallait que vous entretenir de la vanité de la vie, je suis dans une ville où l'on trouve à chaque borne une leçon!

» Je vais quitter Rome. Je n'aurais jamais accepté la place que j'y occupe, si elle n'eût eu un rapport religieux, et si les chefs du clergé français ne m'avaient déterminé à servir de ma personne une cause que j'ai bien ou mal défendue par mes écrits. J'ai vu bientôt que je n'étais point utile ici.

» La mort de madame de Beaumont achève de me déterminer : le sacrifice a été assez long, et je quitterai avec joie une ville où j'ai fait une telle perte!

» Quand je serai de retour à Paris, Monsieur, j'espère que vous me permettrez d'aller vous saluer. Mon frère vous a connu, et je ne sais pourquoi je me regarde comme de votre famille.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

» DE CHATEAUBRIAND. »

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE ANALYTIQUE

A

B

C

H

J

L

M

V

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE

TABLE

Imprimeries réunies B.

Paris. — Imprimerie de Ch. Blot, 3, rue Bleue.